



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30784931>

LETTRES

SUR

LA MALADIE

LA GOUTTE.

Par M. LOUBET, ancien Chirurgien-Major des Régimens de Senterre & de Touraine.



A

Chez DUCHESNE
Jacques, au

M. D

Avec Approbatio

2394341

1843

1843

1843

1843

1843

P R E F A C E.

UN Seigneur, profond & éclairé en tout genre, avec lequel j'ai eu l'honneur d'avoir souvent des conversations, & particulièrement sur la maladie de la Goutte, a désiré que je lui fisse part de mes idées sur les effets & les causes de cette maladie, à quoi j'ai souscrit, par respect & par reconnaissance pour lui.

La forme ou va paroître cet ouvrage, pourra surprendre. Je prevois d'avance qu'il ne fera pas du gout de tout le monde.

Mais on doit convenir que rien n'éclaire plus la société que les conversations solides & le commerce littéraire. Par là l'on perfectionne l'esprit, le cœur

A

2 *P R E F A C E.*

s'y forme pour le bien de l'humanité. Aussi je n'ai écrit que dans cet esprit, non pour les Savans, mais pour ceux qui souffrent les douleurs de la Goutte; ceux-ci y trouveront des ressources à leurs maux.

Mes intentions doivent me mettre à l'abri de toute critique, je n'expose ici que mes seules connoissances soutenues de l'expérience.





LETTRE PREMIERE

A. M. L. C. D. L.



ONSIEUR,

VOUS me demandez des choses qui ne sont pas d'une petite consequence : je serai extrêmement flatté de pouvoir vous satisfaire.

Vous exigez de moi que je vous explique les causes & les effets de la Goutte ; il est difficile que je puisse remplir votre attente : tant d'Auteurs ont écrit sur cette matiere aussi bizarre que commune , tous ont eu des opinions si variées sur ses effets, & sur les moyens d'y appliquer les remedes,

A ij

que ce n'est qu'avec une peine extrême qu'on peut asséoir quelque idée satisfaisante sur les lumières qu'on y cherche. Je vous dirai donc, Monsieur, tout simplement ce que je pense. Je passerai sous silence, autant que je le pourrai, tous les noms extraordinaires consacrés au langage des gens de l'art, dans les détails où j'entrerais, des ravages que fait cette maladie dans les différentes parties du corps humain. Ils sont d'ailleurs synonymes, & tous se réduisent au seul nom de Goutte.

Un Physicien curieux tel que vous, Monsieur, est plus satisfait de la simplicité de la nature, que des noms recherchés de l'art & du mystère. C'est pour cette raison que je réduis la Goutte à deux espèces. La première que je nomme d'après plusieurs Auteurs, goutte régulière, la seconde Goutte vague ou irrégulière. La première quand elle attaque les pieds ou les mains ou quelque autre partie, d'une manière constante. Mais l'humeur qui la cause peut se dissiper, & la maladie s'efface, il ne reste alors au malade qu'une foiblesse

aux parties qui ont souffert, elles reprennent leur première force & le mouvement, & le malade est tranquille jusqu'à une nouvelle attaque, qui souvent n'est éloignée que selon la conduite qu'il observe.

La deuxième est plus mauvaise, plus inquiète & plus dangereuse : non contente d'avoir fait souffrir au pied, à la main, quelquefois à tous les deux, les douleurs les plus cruelles, elle devient ambulante, & va perfidement attaquer & se fixer dans quelque une des parties nobles; là elle met tout en péril, & souvent emporte le malade.

Nous allons parcourir, Monsieur, si vous voulez me suivre, les différentes parties où la Goutte exerce ses ravages; je commence par la tête.

Il arrive toujours que lorsque cette humeur s'y porte, le malade est menacé, ou accablé d'une apoplexie; s'il y résiste, elle dégénère en paralysie, on a recours aux remèdes & on les applique selon les symptômes qui se démontrent, sans avoir égard à la cause : qu'arrive-t-il? Cette maladie qui est combattue sous un autre genre fait ses

derniers efforts , & le malade succombe par les malheureux effets de la véritable cause de la Goutte.

D'autres fois l'humeur goutteuse se porte aux futures, elle les parcourt de l'une à l'autre, elle produit alors des douleurs vives & aiguës; les symptômes sont des éblouissemens, des étourdissemens, des vertiges; on sera soulagé en mettant pendant long-tems les pieds & les jambes dans de l'eau chaude.

Il n'en est pas de même de la migraine, qui, quand elle est longue & opiniâtre, est presque toujours causée par une humeur goutteuse qui entretient les douleurs & les rend accablantes: le malade alors n'est presque jamais secouru ou l'est inutilement, parce qu'on est dans l'erreur sur la véritable cause du mal.

Quand la Goutte se porte aux yeux, une ophtalmie rebelle & opiniâtre, ou autre maladie se démontre. La maladie est combattue selon ses symptômes, mais toujours inutilement. Les douleurs n'en sont que plus vives: j'ai vu des malades qui y ont perdu les

yeux , j'en ai vu d'autres totalement guéris dans cette partie, non par l'effet des remèdes appliqués , mais par un caprice de cette humeur qui a pris un autre cours en se portant aux pieds.

Quand la Goutte se porte aux dents , l'une d'elles se trouve affectée, soit de de l'une ou de l'autre mâchoire , la douleur se calme & se réveille avec vivacité , elle prive du sommeil , & les deux mâchoires de l'une à l'autre , ressentent des douleurs constantes & vives qui font recourir aux Dentistes , dont les remèdes aussi inutiles que cruels n'aboutissent qu'à arracher inhumainement des dents autant qu'ils en trouvent ; aussi ne procurent-ils aucun soulagement , & les souffrances qui existent toujours ne cessent que dans le cas où l'humeur se porte ailleurs : le malade délivré pour lors , l'est aussi des soupçons de scorbut , soupçons , que très souvent on a de la maladie qu'il a souffert.

Puisque nous sommes en train , Monsieur , parcourons tout de partie en partie , & réfléchissons sur ce masque cruel qui nous trompe & qui a

toujours trompés les yeux les plus clairs voyans.

Si l'humeur de la Goutte remonte ou se porte à la mâchoire inférieure, le malade souffre à l'un de ses angles ou à tous les deux, des douleurs vives & cruelles, les muscles sont en contraction, les commissures des lèvres se retirent & défigurent le malade; les secours combattent la maladie par les symptômes d'une paralysie; on épuise le sang; malgré tout cela l'effet de la cause de la Goutte existe & ne cesse de faire souffrir qu'au moment où elle s'est jettée sur quelque autre partie.

Souvent aussi elle s'empare de la langue. Croyez-vous, Monsieur, que cet organe qui est presque toujours en mouvement reçoit à sa baze cette humeur, & est sujet à son reflux, soit qu'elle s'y porte tout d'un coup, soit qu'elle vienne de la mâchoire inférieure, où elle étoit. On ne manque pas alors de décider l'accident paralysie, on l'attaque en conséquence, mais infructueusement, vous en verrez la preuve par un exemple que je vais rapporter.

Un particulier Marchand forain, fut attaqué d'une vive douleur à l'angle de la mâchoire inférieure; la douleur se porta à la langue, au point de lui interdire les facultés de l'articulation. Cet homme chercha des secours de tous les côtés : il en éprouva de différens, tous furent inutiles. Réduit enfin à un état pitoyable, il eut par pitié l'entrée à l'Hôpital militaire de Sarrelouis : M. R. Medecin de cet Hôpital, homme très-éclairé & bon Praticien, l'avoit aussi traité, mais sans succès : les autres secours qu'il y reçut n'en eurent pas d'avantage, enfin il y mourut d'une hydropysie. Je me portai à cet Hôpital, je dissequai ce cadavre, M. R. étoit avec moi; mon attention fut la petite miologie, par rapport à la première cause de sa mort, c'est-à-dire par rapport à ses premières souffrances; je trouvai sur les muscles de la langue, une petite pierre de la grosseur d'une petite noix un peu longue, elle s'étendoit jusqu'à une des cornes de l'os yoïde; l'humeur de Goutte qui n'avoit pu déloger par aucun moyen, s'étoit insensiblement candie.

& pétrifiée , de maniere que cette pierre étoit devenue dure & compacte. Voilà ce que produit un secours mal administré, ou pour mieux dire appliqué, contre la véritable indication du mal.

Quand l'humeur de la Goutte remonte, ou que tout à coup elle se fixe à la gorge, on est surpris d'une maladie appelée angine, ou esquinancie; alors elle affecte glotte & épiglote, laryns pharins, la langue & toutes les parties dépendantes; la trachée artère est ressermée au point que l'air est intercepté, l'œsophage froncé & affaissé à ne permettre aucun passage aux alimens, de maniere que le malade est tout à la fois suffoqué & étranglé; les secours combattent les faux symptômes, les vaisseaux sont vidés par les saignées outrées à toutes les extrémités, sans avoir pu vaincre l'obstruction & l'embarras de toutes ces parties. Moyen sûr de faire perdre la vie au malade, puisqu'on n'a pas connu la cause de son mal. Voici, Monsieur, sur un cas de cette nature, une observation qui satisfera peut-être votre curiosité.

Ayant été appelé pour voir une malade de l'âge d'environ 45 ans, dans les accidens que je viens de vous détailler, je vis plutôt un cadavre qu'un corps encore vivant; après une courte réflexion, m'étant apperçu que l'air & les alimens étoient interceptés, je proposai deux moyens qui furent reçus, & exécutés sur le champ. Le premier fut de faire appliquer deux emplâtres de vésicatoires aux deux pieds, l'autre de faire sans perdre de tems, l'opération de la bronchotomie; afin de communiquer un nouvel air aux poumons; je fis cette opération promptement & tout simplement par ma méthode, la malade respira, les emplâtres, par l'irritation, firent déloger l'humeur & la déterminèrent à descendre aux pieds. Quoique guérie la Malade fut long tems languissante, par les vaisseaux épuisés, mais avec le tems les fluides & les solides reprirent leurs regles, & leur ordre naturel, sa santé se rétablit.

La maladie de la gorge produite ainsi par une Goutte remontée, seroit toujours de peu de durée, si l'on appli-

quoit promptement les vésicatoires aux pieds, sans cela elle devient terrible, & ses symptômes sont tous mortels, les extrémités se refroidissent, l'air & les alimens, le cours du sang sont interceptés, les jugulaires, les carotites se resserrent au point que le sang cesse d'être porté & reporté. L'oreille, quand la Goutte remonte dans cette organe, n'en éprouve pas moins les douleurs les plus vives & les plus cruelles. Voici, Monsieur, une autre observation bien importante je fus appelé à la campagne chez un Gentilhomme attaqué de cette maladie, je le vis périr en peu de tems, par l'effet de l'émétique & de la saignée du pied que l'on préfera aux vésicatoires que je proposois.

Voilà, Monsieur, quelles sont les parties de la tête où la Goutte fait ses ravages. Je bornerai cette lettre à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Dans la premiere nous la suivrons dans la poitrine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

II. LETTRE.

MONSIEUR,

JE suis trop flatté de l'attention que vous avez donné à ma première lettre, sur les effets terribles de la Goutte, pour ne pas continuer aujourd'hui avec le plus grand plaisir, les détails que vous attendez. Vous avez vû tous les désordres qu'elle fait dans les différentes parties de la tête, nous allons la suivre dans les autres endroits qu'elle désole.

Quand la Goutte remonte & se fixe à la poitrine & ses dépendances, cette hidre fatale ne manque jamais de caractériser des symptômes, que l'on prend pour être de pleuresie ou de fluxion de poitrine. Prenez garde, Monsieur, à ce qui arrive dans ces symptômes, étant pressans, & les allarmes vives, on se livre, sans réfléchir sur les désordres que l'on croit connoître, aux remèdes ordinaires : on ouvre la vei-

ne de toute part, sans épargner le sang du malade, qui sans être soulagé, perd entièrement ses forces: souvent il succombe sous l'irritation d'un mal inconnu & faussement combattu, ou s'il résiste, tout ce désordre le conduit inévitablement à des convalescences de phtisie, ou marasme, &c.

Tel est ce ravage, Monsieur, que toutes les dépendances du thorax ou poitrine, tant intérieur qu'extérieur, en sont très vivement altérés; les extérieures sont les parties tendineuses des attaches des muscles, ainsi que les ligamens des articulations de toutes les côtes.

De même dans la capacité des parties internes, la pleure ou en partie ou en totalité, s'enflâme & se crispe plus particulièrement par l'effet des remèdes contre indiqués; le diaphragme en ressent de vives atteintes, le médiastin, les poumons, tout est en souffrance, avec des douleurs si cruelles que l'on désespère de la vie du malade; les vésicatoires, alors, ou la transpiration, sont ce qui est le plus capable de la lui conserver, mais si la
maladie

maladie traîne en longueur, l'humeur gouteuse se candit dans les bronches & bronchies du poumon, & y devient matière calculeuse; l'air extérieur dilate les poumons, les force par une toux vive & inquiétante à jeter par l'expectoration, des crachats qui ressemblent à des morceaux d'un plâtre encore liquide, & par la régénération qui s'en fait, cette incommodité dure autant que la vie; on voit encore dans le nombre des accidens produits par cette seule cause de maladie, celle que l'on nomme hémopthisie; c'est un crachement de sang, maladie fatale, dont toujours le danger conduit au tombeau.

Je ne vous ai point encore tout dit, Monsieur, car la Goutte une fois remontée à la poitrine, est la source d'un nombre infini de maladies ou d'infirmités, qui ne finissent qu'avec ceux qui ont le malheur d'en être atteints.

Les gens un peu surannés, par exemple, sont plus dangereusement exposés aux suites funestes qui en résultent. Le resserrement des pores, qui

est une conséquence de la densité de leur peau, gêne la transpiration; la matière qui la formoit, se détermine alors à être portée sur la partie malade, aussi les poumons font-ils l'office d'une éponge. Ils pompent & retiennent cet excrément, ou recrément qui incommode & surcharge cette capacité. Qu'arrive-t-il de là? ou un asthme sec, ou un asthme humide; tous les deux altèrent la respiration; l'asthme sec oppresse infiniment & fournit avec les crachats une espèce de craye; l'humide fournit une expectoration plus abondante, & les crachats sont purulens. Il y a plus: Monsieur, l'humidité de la transpiration ayant sa pente déterminée dans ce viscere qui ne peut plus la contenir, elle filtre aux travers, s'épanche & forme une hydropisie de poitrine, qui, jointe à l'oppression dont le malade est déjà attaqué, redouble les palpitations, & le suffoque incessamment. Quelquefois, cependant il arrive des intermissions de souffrances; le malade dans la suspension de son mal, qui n'est causée que par le mouvement du mal même, croit avoir

reçu quelque soulagement des secours qu'on lui a donné ; mais le moment perfide n'est pas éloigné , & le malade surpris plus vivement qu'il ne l'avoit été , meurt subitement & avant même que l'on aye pénétré la véritable cause de la maladie.

Nous en sommes à l'estomac, qu'autrement on appelle ventricule. Il faut, Monsieur, vous donner une idée de ce viscere. Il est partie membraneux, cave & presque figuré comme une cornemuse, & est destiné à recevoir les alimens & à les digérer ; sa situation est oblique, sous le diaphragme, entre le foye & la ratte ; il a deux orifices & un fond. Le fond est la partie inférieure qui est la plus grande, l'orifice gauche se trouve plus élevé que le droit, il est continu à l'œsophage qui est accompagné de beaucoup de nerfs ; l'orifice droit est nommé pylore, il est joint aux intestins, par où il se décharge. La grandeur du ventricule varie : il est plus grand à ceux qui mangent beaucoup ; les hommes pour l'ordinaire l'ont plus grand que les femmes. Les vaisseaux lui sont fournis.

des arteres gastriques qui partent de la cœliaque, & les veines gastriques vont à la veine porte; il y a d'autres vaisseaux qui vont au rameau splénique; la veine coronaire environne l'estomac, les nerfs entrent autour de l'orifice gauche, ils viennent de la partie vague qui est fort considérable. Sa substance est composée de quatre tuniques; la première est membraneuse, la deuxième est musculuse; elle est composée de plusieurs plans de fibres, les uns sont en partie circulaires, tous se portent aux deux orifices, & d'autres les environnent. La tunique cellulaire fait les rides, elle est accompagnée de beaucoup de vaisseaux, & à une infinité de glandes qui filtrent une liqueur stomacale; la tunique veloutée est attachée à cette tunique cellulaire.

Figurez vous, Monsieur, une vessie gonflée d'air au point d'être tendue; tel est l'estomac quand il est farci de trop d'alimens; mais évacuez l'air, la vessie s'affaisse, il en est de même de l'estomac après les digestions. Quand je réfléchis sur ce viscere, sur l'import

tance & sur la multitude des opérations dont il est chargé, je trouve toujours incompréhensible comment il peut y résister ; avouons que si les hommes souffrent de sa part des maux si cruels , ils le méritent bien. Ils abusent sans cesse des facultés de ce précieux agent de leur vie & de leur santé , & quand ils l'ont détruit , ils ont encore peine à se prêter aux choses qui pourroient diminuer le nombre & l'excès de leurs souffrances. Car disons-le en passant , quand une fois l'estomac est malade pour quelque cause que ce soit, tout le reste s'en ressent.

Après vous avoir mis sous les yeux un tableau de l'estomac , il faut vous parler des ravages qu'y fait la Goutte : elle s'y porte souvent sans s'être manifestée en d'autres parties : cette poche membraneuse dont j'ai parlé plus-haut, ressent alors des douleurs vives & aiguës , & telles que si elle recevoit des coups de poinçon : les vomissemens, les mouvemens convulsifs, les sueurs froides sont les suites de ce mal, le corps fremit & tombe dans l'accablement ; j'ai vu de pareils malades tour-

mentés par le vomissement, & rendre par cette voye ainsi que par des évacuations par bas, des matieres noires & fœtides; ces accidens, de même que tous les autres symptômes ne finissoient qu'avec la vie du malade, sans qu'aucun remède eût pu les soulager.

Que vous dirai-je de plus, Monsieur? l'estomac qui n'est qu'un corps membraneux, est semblable au parchemin. L'humeur de la Goutte s'y étant fixée, elle s'y candit au point qu'elle dégénere non pas en plâtre, mais en calciels & en pierre dure & compacte; la maladie alors est longue & cruelle, & il est bien rare qu'elle ne fasse pas périr le malade. Il y a encore d'autres symptômes qui dans les unes ou les autres s'annoncent differemment, mais tous sont également funestes. Ces attaques surprennent ordinairement, depuis le commencement de l'automne jusqu'à la moitié de l'hyver, l'excès dans les grands repas, en est la cause par la surcharge d'alimens que l'on donne à l'estomac; un froid un peu vif que l'on a supporté, y contribue quelque-

fois, parce que les pores s'étant trouvés resserrés, la transpiration a été interceptée ; mais en général , est-il sûr que voilà la cause des désordres.

Tout ce que je viens de vous détailler, Monsieur, est autant une suite des connoissances que j'ai prises dans l'état des autres, que dans ma propre expérience. J'ai eu trois différentes attaques de cette maladie ; la première se manifesta aux pieds , mais s'étant tout à coup porté à mon estomac avec tous les symptômes dont je vous ai parlé , elle m'y causa des douleurs si terribles & si cruelles que j'eusse trouvé la mort bien douce dans ce moment. Les deux autres non moins terribles me prirent à la sortie de deux grands repas ; elles se dénoterent par des indigestions qui furent bien-tôt suivies des mêmes efforts de vomissemens, &c. J'y apportai des secours, mais leur usage ne faisoit qu'effaroucher l'humeur & en augmenter les accidens. J'abandonnai tout, je me mis à réfléchir sur mon état, je jugeai que les opiatifs calmans pourroient me soulager ; j'y eu recours ; & graces à la

providence j'y trouvai le secours que je désirois. Du moins j'attribue à la thériaque, celui dont j'usai le plus, le moment de relâche que j'éprouvai.

Il n'est pas difficile de croire que l'état d'où je sortois, étoit pour moi une source d'alarmes & de craintes pour de nouvelles souffrances ; ainsi que de beaucoup de réflexions. J'en fis en effet pendant long-tems ; elles me déterminèrent à fouiller tous les traités des Auteurs qui ont écrit sur la Goutte ; mais ils ne m'ont donné aucune satisfaction , aucune lumière , ayant mis en pratique leur méthode sans succès.

Sidenham, Auteur célèbre dit dans son Livre , qu'il a gardé la Goutte plus de trente ans. Il conseille pour meilleur remède à ceux qui en sont atteints, de monter souvent à cheval, & si quelqu'un , dit-il expressement , trouve un remède propre à la guérison de la Goutte , je lui conseille de le mettre dans sa réserve pour en faire son profit. Il y a bien lieu de croire qu'il n'avoit jamais réfléchi bien solidement sur cette maladie, qui l'a tant fait souffrir.

frir , puisque nous voyons dans le Dictionnaire de M. Jam , que cet homme célèbre est tombé , en contradiction avec lui-même , à l'occasion des choses propres au soulagement de la néphrétique dont il étoit attaqué , & des pierres irrégulières qui sortoient du bassin de ses reins & qui en s'engageant dans les ureteres , y formoient des escoriations & des hémorrhagies considérables , qui le mettoient sans cesse en danger.

Aussi peu de lumière dans des Auteurs fameux , me plongea dans de nouvelles réflexions , elles me conduisirent & me déterminèrent dans des recherches d'un autre genre.

Verduc qui avoit lû Sidenham répète tout le récit de ces Ouvrages.

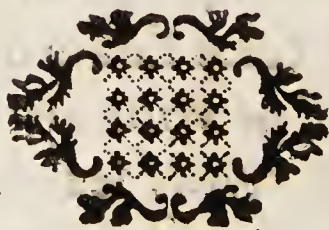
Je fixai mes vûes sur deux regnes , celui des animaux & celui des végétaux. Dans l'un je découvris la véritable cause de cette fatale maladie , j'aurai occasion de vous en parler ; dans l'autre , je trouvois les moyens de la terminer ; aussi ai-je le bonheur depuis neuf ans d'être délivré de ce cruel ennemi ; sans m'en tenir au conseil de

Sidenham , je prouve ma découverte en faisant l'éloge des végétaux. Ainsi c'est un abus de dire qu'il n'y a point de remède pour la guérison de la Goutte ; le plus sûr cependant & le plus efficace , est le regime & la bonne conduite , c'est là le véritable remède préservatif. Les végétaux deviennent curatif , & préservatif. Au moins telle est ma raison , fondée sur mes expériences.

C'est assez vous en dire aujourd'hui, Monsieur , il faut vous donner du relâche pour vous encourager à continuer de me lire.

J'ai l'honneur d'être , &c.

*A Versailles le 5 Fé-
vrier 1756.*



III. LETTRE.

MONSIEUR,

CE n'est qu'un tableau anatomique, que je vous présenterai aujourd'hui ; il est absolument nécessaire de le mettre sous vos yeux , pour que vous puissiez mieux connoître les effets terribles de la Goutte, sur les viscères qui font le sujet de ma lettre. Nous parlerons du foye , de la ratte & des reins. Commençons par le foye.

Ce viscere n'est pas moins assujetti au reflux de l'humeur de la Goutte ; il est fort gros , rouge , situé dans l'hypochondre droit, & destiné à la separation de la bile ; sa figure est irréguliere, sa surface supérieure est convexe , polie , égale ; l'inférieure est concave , inégale & contient la vésicule du fiel. Il y a une éminence où la veine porte entre dans le foye ; sa connexion avec le diaphragme, se fait par des ligamens larges. Ce viscere est attaché à l'ombe-

lic , avec le ligament rond qui avoit servi de veine au fœtus , il est aussi attaché aux veines porte & cave ; la membrane qui le couvre est une continuation du péritoine , de même que la capsule de glison , qui enveloppe les ramifications de la veine porte , avec les conduits biliaires dans le foye. Les autres qui fournissent les vaisseaux au foye , partent de la cœliaque & même de la diaphragmatique , & souvent de la mésentérique supérieure ; ses veines partent de la veine porte , & cette veine fait la fonction de veine & d'artere ; elle porte le sang au foye , & sert aux usages des secretions. Les nerfs partent du plexus hépatique & du nerf intercostal ; les vaisseaux biliaires sont le conduit cholidoque commun , qui s'ouvre obliquement dans le duodenum , le conduit cystique qui vient de la vésicule du fiel , c'est là où s'engagent les pierres quand elles ont été formées dans la vésicule du fiel ; une colique hépatique fait alors souffrir les plus cruelles douleurs , & le malade y succombe , si la nature par un effort , ne les chasse pour les conduire aux intestins , & les expulser.

Il y a de plus tristes effets encore de l'humeur de la Goutte, quand elle se transporte au foye ; ce sont des maladies de differens caracteres, comme jaunisse, obstruction, squire, & hydropisie par le grand obstacle qu'elle porte à tout ce grand assemblage de vaisseaux & de glandes, qui entrent dans la composition de ce viscere, & quand l'humeur goutteuse y séjourne, elle y produit non seulement des pierres, mais y établit une carriere, il n'est des maux d'aucune espèce, que cet état ne fasse souffrir, & le plus souvent, on périr sans avoir reçu le moindre soulagement. J'ai vu des foyes si endurcis par les pierres dont ils étoient farcis, qu'à peine le tranchant de l'instrument pouvoit y mordre. Une description plus étendue vous ennuyeroit, parce que je ne pourrois la faire sans vous jeter tout-à-fait dans le détail le plus barbare de l'Anatomie ; je le supprime ici comme inutile. Venons à la ratte.

La description de la ratte n'est pas moins curieuse. Elle est située dans l'hypocondre gauche, & elle est pen-

dante sous le diaphragme, adhérente au rein gauche à l'épiploon, & un peu au ventricule, mais non pas toujours; par cette position elle est exposée à la pression du diaphragme, & aux muscles de l'abdomen. Elle est oblongue ou ovale, convexe d'un côté, & aplatie de l'autre, la partie convexe regarde les côtes, & la face aplatie, le ventricule, auquel elle est appliquée; deux membranes forment son enveloppe, l'une est la membrane propre qui entre avec les vaisseaux dans sa substance, la membrane externe se continue avec l'épiploon, le mésentère la partie du péritoine qui couvre le diaphragme; à l'égard de la membrane propre & de la substance cellulaire, elles forment une gaine aux vaisseaux de la rate, cette gaine est très mince; l'artere & la veine entrent dans cette gaine; l'artere vient de la cœliaque, se colle au pancréas, & aboutit à la rate où elle entre avec sa gaine qui se divise en plusieurs rameaux; ceux-ci s'insinuent dans ce viscère avec les nerfs qui les accompagnent; elle est au reste d'une nature spongieuse &

composée d'une infinité de petites cellules.

Je ne vous en ai entretenu , Monsieur , que parce qu'elle est également sujette au transport de l'humeur goutteuse; le malade alors souffre des douleurs très-vives. Ce viscere s'engorge & s'endurcit , si le malade a du relâche , il devient triste , mélancolique ; hypocondre, il languit long-tems , s'il n'est secouru par l'exercice ou par d'autres moyens ; mais quand le mal a fait certain progrès , l'exercice est impraticable par le propre effet du mal , & la pesanteur qu'il ressent au côté gauche. Disons un mot des reins , & de leur structure.

Les reins sont les égouts des sécrétions de notre corps , mais ils n'en sont pas moins assujettis aux ravages de la Goutte , qui quand elle y remonte , cause des douleurs incroyables par les symptômes , & les accidens affreux qui en sont la suite.

Les reins sont rouges. Leur figure , à la grosseur près , est celle des haricots ; ils sont au nombre de deux , situés aux lombes ; il y en a un de chaque côté ,

cependant j'ai vû des personnes n'en avoir qu'un seul, situé sur le corps des lombes, avec un seul uretere; ce rein étoit plus gros, & le diametre de l'urètre plus considerable; il se portoit à la partie posterieure de la vessie & faisoit l'office des deux.

Il faut observer, Monsieur, que la partie concave des reins, regarde en dedans, & la partie convexe en dehors. Leur situation est à côté des deux dernieres fausses côtes; ils se rencontrent souvent à la même hauteur, mais néanmoins ils varient, car l'on trouve l'un plus élevé que l'autre; leur convexion est avec les côtes inférieures, les lombes, les capsules atrabilaires, les vaisseaux reinaux & les arteres. Ils sont environnés d'une substance celluleuse qui est nommée adipeuse à cause des graisses qu'elle contient. Leur longueur est d'environ six à sept doigts, leur largeur de trois, & l'épaisseur d'un demi. Leur surface est lisse & polie; les arteres viennent & partent de l'aorte, les veines de la veine cave. L'on a nommé ces vaisseaux reinaux ou émulgens, les nerfs viennent du plexus

urinal; leurs canaux excrétoires sont les ureteres, leur substance est ferme & dure.

Sans entrer dans un détail qui ne feroit que vous fatiguer, ne cherchons ici, Monsieur, que les parties qui sont relatives à la Goutte, qui est notre sujet. L'on voit après avoir fendu le rein des arcades, à une certaine distance de la circonférence que les vaisseaux serpentent en grande quantité; les arteres dans cette distance d'entre ces deux arcades, vont aboutir aux organes sécrétoires qui filtrent l'urine; des extrémités capillaires de ces arteres, les veines vont regagner le sinus qui est à l'entrée du rein, & vont former la veine émulgente. De ces organes sécrétoires, sortent des tuyaux blancs & longs, qui se rapprochent en forme de rayons, s'anastomosent & forment par leurs assemblages des especes de cones terminés par les mammellons. C'est par ces mammellons percés par beaucoup de trous, que sort l'urine qui est portée par ces tuyaux dont nous parlons. Il y a de plus un long tuyau implanté dans

le rein , il est large à son entrée , de la forme d'un entonnoir & qui se divise en différens tuyaux ; les plus petits de ces tuyaux vont embrasser ces mammellons pour recevoir l'urine qui en dégoute , & les concours de ces tuyaux qu'on nomme calices ou entonnoir , se nomment le bassinnet des reins , & le tuyau qui part du bassinnet pour aller à la vessie , se nomme l'uretere.

Il étoit nécessaire , Monsieur , de vous faire une legere description Anatomique des reins, par rapport aux causes & aux effets de la Goutte, & par rapport aux sécretions urinaires. Il faut aussi ne pas perdre de vûe la circulation du sang. Cette masse fluide qui se continue dans tous les vaisseaux du corps. C'est dans cette masse que reside l'humeur goutteuse ; si cette humeur est en petite ou en grande quantité , & que la nature soit assez bienfaisante pour s'en delivrer par les sécretions , soit par celles de la transpiration , soit par celles des urines , toutes les parties sont délivrées , mais si ces sécretions manquent , les unes ou les autres parties du corps en sont affectées.

J'ai eu l'honneur de vous dire, Monsieur, que quand l'humeur goutteuse affecte les reins, les douleurs sont vives & cruelles; en effet les urines filtrent avec lenteur, l'humeur goutteuse, car elle est confondue avec les urines, partant avec les urines, de la masse générale des fluides, l'humeur s'arrête dans les reins & leurs dépendances, où elle fait des ravages. Les caractères de maladie qu'elle produit, sont des coliques néphrétiques que les bains, saignées & autres remèdes ne peuvent calmer, & souvent le malade finit par les tourmens de son mal.

L'urine filtrant lentement dans le bassin des reins, l'humeur de la Goutte s'y fixe, s'y candit, y dégénère en sable, le sable en calcul, & le calcul en pierre; ces corps calculeux ne peuvent rester si long-tems dans de si petites espaces, soit qu'il s'en forme de nouveaux, soit que l'urine les charrie, elles prennent le chemin des ureteres, d'où elles sont portées dans la vessie, ces pierres sont plus ou moins grosses, les unes sont angulaires, d'autres ont des aspérités, mais toutes

s'engagent fort souvent dans le trajet du canal des ureteres , & font souffrir le martyr par leur irrégularité. Sont-elles parvenues à descendre dans la vessie ? d'autres les succèdent, nouveaux tourmens , souvent il s'ensuit escoriations , des pissemens de sang & des matieres purulentes occasionnés par des inflammations , des abscesses ou ulceres dans les reins. J'ai trouvé dans des corps morts de pareilles maladies, des reins carcinomateux. Voilà, Monsieur, de terribles fruits de la Goutte , on peut très-souvent les prévenir par le regime & l'exercice , en détruisant la cause , l'effet cesse. Il y a des remarques à faire de la part des urines, dans le commencement des attaques de Goutte , aux uns l'urine fort en petite quantité, chargée d'un sédiment rouge de couleur de brique , & quand elle sort , irrite le trajet de l'urètre & le glan ; à d'autres l'urine fort abondamment, sans consistance comme de l'eau pure , comme dans la maladie qu'on nomme diabette ; dans ce cas , il faut être en garde , ce symptôme annonce une Goutte irréguliere , qui menace

de remonter, pour aller faire des ravages dans quelques parties des uns ou des autres viscères.

Je ne quitterai pas l'article des pierres, sans vous remarquer qu'il s'en forme dans presque toutes les parties du corps. M. de Senac nous assure dans son traité du cœur, qu'on en a trouvé quelquefois dans le pericarde, qui est une membrane, qui en forme de poche renferme le cœur; mais revenons sur nos pas.

Il faut vous faire connoître, la vessie dont j'ai commencé de vous parler par le chemin qu'y font les pierres, & qui est une suite de la matiere que nous traitons.

La vessie est un sac membraneux & musculueux. Cette partie est également sujette à recevoir le transport de l'humour goutteuse, ainsi que toutes les souffrances qu'elle produit, la verge & le gland n'en sont pas exemts, & toujours le transport se fait par-tout avec la même mécanique que nous avons déduit pour les reins.

Ce transport de la Goutte à la vessie, & à ses dépendances, peut se faire,

sans qu'elle se manifeste à aucune des extrémités. La maladie à cet égard paroît équivoque, mais ceux qui font une étude particulière de la Goutte, ne s'y méprennent point, elle se présente à leurs yeux, telle qu'elle est par son caractère.

On porte du secours à la maladie selon les symptômes ; elle est considérée en elle-même comme paralysie de vessie, mais les causes en sont différentes ; les souffrances augmentent, & de nouveaux accidens suivent, tels que des rétentions d'urine, avec des douleurs vives à l'esphinter & au col de la vessie ; l'urine ne sort que goutte à goutte par des accès, où la vessie se distend par la quantité d'urine qu'elle reçoit successivement, l'urine n'ayant pas son issue à cause du trop grand resserrement de l'esphinter & de son irritation.

La vessie aussi peut se racornir, l'esphinter perdre son ressort, & procurer une incontinence d'urine.

La verge & le gland souffrent également de cette humeur ; les douleurs se font sentir à la tunique propre, de la verge qui est forte & tendineuse,

dans les corps caverneux, à la cloison de ces deux corps, au ligament suspensoire de vésale jusques-au pubis où est son attache. Les muscles érecteurs & accélérateurs, de même que les transverses, & enfin l'uretre se referent au point, que l'urine n'ayant pas son cours libre, la verge est en souffrance depuis l'os pubis jusqu'au rectum.

Il n'y a que trop d'exemples de voir la Goutte quitter les extrémités pour venir se loger dans le ventre, & y affecter toutes les parties internes de l'abdomen & se loger dans cette colonne intestinale, qui commence depuis l'estomac ou ventricule & se termine à l'anus. En quelle partie qu'elle se jette, ce sont des ravages terribles, & quand elle est dans les parties dépendantes de l'abdomen, il y a de quoi exciter la compassion. Ce sont des accès de coliques vives & meurtrières, des vomissemens, des envies inutiles d'aller à la selle, des sueurs froides, quantité d'autres accidens contre lesquels tous les secours échouent. Les veilles ache-

vent d'anéantir toute cette belle économie animale, si la nature ou un secours porté à propos, par un effort des solides sur les fluides, ne procure une sueur, appelée crise, ou une transpiration constante; afin que par cette évacuation l'humeur se trouve expulsée du centre à la circonférence. Ce moyen, Monsieur, est le seul qui puisse sauver le malade, tout autre le fera succomber.

Enfin, Monsieur, cette humeur par son agacité s'attache par tout où elle arrive. Elle a de plus ce caractère dangereux de se candir & dégénérer en pierre; & comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, il n'est aucun endroit où elle n'en forme. On en trouve dans les articulations des extrémités, & ce qui est le plus surprenant, dans la colonne intestinale, qui par ces attaches au mésertere, fait différentes circonvolutions. C'est dans ses plis que les pierres ayant pris consistance y grandissent, on en a trouvé dans le rectum de très-considérables. De même qu'à d'autres replis dans l'intérieur des intestins.

Mais

Mais c'en est assez pour aujourd'hui, Monsieur, j'ai passé les bornes que je m'étois prescrites, n'ayant pu me refuser, de vous reveler tous les dangers que court un homme qui craint afin de prévenir par une attention extrême sur lui-même, & par un régime sage, des maux d'autant plus terribles que souvent on n'est plus à tems d'y apporter remède.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*A Versailles le 9 Fe-
vrier 1756.*



IV. LETTRE.

MONSIEUR,

Les idées qu'on a vulgairement des causes de la Goutte, rendent chez les hommes qui en sont attaqués, les débuts bien différens. Les uns tirent vanité d'une première attaque, ils l'annoncent par-tout où ils se trouvent, ils boitent, prennent la cane & ouvrent le foulier; les autres la déguisent, se gênent, prétextent une antorse, une érépipelle, d'autres accidens forcés; enfin par les souffrances ils quittent les préjugés, & recourent, mais trop tard, aux moyens qui peuvent les soulager.

On ne sçaurait badiner long-tems avec les douleurs de la Goutte; Arretée & Musgrave, disent que quand on se ferreroit les pieds avec les plus grosses cordes; quand on les mettroit dans un étau bien ferré, qu'on les frapperoit avec des barres de fer ardentes, toutes

ces douleurs ne feroient pas si vives. On éprouve quelquefois dans les commencemens de cette maladie, qu'un repos heureux succede aux veilles que les tourmens ont occasionnés, s'il est accompagné d'une transpiration un peu longue, le malade est soulagé, quelquefois delivré de son mal, mais s'il se reveille avec un frisson, les inquiétudes & les douleurs augmentent, elles se fixent, & durent deux, trois, six mois, quelquefois plus. Le Malade se trouve cloué dans son lit ou dans un fauteuil, dit Sиденham, de maniere qu'on est obligé de lui apprendre à marcher, s'il en reprend les forces & les facultés. Souvent les Os se soudent, perdent l'action du mouvement des articulations par des ankiloses.

Telles sont, Monsieur, les premieres douleurs de la Goutte; examinons les effets qui en résultent, quand cette humeur s'est fixée aux pieds, aux mains, ou à quelqu'autre articulation.

Les extrêmités sont composées de parties tendineuses tres-multipliées, d'aponevroses, des graisses, des nerfs, les vaisseaux y sont très-fins, parce que

leur diamètre décline toujours en descendant. Des glandes sinoviales qu'on nomme mucilagineuses qui sont à l'entour des os de toutes les jointures, ces glandes séparent un muilage qui humecte les extrêmités des os ; qui en facilite les mouvemens, & qui empêche qu'il ne s'y fasse des ankiloses : Ce qui arrive quand le suc des mêmes glandes s'épaissit ou qu'il n'y est plus fourni. L'obstruction de ces glandes est alors objet de concours avec les ligamens pour soudre les parties, le pied du malade perd son action, les ligamens qui n'ont plus de fonction lui ôtent ses propres mouvemens : il faut nécessairement le traîner, parce qu'il ne plie plus. Je ne sçaurois vous parler, Monsieur, de cette belle mécanique sans rendre en passant, l'hommage le plus profond à la main unique & toute puissante dont elle est l'ouvrage ; rien en effet n'est plus beau, mais ce n'est que par les travaux de l'anatomie qu'on peut le connoître ; j'ai pris plaisir à porter mes découvertes le plus loin que je l'ai pû, & j'ai toujours été satisfait. J'ai vû, par exemple, (mais en m'y

prenant par la maceration) ces ligamens se croiser en forme X de distance en distance autour des articulations, avec une solidité d'autant plus admirable qu'il semble que rien ne devoit, l'alterer, mais l'humeur de la Goutte ne respecte en rien cette belle harmonie; elle en efface par sa furie, jusqu'aux moindres petites traces en rendant ces parties impuissantes de leur action après d'énormes souffrances.

Quand cette maladie prend aux pieds elle s'anonce par une vive douleur à l'orteil, ou au tendon d'Achille, à l'os du talon qu'on nomme *Calcaneum*, & attaque toutes les parties de l'une à l'autre, comme du pied au genouil, à l'articulation de la hanche (c'est ce qu'on nomme Goutte sciatique); elle se porte au coccx, à l'os *Sacrum*, elle va de vertebres en vertebres jusqu'au col, sans oublier les côtes; de la main elle va au coude, à l'articulation de l'omoplate & à la clavicule.

Pour ne rien omettre ici, je dois vous observer qu'il se rencontre ordinairement des especes de tumeurs aux environs des articulations des coudes & des

genoux. La tumeur est à peu près de la grosseur d'un petit œuf de poule, quelquefois plus considerable. Quand on la touche elle paroît molle & indolente, tantôt elle se résoud & disparoît, tantôt elle s'affaïsse, ou ce qui la formoit, dégénere en épaisissement qui devient une espece de craie ou de plâtre, ou se dissipe successivement par écailles; mais si par quelques moyens on tente à l'effacer, l'humeur rentre & est portée dans la masse générale, d'où naissent des maladies menaçantes & difficiles à vaincre. Je dirai à cet égard que j'ai traité un abcès qu'une semblable tumeur avoit produit au genouil; en l'ouvrant je trouvai une résistance au tranchant de mon instrument; après la premiere dilatation; je vis une pierre de la grosseur d'une petite noix: le traitement fut long & difficile, il fut conduit par différentes consultations, mais l'on ne put empêcher que la partie ne devînt fistuleuse. J'ai vû la même personne plusieurs années après, elle étoit en action & en parfaite santé: l'égout fistuleux l'avoit mis au-dessus de toutes ses infirmités. Cependant un revers de

fortune l'assujettissoit à vivre des bienfaits d'autrui.

Quoique j'aye eu l'honneur de vous dire, Monsieur, dans ma première lettre que nous traiterions de cette matière sous le nom générique de Goutte, il est cependant à propos, à l'exemple de plusieurs Auteurs, de la distinguer entre *Goutte chaude* & *Goutte froide*. L'une est caractérisée par la rougeur, & par les douleurs vives & cruelles; l'autre n'en a point. C'est cette variété d'accidens qui a donné lieu à la différence que j'observe ici.

La *Goutte chaude* est celle à qui il survient une enflure après s'être manifesté par une couleur de rose, avec des douleurs vives; & insensiblement les douleurs diminuent, quand une tumeur ou œdème, ou un gonflement se démontre. Pour lors tout se dissipe pour l'ordinaire par une transpiration constante; & peu à peu, on voit des écailles farineuses se détacher de dessus la peau: ce qui est produit par l'humeur gouteuse expulsée par les pores, & même tout le corps en général se dépouille de sa peau.

Si par quelque impatience, ou autres choses imprévues, on a dérangé la transpiration, ou si les pores se sont fermés : alors l'humeur de la Goutte se manifestera ailleurs, avec des élancemens, des battemens, des picottemens, avec des douleurs insupportable ; pour lors il y aura plétore : Sidenham recommande une ou plusieurs saignées.

La Goutte *froide* & sans chaleur n'est qu'une *Edeme*, souvent *Emphysema-teuse* : il n'y a qu'une douleur de tension, sans pulsation & sans élancemens : mais un engourdissement. On tire les mêmes secours de la transpiration, dans cette espèce de Goutte. Le vin ou tout autre stimulant pris avec modération n'y sont pas contraires ; la chaleur & le mouvement effacent le gonflement & chassent l'engourdissement.

Les hommes sont plus sujets à la Goutte que les femmes ; mais ils la supportent aussi mieux qu'elles. Si elles en sont plus rarement attaquées, elles le sont aussi plus vivement, la raison en est dans la différente conformation. Plusieurs femmes en sont affligées :
toute

toute leur vie , les plus belles n'en sont pas exemptes ; j'ai vû , ce tableau m'afflige encore , j'ai vû la beauté même , les graces , l'agilité , n'avoir plus qu'un fauteuil pour asyle , & grinçant les dents de douleurs , y faire la plus déplorable figure d'un squelette enduit de parchemin.

En général , Monsieur , c'est aux environs de trente ou trente-cinq ans , que la Goutte fait ses premieres attaques aux hommes , ainsi qu'aux femmes. Elle annonce ses paroxismes toujours les plus ordinaires , au mois de Janvier , Février , au Printemps & en Automne. Ils sont précédés quelques jours auparavant , d'un engourdissement dans les cuisses , & d'espèces de flatulances qui descendent le long des parties charnues , & excitent des mouvemens convulsifs. Quelquefois la veille de l'accès , on est d'un appetit vorace & désordonné , on se couche en parfaite santé , on dort d'un très-bon sommeil jusqu'au matin que l'on est réveillé par une douleur très-forte , au gros doigt du pied , au talon , & quelquefois à toute la jambe. Coeliens ,

Aurelianus dit, consolons-nous, pauvres gouteux; les Rois, les Princes, les Généraux d'armée, les Riches, les Philosophes, ne les ont-ils pas comme nous, leurs alternatives de plaisirs & de peines? C'est ainsi que cet Auteur console ses confreres gouteux.

Quand l'accès de la Goutte commence, les douleurs augmentent à mesure que la masse générale des fluides se dégage de l'humeur, & que celle-ci se porte aux articulations des unes ou des autres extrêmités; cette humeur enchaîne par irritation, toutes les dépendances de ces parties, comme aponeuroses, gâines & tendons, ligaments, glandes, nerfs & leurs membranes, & même le périoste; ce qui fait ressentir des douleurs aux os comme si on les écrasait avec un marteau, comme dit Arretée.

L'attaque est moins longue, & les douleurs se calment, quand il peut survenir à la partie affectée, une abondante transpiration; après qu'elle est finit il s'élève sur cette partie, des écaillés, même la peau change différentes fois; ce qui termine cette maladie.

Puisque la transpiration est si avantageuse, il faut employer les moyens de se la procurer ; on en viendra aisément à bout, par des frictions faites avec des linges chauds, ou avec de la flanelle, si le malade peut les supporter ; la densité de la peau rend quelquefois ces secours inutiles : rien n'est plus fâcheux pour les malades qui sont dans ce cas ; l'humeur alors s'arrête & se cандit : & comme je l'ai dit, elle dégénere en chaux, plâtre ou pierre ; saillit & s'élève sur les parties où elle se forme, & va produire d'autres humeurs. On a vu de pareilles pierres faire du feu avec le briquet.

Quand l'humeur est trop abondante dans la masse générale, & qu'elle ne peut plus se contenir où elle avoit déterminé sa pente, elle reflue par un métastase ou transport ; ou bien, elle va de parties en parties jusqu'aux oreilles : les douleurs n'y sont pas moindres.

Le froid & le chaud font un effet considérable sur la Goutte ; les attaques qui prennent au Printemps & en Été, sont toujours moins longues ; vous en sentez la raison, Monsieur, les pores

sont plus ouverts, & la transpiration plus facile ; les accès de l'Hyver sont plus vifs & plus constans par la raison contraire : ceux-ci sont souvent produits par une surprise du froid, pour avoir ou changé d'habit, ou pour être resté trop long-tems à l'air. C'est un principe incontestable, tout homme sujet à la Goutte, doit être en garde contre le froid ; il doit se tenir éloigné de tout endroit humide, se garantir du froid aux pieds & aux jambes, & se précautionner contre l'air de la nuit, en tenant, même dans les plus grandes chaleurs de la Canicule, & dans les climats les plus chauds, ses fenêtres bien fermées.

Les vaisseaux des extrêmités, ou pour mieux dire, leur calibre va toujours en diminuant. J'en répète ici l'observation, pour vous faire remarquer, Monsieur, que pour peu que le froid qu'ils ressentent, les resserre & que l'étant, les liqueurs s'y arrêtent, & contribuent à faire venir la Goutte. On ne sçauroit avoir trop de soin de se garantir du froid dans les extrêmités, sur-tout aux pieds &

aux jambes ; mais ceci nous conduit aux causes de la Goutte ; elles sont d'un détail trop vaste & trop long, pour faire partie de cette Lettre. Ce sera par-là, Monsieur, que je commencerai notre prochain entretien. Je finis celui-ci pour vous assurer que j'ai l'honneur d'être, &c.

*A Versailles le 6 Fé-
vrier 1756.*



V. L E T T R E.

MONSIEUR,

Plusieurs Auteurs ont défini la Goutte & en ont expliqué les causes; chacun a établi son système, & tous ont donné des moyens pour parvenir ou à soulager ou à terminer cette maladie. Mon dessein ici, n'est point d'examiner avec vous, quels sont ceux qui ont répandu le plus de lumières dans leurs travaux, je ne cherche qu'à vous amuser utilement si je le peux, en vous faisant part des connoissances que l'expérience & les réflexions m'ont donné. Je ne vous entretiendrai donc que de mes simples idées.

A quoi bon vous parler, Monsieur, & de M. Jamin, qui dans son traité de la Goutte, rapporte la découverte des Médecins étrangers, sans prescrire autre chose que des remèdes ordinaires, & l'espérance de l'union de trois remèdes pour n'en former qu'un?

semblable à celui de Riviere, que personne n'a pû imiter, & de Boheraave, qui après n'avoir parlé que par énigmes, ainsi qu'Hoffman, emporte toutes ses réserves, & d'Aignan, qui dans son livre, dit avoir réuni les trois remedesqu'il nomme la Trinité; & de tant de Modernes, qui ayent traité de cette maladie avec beaucoup d'érudition, & après en avoir détaillé les causes, nous ont indiqué pour la guérir des médicamens savoneux; je vous jetteroïs dans un labyrinthe, sans avoir peut-être un fil à vous donner, pour en sortir.

Je vous produirai, Monsieur, les causes de la Goutte, selon mon sentiment. J'ai eu l'honneur de vous marquer que le péril, où j'avois été de perdre la vie par cette maladie perfide, m'avoit engagé à chercher dans la doctrine des Auteurs, des avantages contre mon ennemi, & que toutes mes réflexions & mes vues s'étoient enfin portées sur le regne des animaux & celui des végétaux. J'ai en effet éprouvé que dans le regne seul des animaux, étoit la cause de ma Goutte, & que

dans celui des végétaux, étoit le remède qui m'en a délivré.

L'usage des animaux de toute espèce, pour alimens, fait l'objet de la cause de la Goutte, parce que cette nourriture pleine de suc, dégénère, & rend nos humeurs indolentes & acrimonieuses.

Cet usage, Monsieur, est-il en lui-même nuisible à la vie ou à la santé de l'homme ? Je me garderai bien de rien dire à cet égard ; mais au moins faut-il convenir qu'il est rempli d'abus, & que c'est la société qui les a tous produits.

Sans qu'il soit besoin de faire ici différentes classes de sociétés parmi les hommes, à cause du différent genre de vie qu'ils suivent, vous sentez, Monsieur, qu'ils y trouvent tous, le principe de la bonne ou mauvaise santé, avec laquelle ils vivent.

L'homme ne doit faire usage des alimens, simplement que pour sa propre nourriture ; dans ce principe, il jouira d'une parfaite santé, & sera à l'abri d'une infinité d'infirmités, qui souvent le font languir jusqu'à

son dernier terme : mais où est cet homme ? Je n'en connois point. L'homme du monde , l'homme aisé sur-tout , veut absolument vivre pour manger , & ce n'est pas assez pour lui que le morceau qu'on lui prépare , soit bon ; il le faut excellent , délicat , fin. Ce n'est pas encore assez : il faut qu'il pique , qu'il donne même un appetit que la nature refuse ; de-là , il faut manger au-delà de ses besoins : bien plus , au-delà de ses forces. Vous le voyez , Monsieur , je le vois tous les jours. C'est ainsi qu'on vit ordinairement , dans le monde.

C'est par injustice , Monsieur , que l'on a dégradé le vin , & qu'on a osé le charger de tous les crimes & de tous les désordres de la Goutte. Il est tems de révoquer un arrêt aussi injuste. Le vin outre le service qu'il rend à l'homme de l'alimenter , est prêt encore à le médicamenter dans le tems où on le juge le plus cruellement , & où on le proscriit. Je demande seulement qu'on n'en abuse pas. Sa qualité en tout est admirable ; mais disons quand aux causes de la Goutte , qu'elles sont

dans l'usage des alimens du regne animal, & développons cette vérité.

Personne ne veut manger des viandes nouvellement tuées, elles sont dures & désagréables : il faut les attendre. Voilà déjà un motif pour que la viande ait dégénérée, & qu'elle ait fait un chemin à la putréfaction. Pour n'être pas sensible au goût, elle n'est pas moins certaine. Sans cela la viande ne se trouveroit pas attendrie. Il y a d'autres viandes qui n'ont aucun gout agréable. Si elles ne sont *à point*; les jours sont comptés, le nez tous les jours se fait rendre compte du point de venaison, on les mange enfin, putrescées. D'autres viandes ont été négligées, on ne veut pas les perdre : un Cuisinier habile a cent ressources pour les faire manger, sans que l'on se doute du vice de putréfaction. En un mot, c'est par un usage, cher à tous les hommes & pour lequel ils sacrifient si souvent leurs plus précieux intérêts, qu'un poison parvient lentement dans leurs corps, & y dépose sa furie, qui tôt ou tard les rends victimes de leur intempérance.

Mais si les sens sont satisfaits d'un usage aussi agréable pour eux, & répété si souvent, il n'en est pas de même de l'estomac. Trop lourdement chargé & trop souvent, il s'est fatigué; il ne fait que de mauvaises digestions, & de ces fausses coctions, dont le chyle ne peut être qu'imparfait.

Les substances animales agissent dans nos humeurs; ces substances ont un assemblage réciproque de sels alcalins, d'air, d'huile & de terre, combinées ensemble; elles sont propres à s'unir, elles infectent la masse de nos humeurs, qui par des mouvemens d'oscillation redoublés, forment des concretionns & se portent dans les unes ou les autres des parties de notre corps; quand elles s'y arrêtent, elles produisent les douleurs de la Goutte, & forment le calcul & des pierres.

L'usage des végétaux, Monsieur, fait un effet contraire. Ils sont dépourvus de ces matieres alcalines. Ils en ont qui détruisent celles que les substances animales produisent dans les corps, en ouvrant les vaisseaux, ou en leur donnant du jeu & du res-

fort. Ils tendent par ce moyen à débarrasser nos humeurs de leurs parties salines & excrémenteuses, que les substances animales ont produit; ce sont ces mêmes humeurs qu'elles ont fait parvenir à un degré nuisible par les sels volatils huileux, qui étant travaillés par l'action des vaisseaux, en deviennent mordans & irritans, & n'étant pas expulsés, donnent une autre pointe d'acrimonie, effet du croupissement où ils sont restés. Car n'est-il pas sensible, que si les sels ne peuvent se débarrasser, les sucs qui doivent servir d'enduit aux parties, n'ont point assez de douceur pour les garantir de toute acrimonie? ils portent au contraire eux-mêmes, une saumure qui infecte les parties membraneuses & nerveuses des jointures, si ces sucs excrémenteux chargés de sels alcalins & qui doivent être expulsés, manquent les routes convenables à cet effet, comme la voie des urines ou celles de la transpiration, par la raison que l'excrétoire seroit dérangé, ou autre cause, ces sucs en ce cas, restent dans la masse des fluides.

des, & il faut une action redoublée de la part des oscilations, pour que les vaisseaux s'en débarrassent, sans quoi ces sels se développent de plus en plus, & y entretiennent cette saumure, dont la combinaison est le produit des substances animales. De là viennent tant d'accidens, comme je l'ai remarqué précédemment, & sur-tout, ceux de la Goutte. Le moyen le plus sûr pour y parer, est la transpiration, quand aux secours d'accidens; mais quand aux secours de durée, c'est l'usage des végétaux, il empêchera la régénération.

Je serai d'autant plus flatté, Monsieur, de m'être rendu sensible sur ce contraste, dans l'effet de deux regnes, que j'ai extrêmement à cœur de vous convaincre que les causes de la Goutte résident uniquement dans le regne animal, quel qu'il soit, Quadrupede, Poisson, Oiseaux &c. par la raison que tous ont sang & circulation, & que là, sont les germes des sémences gouteuses qui s'introduisent dans nos corps, qui comme vous le sçavez, Monsieur, sont un composé de fix

parties, l'air, le sel, l'huile, la terre, l'eau, l'esprit ou l'éter.

Observons en passant, que ce n'est ni dans le vin ni dans aucune liqueur fermentée, que se trouvent les causes de la Goutte. On voit en effet dans tous les pays, des Yvrognes, des Buveurs en titre, passer du vin à d'autres liqueurs, & en boire toute leur vie, sans se ressentir de cette maladie où aucun d'eux n'en meurt. Je reprends mes preuves, elles viennent au-devant de nous, & jettent le jour le plus clair sur l'affertion que je vous ai établie. Ce sont des comparaisons, elles enrichissent ordinairement les objets en les développans, & comme dit Pope, servent de microscope à l'esprit.

Je saisis celles qui fournissent les convictions les plus à portée de nous. C'est le chien & le cheval; deux animaux également précieux à l'homme par l'utilité des services qu'ils lui rendent: tous les deux ses domestiques, ses amis, ses défenseurs, & quand il le faut ses compagnons d'infortune. L'un est le chien; il nous

apprendra que les causes de la Goutte sont dans l'usage du regne animal, que celui de l'eau seule pour boisson, n'a rien en faveur du système opposé, & que le défaut de transpiration contribue infiniment au désordre qui résulte de ces causes.

Le chien ne boit jamais de vin, il boit encore moins d'autres liqueurs; l'eau seule éteint sa soif; mais il est gros mangeur, vorace, carnacier, son naturel sur cet article, le rend féroce, il disputeroit la charogne même au loup; aussi, Monsieur, voyons nous souvent des chiens perclus de Goutte, avec des nodus remplis d'une espèce de craie & des pierres dans les articulations, cet état est le produit des viandes qu'ils mangent.

Un sort fatal abrége la vie du chien, presque toujours victime des services qu'ils rendent aux hommes, ils ne s'y livrent qu'avec plus d'obéissance. Les uns s'excedent pour les plaisirs de leurs maîtres & périssent par les accidens qui en résultent; d'autres toujours à l'attache, croupissent sur un lit de

paille ou sur la plume , & gagnent à partager avec leurs maîtres , les morceaux fins & délicats , de leur table , ou en manger les restes. Cette maladie cruelle qui ne leur laisse que la faculté d'être couchés sans cesse , & de nous affliger du spectacle de leurs maux , qui souvent se terminent par la mort.

Enfin , Monsieur , les chiens ne transpirent point ; aussi leur façon de vivre jointe à ce défaut de transpiration , les assujettit-elle plus souvent à la Goutte. Il y a des chiens dont les membres très-gros , & entièrement contrefaits , leurs articulations se farcit de tuf ou de pierre ; pour lors les nerfs ainsi que les autres parties sont opprimées , & l'action des muscles cesse par la cessation du mouvement des tendons. Quelle métamorphose subite ! ce chien si vif , si fort , si léger , n'est plus qu'une lourde & inutile masse ; il perd le mérite de toute les qualités utiles & agréables qu'il avoit , il reçoit son arrêt , sans souvent emporter les regrets du maître qui l'a tant chéri.

de la Goutte.

65

En voilà assez sur le chien. Le cheval viendra à mon secours pour m'aider à finir les preuves que je vous ai promises. Ce sera la matiere de ma sixième lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*A Versailles le premier
Mars 1756.*



VI. LETTRE.

MONSIEUR,

Je n'ai point oublié, que l'engagement que j'ai avec vous, exige que je vous prouve que les causes de la maladie de la Goutte sont dans l'usage du regne animal. Je crois dans l'examen que nous avons fait de la vie du chien, avoit bien avancé ma preuve. Si nous portons nos réflexions sur la nature du cheval, comme je me le suis proposé, je me flatte qu'il ne vous restera plus de doute sur la vérité de mon assertion ; & delà nous tirerons nos conséquences sur la vérité de ma proposition, sur les avantages de la transpiration, & sur le regne des végétaux.

Solleyfel, après nous avoir instruit comme un cheval doit être nourri, & avoir parcouru l'économie de cet animal, passe aux sécrétions. Examinons, Monsieur, ce qu'il en dit : ces

raisonnemens sont lumineux ; vous connoissez encore mieux que moi l'excellence de son Ouvrage.

Les excréments de la troisième coction , dit cet Ecuyer , sont de deux sortes , „ les uns subtils qui s'exhalent „ & s'en vont par l'insensible transpiration ; les autres crasses & plus „ épais , qui s'attachent & s'arrêtent „ sur la peau du cheval ; „ & comme ils sont fallés naturellement , ils acquierent une nouvelle acrimonie par le séjour qu'ils y font , ce qui rend le cheval triste & inquiet , si l'on n'a le soin d'ôter tous les jours soigneusement cette crasse qu'on emporte avec l'étrille , & qu'on lui ôte de dessus le cuir. Cet excrément de la troisième coction , quoi , qu'insensible , abonde extrêmement dans certains animaux , & plus particulièrement dans les chevaux. C'est ce qui a obligé les anciens qui n'avoient pas l'usage du linge , de se servir tous les jours du bain , & même pour se décrasser : „ ils se ser- „ voient d'un instrument que les Romains appelloient Strigil , qui a „ donné le nom à nos étrilles. En

» effet, si nous considérons combien
» il sort d'humeurs, par le cuir, nous
» en trouverions une prodigieuse
» abondance : la supputation en est
» facile.

» Pesez, dit Solleyfel, foin, paille,
» eau, avoine, enfin tout aliment
» dont cet animal fait usage en vingt-
» quatre heures; pesez pareillement
» les excréments du ventre & l'urine
» qui sortent dans le même-tems,
» vous trouverez qu'il sort insensible-
» ment plus de vingt-quatre livres par
» jour, dont une partie sort par la
» respiration, & l'autre par le cuir;
» le calcul est fort aisé, cependant
» peu de personnes y font réflexion,
» aussi la nature a été fort prévoyante
» en faisant les cuirs des chevaux plus
» ouverts que ceux des autres animaux
» à quatre pieds, afin de donner fa-
» cilité aux exhalaisons de transpirer
» & de sortir hors du corps; c'est
» pour cela que le cuir du cheval
» n'est d'aucun usage pour les har-
» nois, &c. «

Le même Auteur dit encore que
lorsque la crasse séjourne trop long-

tems sur le cuir, les vapeurs n'ayant plus de passage ouvert par les pores qui se trouvent bouchés, elles altèrent & n'en corrompent le sang, le cheval en devient maigre & mal sein, souvent hors d'état de servir. Il indique à la vérité des secours & des règles pour y remédier, comme le crocus; mais tous tendent à rétablir la transpiration & les autres sécrétions, & c'est par-là que l'animal reprend les forces, & l'action qui le rendent capable de servir.

Vous me demandez peut-être, Monsieur, pourquoi je ne porte pas également mes réflexions sur d'autres animaux, dont les alimens sont presque les mêmes que ceux du cheval, & qui cependant ne transpirent point comme le bœuf ou autres de cette nature : je répondrai à cela que la nature de ces animaux est disposée d'une manière bien différente; ils ruminent, & leurs pores sont resserés. Parmi les animaux ruminans, il y en a qui ont plusieurs estomacs, les alimens dont ils se nourrissent, après avoir été broyés dans la bouche, sont

portés à l'estomac, & de l'estomac sont rapportés de nouveau dans la bouche, où ils sont infiniment triturés par la rumination. Cette action redoublée sans cesse, détermine toutes les glandes salivaires à s'ouvrir, & à fournir abondamment le suc salivaire, qui est l'agent propre aux digestions : ce même suc abondamment fourni, pousse les parties hétérogènes, il les entraîne & les détermine à sortir par la voye des excréments. Quand aux parties fines dont la séparation s'est faite dans le méfanchere, elles passent facilement dans la masse générale des fluides, & n'ont point d'autre sécrétion que celle des urines, par la raison que ces animaux ne sçauroient transpirer.

Le cheval au contraire, transpire beaucoup & ne rumine point. Toujours vif, fort & agile dans ses exercices comme dans ses mouvemens, même quand il mange c'est avec action & vivacité, aussi les parties hétérogènes de ses alimens, sortent par la transpiration ; & remarque-t-on par l'action de l'étrille, que ces parties

hétérogenes qui ne sont autre chose que des parties terreuses, huileuses, aqueuses, & salines; étant venues du centre à la circonférence, & étant réunies au dehors, forment une poudre grasse qu'on secoue de l'étrille, & qui s'attache souvent aux mains du Palfrenier.

Nous pouvons, Monsieur, appliquer cet exemple aux transpirations de l'homme, puisque les parties hétérogenes sont les mêmes, & que ce n'est que par leur sortie, que la masse générale des fluides peut-être épurée, & par conséquent que les attaques de la Goutte peuvent être dissipées.

Nous avons vû par la nature & l'histoire du chien comparé à l'homme quand à l'usage du regne animal, & dans celle du cheval comparé à l'homme quand aux avantages de la transpiration. Tout ce que j'ai eû l'honneur de vous avancer sur les causes & les ravages de la Goutte dans nos corps, je ne vous en ai cependant point encore assez dit sur la transpiration; examinons s'il vous plaît, le corps de l'homme d'un peu plus près,

par rapport à cette même transpiration & à tous les avantages qu'il peut retirer pour la Goutte, qui toujours produite par le défaut de cette sécrétion, & pour toute autre espèce de maladie. L'art de guérir les hommes pourra sans doute trouver les mêmes proportions que Solleyescl. Au moins est-il vrai que differens Auteurs ont travaillé dans ce dessein, nous rapporterons plusieurs de leurs expériences.

Sanetorius en Italie, & M. Dodard en France, ont fait une balance. Voici un de leurs calculs arithmetiques : pesez un homme à jeun, on suppose qu'il pese cent livres, & qu'il prenne huit livres d'alimens dans un jour ; pesez tous les excréments sensibles qu'il rendra dans les vingt-quatre heures, vous ne trouverez qu'ils n'en peseront que trois livres ; pesez le lendemain le même homme à la même heure, vous verrez qu'il n'en pese que cent : donc il s'est évaporé cinq livres par la transpiration. Cette évacuation est si abondante qu'elle surpasse tous les autres ensemble.

Mais entrons, Monsieur, dans les mysteres

myfteres de l'économie animale. Nous remarquerons dans toute l'étendue de la peau du corps de l'homme, qu'outre fes ouvertures fenfibles, elle eft perfée comme un crible, d'une infinité de petits trous, qu'on appelle pores : ils font divisés en trois différentes efèces ; les premiers font abforbans, ils font faits en maniere d'entonnoir, & refsemblent à l'extrêmité d'une trompette ; c'eft par eux que l'eau dans les bains, le mercure dans les frictions, s'infinuent dans le corps, de même que les miasmes & corpuscules des infections dont l'air eft chargé, ce qui procure des maladies de différentes efèces, felon que ces pores fe trouvent difposés.

Les feconds fe nomment fudoriferes ; ils font grands & ouverts, & donnent iffue à la matiere de la fueur, ils ne font point fi nombreux que les abforbans.

Ceux-ci font nommés de la troifieme efèce, perfpirales ou transpirables, parce qu'ils font très petits, & d'une infinie multiplicité. La matiere infenfible qu'ils évacuent, furpaffe celle de

la sueur : delà vient qu'un corps qui sue , perd moins de son poids , que celui qui transpire ; M. Nogués l'explique dans sa Préface , & Santorius le prouve par la balance.

Outre ces expériences sur la réalité de la transpiration , vous ne ferez pas fâchez que je vous fasse part de quelques autres qui partent d'habiles mains. Verrheyen dit , un doigt quoique lavé & bien essuyé , qui touche une écuelle d'argent ou d'étain , neuve & bien nette , y laisse une tache : elle ne peut venir que de la matiere de l'insensible transpiration ; mais comme elle est volatile , la tache disparoît par l'effet de l'air.

M. Nogués dit , qu'on mette un bras nud dans une longue & grande cantine de verre , qu'on attache une peau autour de l'ouverture de la cantine qui soit pareillement attachée au bras , de maniere que rien ne puisse exhaler , on verra bientôt le vase couvert d'un nuage , & peu à peu la matiere distiller goutte à goutte dans le fond.

M. Winslow dit , qu'il a trouvé , il y a très-long-tems , la maniere de

rendre la transpiration sensible à la
vue, depuis la sortie des pores, jus-
ques à plus d'un pied de distance. » Ce
» moyen, dit-il, dont je fis mention
» dans une Thèse imprimée à Cop-
» penhague, est de regarder à l'ombre
» de sa tête, ou de celle d'un autre,
» sur une muraille blanche, dans un
» beau tems & beau soleil, princi-
» palement en Été; alors on voit très-
» distinctement, l'ombre d'une fu-
» mée volante qui sort de la tête, &
» monte en haut, sans que l'on s'ap-
» perçoive de la fumée même. «

Plus il se fait d'évacuation par les
pores, moins il s'en fait par la bou-
che; c'est ce qui fait qu'en Été, où
les pores sont tenus ouverts par la
chaleur, la bouche fait une évacuation
beaucoup moins sensible qu'en Hyver,
où le froid les tient resserrés. Cette
remarque est celle de tout le monde;
on connoît l'effet de cette évacuation
par la bouche, soit dans un carrosse
bien fermé, où on voit que les gouttes
d'eau coulent sur les glaces; soit dans
son lit, ou dans un très-grand froid, on
a souvent trouvé un glaçon à l'endroit

du draps où la bouche portoit cette vapeur. J'ajouterai à cette remarque, qu'elle tend à justifier pourquoi la Goutte fait ses attaques plutôt dans le tems froid, que dans des tems chauds.

Il y a des hommes dont les forces commencent à diminuer à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans, alors la transpiration devient moindre, & en général, diminue telle toujours à mesure que nous avançons dans notre carrière; Santorius en a suivi les degrés & les règles, & quand tout ceci ne seroit pas prouvé par sa balance, la raison suffit pour nous en convaincre. Jettons les yeux les uns sur les autres, nous appercevrons sur notre peau des plis & des rides qui augmentent à mesure que nous avançons en âge, & qui sont plus ou moins considérables, selon que les passions ont plus ou moins dominé; nous observons que la peau des vieillards se durcit & se ride; cet accident n'a point lieu sans porter un grand changement à la disposition des tuyaux excrétoires, que la privation des sucς prive de l'écoulement qui se faisoit auparavant.

quelques-uns de ces tuyaux sont comme ensevelis dans les fosses des rides, le calibre des autres est extrêmement resserré. Ne cherchons point ailleurs, Monsieur, le principe des infirmités des vieillards, & sur-tout de la Goutte, qui suivant un aphorisme d'Hyocrate, est l'appanage de la vieillesse.

De ce principe, qui est incontestable, il en résulte une conséquence forcée, qui est qu'une transpiration supprimée ou diminuée dans quelque personne que ce soit, est toujours l'origine d'une maladie. Que les pores d'un homme qui fait un exercice immodéré, évacuent considérablement, au moment qu'il s'arrête, & que l'air ou la fraîcheur les lui resserre, il s'en suit bien vite une fièvre, un rhume, d'autres maladies plus sérieuses, souvent la mort, si de prompts secours où la nature elle-même, n'ont rétabli la transpiration. Qu'un malade de la petite vérole ne soit point tenu en transpiration, il se trouve en péril. Qu'il paroisse, qu'il continue, les pustules se déclarent, le danger disparoît, le reste de la maladie n'est plus qu'un jeu.

Une observation , Monsieur , conduit à une autre : elles sont d'ailleurs toutes relatives à notre sujet. Combien ai-je vû mourir de braves Militaires , à la suite des maladies occasionnées par des transpirations supprimées , & presque tous de la maladie de la pleurée ? les uns pour être trop légèrement vêtus dans des tems froids , & souffrir les inclémences de l'air , pendant une garde de plusieurs heures ; les autres pour s'exposer trop promptement au grand froid , en sortant d'un corps de garde bien chaud , ou en quittant un exercice violent ; parce qu'alors rien ne pouvoit donner du jeu à la transpiration. Leur sort a été d'en mourir dans des Hôpitaux.

Je ne peux me refuser de vous faire part ici d'une observation. Dans le courant de l'Hyver de 1737. qui fut extrêmement rude , un Officier du Régiment du Maine Cavalerie , en garnison à Sedan , où j'étois , fit une chute de sa fenêtre sur le pavé ; il avoit oublié en se couchant de prendre son pot de chambre pour les besoins de la nuit : pressé , il se leva à moitié

endormi , pour aller le chercher ; mais son corps ayant perdu l'équilibre , il tomba & resta sans mouvement. Un tems assez long se passa ; à la fin , un Caporal averti par le Sentinelle d'un corps de garde voisin , vint au bruit d'une voix gémissante , & presque éteinte , ce Caporal avertit l'Officier de garde , qui après avoir fait éveiller l'Hôte du mourant , fit transporter ce dernier dans son lit , au même état où on l'avoit pris dans la rue , c'est-à-dire , nud en chemise. Ayant été averti sur le matin , par M. Cabdan , Lieutenant-Colonel de ce Régiment , je me rendis chez le malade , je ne vis qu'un cadavre ; il étoit sans mouvement & sans chaleur. Je fis faire sur le champ un grand feu , & fis chauffer tous les fers à repasser que l'on put avoir , puis l'ayant fait envelopper dans un drap , je pris différentes personnes pour passer & repasser avec ces fers , toutes les parties de son corps , afin de ranimer la chaleur naturelle. Ce moyen auquel je joignis un mélange d'esprits de vin & terebenthine , pour faire de tems en tems , des fomentations sur toutes

les parties du tronc , & des extrémités , me réussit si bien , qu'insensiblement le corps se ranima , & que le malade , à qui j'avois fait prendre dans du thé quelques gouttes de ce mélange d'esprits , reprit une parfaite connoissance ; il fallut après songer aux contusions qu'il s'étoit fait sur le grand dorsal & sur les lombes ; j'y pourvû par les secours convenables , & j'ai eû non seulement la satisfaction de le voir radicalement guéri , aux Campagnes de la Guerre dernière , mais encore celle d'entendre dire à M. Cabdan en 1753. qu'il jouissoit toujours d'une parfaite santé.

Quoique cette observation, Monsieur , n'ait aucun trait à la Goutte , ne croyez pas qu'elle soit déplacée ici ; vous pouvez y remarquer de quel avantage sont les frictions sur les pores : car par une chaleur empruntée à propos , on parvient à leur rendre l'action qu'ils avoient perdue. Dans le cas que je viens de citer , les pores absorbans ont pompé les esprits des liqueurs , & ont ranimé la masse des fluides qui étoit concentrées , & par la même

action la transpiration est venue d'ailleurs. Cette observation indique un moyen pour exciter à transpirer, dans des cas pressés & difficiles ; moyen que je ne connoissois point encore, & que je n'employai que d'après une idée que la Providence voulut bien me suggérer dans le moment.

Combien de cas, dans d'autres genres que j'ai vû ? comme à ceux qui avoient supporté différentes attaques de Goutte, avoir fait de chutes, soit aux pieds, aux genoux, aux clavicules, & aux bras, avoir cru, avoir subit des luxations, & des antorses ; ont supporté des douleurs inexprimables, pendant trois & six mois sur ces parties, qui étoient produites plutôt par un effet de Goutte, que par celui de la chute, dont ces personnes se sont cru pour un tems, être estropiées ; mais une transpiration étant survenue, avoir été guéries, par ce moyen de leur Goutte, qu'elles attribuoient fausement à de prétendues luxations. J'aurois ici d'autres observations de toute espèce, à vous rapporter, Monsieur, si je ne craignois de vous ennuyer.

Je finirai cette Lettre, Monsieur, par trois exemples arrivés sous vos yeux, à des personnes entièrement percluses de Goutte, l'une depuis plus d'une année, l'autre depuis six semaines; la troisième avoit une Goutte remontée à la poitrine. Quels sont les remèdes que j'ai employés? ceux qui opèrent la transpiration, & ceux qui, grâces à Dieu, les ont totalement guéris. Ce qu'il y a eu à remarquer, c'est que tous les trois ont eu sur la peau une couche de matière semblable à de la craie, non seulement aux mains & aux articulations, mais même à toute l'étendue de la peau & sur le visage, & qu'insensiblement la continuation de la transpiration a entièrement dissipé.

Tels sont les avantages, Monsieur, que l'homme retire de la transpiration; elle triomphe sur toutes les autres sécrétions en général, pour la guérison des maladies, & particulièrement pour celle de la Goutte.

Il est toujours utile d'être instruit des faits bizarres qui se font de la part de la nature: deux observations finiront cette Lettre; je rapporte celle-ci,

parce qu'elle est aussi rare que surprenante. Un Infirmier de l'Hôpital militaire de Landau, trainoit sa cuisse droite, sur laquelle il ne pouvoit se supporter, par l'effet d'une Goutte sciatique. Il avoit un goût décidé pour l'usage de la viande, aussi rien ne se perdoit de sa part, des restes des malades; malgré son infirmité, il étoit fort officieux par intérêt; il portoit les cadavres sur les tables, pour mes dissections. Enfin il tomba malade, & mourut. Je le disséquai à son tour. En examinant l'état de sa cuisse, je trouvai trois pierres blanches, une sous chacun des muscles fessiers; la première sous le grand fessier, de la grosseur d'un œuf de poule aplati, sous le moyen fessier une seconde, & sous le petit fessier une troisième de la même figure, mais à proportion plus petite. Après ce témoignage je ne fus pas surpris s'il ne pouvoit ni marcher ni s'asseoir sur ce côté. Cette observation peut donner beaucoup de réflexions sur les causes de la Goutte.

Ma dernière observation est d'une femme de l'âge de 45 ans, nouée par

des attaques de Goutte à toutes les extrémités. Depuis environ un an, elle souffroit beaucoup, sur-tout de la tête, sans connoître le sommeil. Après avoir examiné toute l'étendue de sa tête, je découvris des exostoses vénériennes sur toutes les sutures. Après cette découverte de complication, je dis à cette malade son état : ne la pouvant secourir, par rapport à mon tems, & à cause du peu de séjour que je devois faire dans son pays, elle me pria de lui procurer quelque soulagement : je lui prescrivis quelques remèdes. Le soulagement qu'elle en ressentit la détermina à m'écrire & à venir en France, où je fus assez heureux, par un long traitement, de la guérir radicalement : les transpirations y eurent une grande part.

Cette matiere est trop vaste, pour vous laisser à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire dans cette Lettre ; il est juste de satisfaire votre curiosité, & de vous faire part des remarques les plus utiles qu'ont produit nos meilleurs Auteurs ; ce sera pour notre premiere conversation. J'ai l'honneur d'être, &c.

VII. LETTRE.

MONSIEUR,

Ne vous ennuyez point de mes détails sur la transpiration ; elle est d'un trop précieux avantage à l'homme malade ou en santé, pour n'avoir pas fait le sujet de l'étude de plusieurs célèbres Physiciens, destinés par état & par talent, à soutenir la machine humaine contre les infirmités auxquelles elle est assujettie, & par conséquent pour ne pas vous amuser de quelques unes de leurs observations. Quoiqu'il ne soit pas toujours question de la Goutte dans ce que j'ai à vous dire, je ne fors pas pour cela de mon sujet, par cette raison, qu'il y a beaucoup de rapport dans les différentes maladies qui ont besoin de la transpiration.

Ce n'est pas sur des systèmes hazardés que je porte mes réflexions, mais sur des faits naturels & sensibles. J'ai fait dans un *Traité de plaies d'armes*

à feu, un parallèle des blessés avec des femmes nouvellement accouchées ; la transpiration en est le motif.

Les blessés ont toujours la fièvre de suppuration, les femmes la fièvre de lait ; on voit aux blessés un racornissement ou crispation à la circonférence de la plaie, les vaisseaux divisés sont repliés en eux-mêmes, la fièvre augmente ; mais une transpiration salutaire vient au secours ; les vaisseaux divisés se déploient & s'allongent, les vaisseaux voisins entiers leur fournissent une liqueur qui devient pus & matière de suppuration ; pour lors la transpiration porte un calme, la fièvre s'évanouit, & les accidens se dissipent. Cette tranquillité est-elle secondée par le sommeil ? Il faut alors en laisser jouir la nature, il faut même suspendre les pansemens, pour ne pas interrompre la transpiration, car si elle est interceptée, la fièvre se rallume, la suppuration tarit, & le blessé meurt.

La nouvelle accouchée tire les mêmes avantages de la transpiration, mais aussi elle succombe, si elle n'en profite pas. Il s'en trouve qui à cause

d'un bien-être apparent , ne veulent suivre ni conseil ni expérience , elles en sont les victimes. Il est de règle que toute nouvelle accouchée a la fièvre de lait ; cette fièvre augmente d'abord , mais elle cesse ou diminue par l'effet d'une transpiration salutaire , qui lui dégorge le sein , & qui donne issue au lait. Les lochies ou vuidanges ont leur ordre , tout accident se passe ; vient un doux sommeil , dont le calme & la durée procurent à l'accouchée un retour décidé à la parfaite santé. Mais si par une mauvaise conduite de sa part , ou par quelque autre cause , la transpiration est supprimée , les veilles , les douleurs , la suppression des lochies , la fièvre , le délire , d'autres accidens surviennent , & font un désordre rapide & violent ; & si elle n'en meurt , elle devient valétudinaire ou infirme par des douleurs fixes dans quelque partie du corps , souvent même par des squirres dans la mamelle.

De ces expériences , qui malheureusement ne sont que trop communes , passons , Monsieur , à des spécula-

tions plus particulieres.

On prouve qu'après le repas , la transpiration languit pendant quatre heures , pendant lesquelles elle ne coule qu'à la quantité de près d'une livre ; mais depuis la quatrième heure du repas , jusqu'à la neuvième , elle coule à la quantité de deux livres. Si dans cet intervalle , vous faites un repas , vous suspendez de nouveau la transpiration ; les repas trop rapprochés & trop multipliés les uns sur les autres , deviennent par là très-nuisibles ; ils rendent oisifs les tuyaux excrétoires , qui se collent , se bouchent & s'obstruent.

Santorius , qui m'a fourni tout l'article que je viens d'écrire , a trouvé par sa balance , que depuis l'équinoxe de l'automne , jusqu'au solstice de l'hiver , la transpiration diminue chaque jour d'une livre ; & qu'à l'équinoxe du printems , on commence à transpirer avec plus de facilité. C'est dans cet amas de matieres de la transpiration , retenues pendant l'hiver , qu'on doit imputer les maladies qui nous affligent sur la fin de cette saison.
même

même au commencement du printemps , & particulièrement la Goutte.

Nous appuyerons toutes nos règles, Monsieur, sur l'autorité & sur les expériences des Auteurs les plus graves. Nous voyons par celles de Santorius, que le froid pendant l'hiver est le sujet d'une augmentation d'humeurs dans nos corps, par le resserrement de nos pores, occasionné par l'air froid, & augmenté tous les jours par le séjour de la table, & par le défaut d'exercice : la conséquence de là, est sensible : il faut que cette augmentation d'humeurs fasse du désordre.

Que les parties d'air, d'esprit, d'eau, d'huile & de terre qui sont dans nos corps, y agissent toujours dans un ordre égal, que leur cours en soit libre, l'harmonie naturelle n'est point dérangée ; mais que des alimens contraires, soit par quantité trop considérable, soit par qualité, comme des viandes, qui sont infiniment plus terreux & plus huileux que les végétaux, viennent augmenter cette masse de parties, les desunir, & s'assimilient avec elles ; ils forment bien vite des

femences de goutte & de pierre, par l'union intime qu'elles prennent entr'elles ; cette union les empêche de circuler ; elles contractent un vice acrimonieux, & parviennent au degré d'épaississement, d'où résultent ces pierres dures & compactes, dont nous avons parlé.

Je ne crois pas indifférent de vous remarquer que la partie terreuse est celle qui abonde le plus en nous ; la preuve en est facile. Qu'un homme fasse un travail violent, toutes les parties de son corps seront en action, par elles les solides feront effort sur les fluides, tous les pores seront ouverts, il se trouvera par-tout en sueur, & sur-tout au visage ; qu'il prenne pour se l'essuyer un linge blanc, il y verra, outre le liquide, la partie terreuse. Faites-en l'expérience vous-même, Monsieur, l'été vous en donnera plus d'une occasion ; vous verrez chaque fois que vous vous essuyerez, une partie terreuse qui restera empreinte sur le mouchoir que vous mettrez à cet usage. Mais j'irai plus loin dans mes preuves : observez un homme de peine,

un homme qui marche beaucoup ; il ne s'occupe gueres de la propreté de son corps ; mais les matieres de la transpiration , que ses pores ont évacué , déposent sur sa peau une croûte terreuse , qui s'y est épaissie , & qui la lui a rendu toute noire. Qu'un homme qui ne transpire que naturellement , je veux dire sans faire trop d'exercice , néglige de laver ses pieds , ses jambes , ses bras , même d'autres parties de son corps , la même partie terreuse s'y amasse insensiblement entre les doigts des pieds. Enfin qui est-ce qui n'a pas fait cette remarque , que dans quelque tems que ce soit , mais plus particulièrement dans le tems favorable à la transpiration , quelqu'un qui aura été fort attentif à ne toucher rien de mal-propre , ou qui lui noircisse les mains , se les lave dans un bassin avec de l'eau bien claire , il s'appercevra qu'elle devient trouble , & s'il la laisse tranquille , il s'amassera dans le fond du bassin , une quantité plus ou moins grande de cette partie terreuse ? C'est elle encore qui , à la pointe de deux doigts lavés avec le plus grand soin ,

noircira, en peu de tems, une petite boule de cire ou de la mie de pain, fût-elle de la blancheur de la neige. Toutes ces remarques, Monsieur, pour être communes, ne sont pas moins des preuves de ce que je dis sur l'utilité de la transpiration : les conséquences que j'ai tiré sont à la portée de tout le monde, mais malheureusement on n'y réfléchit point, ou ce n'est qu'après que les accidens sont arrivés, que l'on convient de son inconséquence.

Je ne dis pas que la transpiration, dans le cours de la vie ordinaire, préserve le corps humain de toute maladie, même de la Goutte, il faut de la conduite : je pense avec un Auteur Anglois, dont j'aurai bientôt occasion de vous parler, qu'il faut une vie sobre & tranquille, & un exercice modéré ; tout en nous se trouve par ce moyen, dans un juste équilibre, soit de la part des solides, soit de la part des fluides, & l'ordre se maintient parfaitement dans l'économie animale. La tranquillité de l'ame est essentiellement nécessaire à ce genre de vie.

afin que les liqueurs coulent toujours fans obstacle, & avec liberté. Le secours de la transpiration n'est pas moins nécessaire ; on se la procure par un exercice modéré, qui doit moins tenir du travail, que de l'amusement : cet exercice doit être réglé, suivant les cas ou les circonstances où l'on se trouve. C'est par cette voie, qu'on arrive au poids & à la balance de Santorius ; les fluides contenus dans les vaisseaux, ayant un ordre déterminé dans l'action des oscillations.

Le régime, Monsieur, est le remède des remèdes. Par le régime, toutes les proportions se trouvent dans l'ordre naturel, point d'accumulations d'humeurs ; & s'il s'en trouve par quelque cause extraordinaire, la transpiration vient à son secours, puisque la transpiration seule est le véritable épuratif du sang : le sang épuré par la transpiration, n'a point de gêne, & devient libre dans tous ses canaux, même jusqu'à la moindre filiere de ses tuyaux.

Des Goutteux ont quelquefois ressenti l'avantage d'une trêve de deux ou trois ans ; & voyant que les atta-

ques d'automne & de Février , tems plus constant pour le retour de ces maladies , ne se déclaroient point , ils ont vécu dans la fécurité & dans l'habitude de la bonne chere & de la vie molle & voluptueuse qu'ils avoient quittée : mais leur ennemi n'est revenu qu'avec plus de cruauté , en se vengeant , par la mort des malades , & des alimens , & du mépris de la transpiration.

Quel ménagement le Goutteux ne doit-il pas observer , puisque les accès de la Goutte ne sont ni périodiques ni réglés ? Est-il un malade qui ne s'occupe de son état , & qui ne cherche ou ne doive chercher à s'en éclairer ? Il ne doit donc pas ignorer que les tems froids sont un obstacle à sa tranquillité ; que la pesanteur de l'air fait froncer & resserrer la peau , de même que les pores , & que l'humeur abondante , qui varie , & qui enfin se détermine , va lui livrer des assauts cruels , & se faire sentir avec tous ces ravages. Les cris alors sont outrés & naturels , mais ils sont superflus , ainsi que les reproches que l'on se fait sur

son incontinence ; il faut avoir recours au remède , sur-tout à cette chere transpiration , que l'on a négligée , à cet épuratif souverain , qui en prenant de toutes parts , est seul capable d'apporter du soulagement , & de jeter à la surface de la peau , l'excrétion , qui est le sujet du mal.

Il me reste , Monsieur , peu de chose à vous dire sur la transpiration , car enfin il ne faut pas abuser de votre tems & de votre indulgence. C'est que tous les hommes en général , de quelque tempéramment qu'ils soient , quelque santé qu'ils aient , quelque état qu'ils remplissent , en quelque lieu qu'ils soient , sont intéressés à transpirer & à ne point ôter la liberté à la transpiration. Nous avons observé par rapport à la partie terreuse qu'elle évacue , combien elle abonde sur les autres parties ; ajoutons à ce que nous en avons dit , une ou deux réflexions qui en augmenteront les preuves. C'est en effet , Monsieur , cette partie terreuse qui salit le linge que nous portons , mais dont l'effet est moins sensible pour des personnes qui en chan-

gent habituellement, que pour les gens de travail & de peine; ceux-ci n'en changeant qu'à l'extrémité, & quand leur linge, leur chaussure sur-tout, est noir comme la boue même, & épaissi par une croûte compacte & puante qui s'y est formée.

C'est encore elle, jointe à la partie saline, qui corrode & qui use le linge bien plus que tous les blanchissages. Si un homme qui porte sur sa chair une camisolle, néglige d'en changer, elle acquiert cette épaisseur de crasse que produit la transpiration; s'il en agit de même pour tout le linge qui touche immédiatement sa peau, tout ce linge sera corrodé, se déchirera au moindre effort, & pourra avec grande peine soutenir l'opération du blanchissage. Nous pouvons porter notre remarque sur un fait encore plus sensible: le voici. Il y a des hommes (je parle toujours en général) qui ne jouissent d'une parfaite santé, qu'autant qu'une abondante transpiration & une extrême décharge d'humeurs ne sont point arrêtées; les pieds, les aînes, les aisselles, sont sur-tout des fontaines

fontaines intarissables, avec cette terrible & fâcheuse circonstance, qu'ils exhalent une puanteur insoutenable, & des vapeurs plus infectées que celles que renvoyent les matieres pourries & cadavereuses. J'ajoute à cela que leur approche ou leur toucher corrompt le vin, d'autres liqueurs, &c. Quel intérêt n'auront pas ces gens-là à éviter que tant de corruption ne reste ou ne rentre dans leurs corps, & dans des dispositions de goutte ou d'autres maladies? quel ravage ne feroient pas capables de causer des matieres aussi empoisonnées?

J'ai l'honneur d'être, &c.

*A Versailles le 10
Mars 1751.*



VIII. LETTRE.

MONSIEUR,

Avant d'entrer avec vous, dans le détail que je me suis engagé de vous donner sur le règne des végétaux, qui n'entrent dans le sujet que je traite, que comme remède & régime, j'ai cru qu'il ne seroit pas déplacé de vous entretenir de quelques remarques générales sur les effets différens que produit la maladie de la Goutte, tant par rapport aux complications, ou aux accidens qui surviennent, que par rapport aux différens tempérammens & à l'âge des Goutteux.

Par exemple, Monsieur, la Goutte est bien terrible pour les vieillards : par la raison même du poids de leurs années, qui ne provient que de l'appauvrissement de leur sang, dont la misère s'est communiquée aux différentes parties de la machine ; ils n'ont plus la liberté des mouvemens & c.

l'exercice , la transpiration leur est interdite , les sécrétions ne se font plus , & changent la masse du sang , qui s'en appauvrit : tous les accidens alors sont dangereux. J'ai vû plusieurs Goutteux d'un âge avancé , mourir d'une mort très-prompte ; ils s'étoient fait couper les ongles & des corps qu'ils avoient aux pieds : peu de tems après on y vit paroître une tache noire de la grandeur d'une lentille , s'ensuivit un spasme , & bientôt après la gangrene. J'observerai dans ce cas là , que les remèdes auxquels on a recours , n'ont jamais aucun succès : il faut , quand la gangrene est produite par une cause interne , en venir à l'amputation de la partie affectée ; si c'est à la jambe , il faut amputer la cuisse , &c. mais ces secours ne réussissent pas toujours.

J'ai fait à un Goutteux l'amputation d'un bras , sur lequel il avoit fait une chute ; il fut mutilé si considérablement , que la gangrene fit dans l'instant un progrès rapide de la main , à l'avant-bras , jusqu'à la partie moyenne supérieure ; la main en fut desséchée.

Il n'y avoit en cet état , que l'amputation pour tout moyen : je la pratiquai dans l'instant , un peu au-dessus de la gangrene : mais l'opération faite , ma surprise fut extrême de ne pas voir fournir à l'artere une seule goutte de sang. Je pensai alors que les solides étoient infectés , & que le sang étoit comme figé ; je ne me trompai pas : je tournai mes soins du côté des remèdes conséquens à mes idées ; & par des soins & des attentions redoublées de ma part , j'eus la satisfaction de le voir parfaitement guéri : ma surprise fut bien plus grande , quand l'ayant rencontré quelques années après , il m'apprit que le régime auquel , d'après mes conseils , il avoit eu recours , l'avoit entièrement délivré de la Goutte.

Soyez sûr , Monsieur , que les passions de l'ame sont toujours funestes aux hommes , par la raison même qu'elles sont toujours outrées. Je puis vous en fournir plusieurs exemples arrivés sous mes yeux ; je n'en rapporterai cependant qu'un ici , pour n'être pas trop long. Une femme avoit eu une légère attaque de Goutte , don-

elle souffroit assez vivement ; sa passion étoit la colere. Un événement domestique contraire à ses ordres ou à ses desirs, l'irrita ; la violence l'emporta : la colere fut si vive, que la Goutte se porta à la tête. On employa inutilement différens remèdes ; on en vint aux vésicatoires aux pieds & aux parties internes des cuisses ; tout fut sans succès, elle mourut dans ce déplorable état.

Je ne suis point le réformateur des hommes, & ce n'est point à moi à leur demander de modérer leurs passions ; mais je suis l'ami de l'humanité, & je voudrois en être le restaurateur, au moins en ce que je puis l'être dans la partie, où j'ai presque déjà rempli toute ma carrière. Comme tel, je desiré dans tous les hommes cette raison secourable, qui nous fait, quand nous le voulons bien, retrancher dans nos goûts, dans nos desirs, dans l'appétit de nos sens, tout ce qui peut être contre notre avantage. Rien en effet n'est plus nuisible à la santé, que l'excès dans tous les genres ; toutes les maladies en augmentent, quelquefois même elles en naissent. La

colere , par exemple , fait les ravages les plus cruels dans un malade ; l'économie animale en est tout-à-coup opprimée , le ventricule du cœur se ferme pour ne plus s'ouvrir , les uns & les autres vaisseaux sont étranglés , partout leurs sources sont arrêtées , ainsi que celles des esprits animaux , on périt ainsi à la venue des secours. Si ce malade est un Goutteux , le danger est encore plus menaçant , & la mort plus prochaine. Le seul & plus sûr moyen à employer , est l'application prompte des vésicatoires sur les pieds & à la partie interne des cuisses , parce que dans cet endroit les vaisseaux y sont plus considérables , & que les cantarides y sont pompées plus facilement & plus abondamment.

Vous retrouverez ici, Monsieur, la Goutte irréguliere, dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma premiere Lettre. En effet, quand elle quitte le séjour qu'elle avoit pris aux pieds ou aux mains , pour se porter ou à la tête , ou dans quelques-uns des viscères , & ce transport qui est presque toujours l'effet des dérangemens, des écarts où

tombent les Goutteux, ou de quelque mouvement violent de l'ame, les met toujours en danger de perdre la vie. En ce cas, je le répète, les vésicatoires sont ce qu'il y a de plus efficace pour l'en garantir. Condamnons, s'il vous plaît, sans miséricorde, tous ces remèdes que le vulgaire ne manque jamais de proposer & d'employer en effet, sur tout des topiques de toutes les especes, de ces secrets immanquables, dont on fait, dit-on, les plus sûres épreuves : le soulagement qu'ils ont procuré n'a été qu'une cessation de souffrances, & pendant cette trêve l'humeur de la Goutte s'est portée ailleurs avec plus de furie & plus de danger.

Je ne condamne pas de même l'usage des frictions & l'application des flanelles chaudes sur les parties douloureuses, malgré l'inflammation qui s'y trouve : ce moyen est excellent, il attire & détermine l'humeur à se porter plus abondamment sur la partie, l'en-gorge davantage ; l'action du frottement, avec la chaleur de la flanelle appliquée incessamment, ouvrent les

pores , procurent une douce & salutaire transpiration , dont l'effet naturel est de donner issue à l'humeur , qui par là se dissipe.

Vous me demandez sans doute , Monsieur , ce que c'est que ces vésicatoires dont je vous vante ici les merveilles. C'est une poudre faite avec des petits insectes qu'on nomme Mouches Cantarides ; ces insectes n'habitent que les frênes ; on va secouer ces arbres avant le lever du soleil , ce moment est le plus favorable , parce qu'alors leurs aîles n'ont encore point d'action ; elles tombent , on les ramasse , on les ferre dans des bouteilles , où l'on met du vin ou du vinaigre pour les faire mourir , après quoi on les fait sécher , & on les met en poudre. On étend ensuite du levain sur un morceau de toile , on met une couche de cette poudre sur le levain , & on en fait l'application sur les parties indiquées. On en fait aussi des emplâtres qu'on nomme *Epipasticom* , c'est quand on y fait entrer la thérébentine : il ne cause jamais à la vessie aucune irritation de la part de l'urine ; ou quand

cela arrive , on y remédie aisément , en faisant prendre du lait ou des émulsions.

Dans tous les cas de Goutte remontée , on applique les vésicatoires à la partie antérieure du pied , communément dit cou-de-pied ; mais il faut que cette application se fasse avec la plus grande célérité , sans quoi , elle devient souvent inutile.

A l'égard des cantarides , elles agissent par un sel âcre , en corrodant la place : il y survient des ampoules ou vessies chargées d'une sérosité ; on attire & on entretient l'issue de cette sérosité , par une application de feuilles de blettes , ou de coux , frottées d'un peu de beurre frais. Ce n'est pas là le seul avantage qu'on en retire : ces mouches contiennent un sel âcre & volatil qui étant introduit dans le sang , en divise les parties globuleuses , & même fibreuses , procure des sécrétions abondantes , soit par les urines , soit par les sueurs ; il s'établit ensuite une transpiration salutaire , qui détermine l'humeur gouteuse à se porter aux articulations des pieds. Ce remède est

encore très-salutaire dans bien d'autres cas ; mais ce n'est pas ici mon sujet. En voilà assez sur les vésicatoires ; parlons à présent de la Goutte scorbutique, dont je ne vous ai pas encore dit un mot.

Cette maladie, Monsieur, est encore plus accablante par sa complication ; sa cause n'est pas seulement acrimonieuse, elle est encore corrosive. J'ai vu cette humeur corroder & carrier les os les plus durs & les plus compacts. Elle dérive, ainsi que la Goutte ordinaire, de l'usage du règne animal : ce qu'elle a de plus mauvais provient des alimens des viandes salées & fumées, dont les parties savorneuses n'existent plus. Vous entendez, Monsieur, que ces malades sont le partage de ceux qui habitent les contrées & pays aquatiques, des Marins sur tout, qui étant obligés de faire de longs séjours sur mer, sont dans la nécessité pour vivre, de faire provision de ces sortes d'alimens, & de respirer sans cesse un air lourd & pesant.

Quand cette maladie s'est manifestée, le sang se dissout & devient fluide,

les humeurs dégénèrent en corrosion, & par-tout où elles se portent, elles produisent des douleurs cruelles ; si elles se jettent dans la bouche, outre les douleurs cruelles qu'elles y causent, elles l'infectent d'une puanteur horrible, la salive en découle abondamment, les gencives en sont corrodées, il se forme des ulcères ; dans la bouche, la mâchoire se carie, s'exfolie, elle tombe même. J'ai vû plusieurs de ces malades mourir promptement de leurs attaques de ses effets ; j'en ai vû d'autres, dont la mâchoire inférieure étoit totalement exfoliée, guérir parfaitement. Il est malheureux quand les attaques prennent sur mer, la mort est prompte & inévitable ; si on est assez heureux pour revenir sur terre, il faut se presser d'en quitter les bords, de changer d'alimens, de recourir aux soins & au traitement, peu à peu le nouvel air qu'on respire, le nouveau régime, donnent un caractère plus doux à la maladie, on en guérit.

L'air aquatique est toujours pesant, & chargé de parties salines, de mias-

mes & d'atômes, propres, conjointement avec les alimens, à faire contracter cette fatale maladie. Quel est le lieu où l'homme en soit exempt? Elle se manifeste par-tout, peu ou beaucoup, dans le cachot comme dans le Palais, dans les hôpitaux comme dans les maisons les plus commodes: celui qui est soigneux de prendre un exercice modéré, de tenir son ame dans l'équilibre, de vivre avec sobriété & continence, est le seul qui puisse ou tenir cette maladie éloignée, ou la rendre moins cruelle & moins dangereuse.

Un point bien important dans l'art de guérir, est de la reconnoître dans les marques équivoques que souvent elle donne avant de se manifester; elle paroît quelquefois sous la forme d'une érysipelle, qui produit des phlegmons & des dépôts menaçans; d'autres fois sous celle de panaris, qui font souffrir des douleurs insupportables: la mort souvent termine les souffrances de ces sortes de malades; & quand ce malheur ne leur arrive pas, c'est à eux particulièrement à qui la gangrene

survient, quand sans se douter de leur état, ils s'avisent de faire couper des corps, ou qu'il leur arrive quelque autre accident.

Ce que je viens de vous dire, Monsieur, n'a aucun rapport à différentes incommodités que le corps peut avoir, & qui ou préviennent la Goutte dans ceux qui sans cela l'auroient, ou la rendent supportable : ces infirmités sont galle, hémorroïdes, ulcères, dartres, sueurs, transpirations, vomissemens, cours de ventre interceptés, supprimés, & autres ; elles sont tout autant d'égoûts par où la nature se purge des humeurs superflues, ce sont des moyens de sécrétions pour les épurer, sur tout quand elles sont périodiques ; & quoiqu'extérieurement désagréables & importunes pour soi, comme pour les autres, il faut bien prendre garde de les supprimer, sans quoi l'humeur est répercutée, il se fait une résorption dans la masse des fluides, ce qui en étoit sorti y rentre, & la charge ; la Goutte paroît alors, les accès deviennent fréquens, vifs & redoublés ; il faut songer à rappeler les

secrétions taries, autrement on reste dans un état de suppression, & cet état est toujours à craindre.

Il est de la plus grande conséquence de ne pas se faire guérir des maladies de sécrétions, sur tout de celles de la peau, comme gale, dartres, &c. Beaucoup de personnes cependant ont mieux aimé braver les suites funestes qui pourroient leur arriver, que de supporter plus long-tems ces infirmités; ils en ont toujours été les victimes, & je n'ai jamais vû personne dans ce cas, qui n'ait eu lieu de s'en repentir, car à moins que la guérison ne soit partie d'une bonne méthode, d'une connoissance mûre & sûre, elle n'est que palliée, c'est une paix qui va enfanter des maladies inattendues, heureux encore si le Médecin & ses remèdes peuvent arriver à tems au secours du malade. Rapportons un exemple.

M. Bertier, Evêque de Blois, avoit à la jambe un petit ulcere, d'où découloit journellement une légère suppuration qui épuroit son sang du poids des humeurs; & quoiqu'il fût d'une très-bonne santé, il chercha à se faire

guérir de cet ulcere. M'ayant demandé mon sentiment, je lui dis qu'il ne pouvoit pas plus mal faire, que cet ulcere faisoit les fonctions d'un caustere qui débarrassoit les humeurs, & qu'il courroit de très-grands risques en le faisant dessécher. Il m'écouta peu; il trouva un autre Chirurgien qui déféra à ce qu'il souhaitoit, il le guérit en effet de son ulcere. Le Prélat en fut si satisfait, qu'il me chercha pour m'en apprendre la nouvelle. Je lui dis naturellement que j'en étois fâché, & qu'il ne pouvoit réparer son imprudence, & mettre sa vie en sureté que par le moyen d'un caustere à la même jambe. Ma proposition échoua, comme avoit fait la premiere. Mais sa satisfaction ne fut pas de longue durée: il fut surpris d'un violent frisson avec des cruels maux de reins; il mourut le quatrième jour de sa maladie. On l'ouvrit pour l'embaumer. Nous cherchâmes la cause de sa mort; nous trouvâmes le rein droit, qui étoit le côté de la jambe, ulceré & purulent; l'humeur qui sortoit par l'ulcere qu'il avoit fait dessécher, s'étoit jettée sur le rein.

Je ne dois pas vous taire , Monsieur , que les hémorrhoides qui fluent , quoique très-incommodes , sont infiniment avantageuses & salutaires ; par cet égoût le volume de sang & des humeurs se trouve diminué , & les accès de Goutte sont moins fréquens , moins vifs & plus courts ; la suppression n'en arrive jamais , que des suites fâcheuses ne surviennent ; on devient triste , mélancolique & valétudinaire ; il survient des maux de reins , des maux de tête , des étourdissemens , les accès de Goutte reviennent , & sont plus suspects ; il faut alors avoir recours à l'application des sangsues à l'anus , elles ont l'avantage sur les saignées du pied.

Nous avons dit quelque part , que les femmes étoient moins sujettes à la Goutte que les hommes , mais qu'elles n'en étoient pas exemptes , même à en être quelquefois nouées. Nous pouvons observer à cet égard , qu'en général les femmes sont plus sobres que les hommes , qu'elles chargent leur estomac de moins de nourriture , parce qu'il est plus petit , & que la nature
est

est chez elles différemment confor-
mée : les soins pénibles , les grands
travaux de l'esprit & du corps , les
inclémences de l'air , les longs voya-
ges , les risques & les accidens sont
pour les hommes ; les femmes sont
aux petits détails , le grand objet qui
les occupe est leur toilette & leurs
plaisirs , la vie paisible & amusante
s'offre à elles de tous les côtés & à
chaque instant , le bonheur paroît être
leur véritable partage. Mais, Monsieur,
que ce point de vûe est trompeur ! el-
les ne sont que plus à plaindre ; les
passions agissent en elles avec plus de
force & d'empire ; elles se livrent à
des caprices sur les goûts , rien ne les
arrête ; elles ne font presque d'autre
exercice que celui qui mène au lit , ou
d'un fauteuil à l'autre ; il n'est pas jus-
qu'à la façon dont leurs habillemens
sont faits , qui ne concoure à altérer
leur tempéramment , & à être pour
elles , des causes de maladie. Joignez
à tout cela , Monsieur , des infirmités
périodiques & constantes de la part
de la nature , telles que les règles , les
fleurs blanches , les hémorrhoides &c

Les fleurs blanches, disons-le en passant, sont pour elles l'incommodité la plus accablante; elles naissent presque toujours de la vie molle & oisive, qu'elles menent par goût & par habitude, & les remèdes qu'on pourroit y faire, quoiqu'en dise un Auteur moderne que je ne citerai pas, sont pires que le mal même.

Le tableau des femmes de la campagne ressemble-t-il à celui que je viens d'ébaucher? Non, sans doute, Monsieur; aussi le contraste qu'il fait est une preuve que la vie rustique & laborieuse conserve à la nature, les avantages que la mollesse, l'oïveté & l'intempérance lui enlèvent. La femme de campagne se nourrit des productions du terrain qu'elle a en partie cultivé; ce n'est que rarement qu'elle mange de la viande, & c'est toujours frugalement; elle va à la moisson, au travail, à la grange, à la vigne, au jardin; elle ne connoît d'autre tapis verd que celui de la prairie, elle ignore presque jusqu'aux noms de fauteuil & de carrosse, elle allaite ses enfans, elle est presque toujours en action, en

dissipation & en transpiration ; son appétit est égal , son sommeil est assidu ; enfin elle vaque toute l'année aux travaux que la terre demande à ceux qu'elle nourrit , elle les partage avec son mari & ses enfans , & jouit d'une très-bonne santé. Il est rare qu'on trouve des femmes de la campagne incommodées des fleurs blanches ; on ne voit presque point qu'aux années climatériques , c'est-à-dire , quand leurs règles cessent , elles restent en proie à des maladies cancéreuses aux mamelles , ou autres de différente espèce , mais fort rarement ou accidentellement ; il est encore plus qu'extraordinaire qu'elles soient attaquées de la Goutte ; elles ne savent pas enfin ce que c'est que de se tourmenter pour goûter des plaisirs qu'elles prennent , non dans le jeu , ni dans des veilles ou des festins , mais qu'elles trouvent de très-bonne foi dans l'exercice journalier de leurs travaux , ou à des danses simples & toujours gaies , qui ne sont jamais aux dépens du repos nécessaire. Concluons de tout cela , Monsieur , en faveur de mes principes sur

les causes de la Goutte , & sur les moyens de se conduire , quand on a eu le malheur d'en être attaqué.

Mais à propos de femmes , n'ai-je pas un préjugé à combattre ? car l'opinion commune est que l'excès du coit , est une des causes qui produit la Goutte. Sans doute , Monsieur , que cet excès est nuisible à la santé , ils le font tous ; & si l'on prétend s'aider d'un passage de Santorius , où il dit que cet excès supprime la transpiration , on a tort d'en rien conclure pour la Goutte , parce qu'il en dit autant de tous les autres excès ; c'est en acquérant des humeurs , qu'on se procure la Goutte , & non pas en dissipant. Or il est bien certain que l'excès , dont nous parlons ici , épuise l'humeur prolifique , qui est en elle-même , la plus pure partie de nous-mêmes , qu'elle affoiblit la nature , & qu'elle jette dans un anéantissement , qui demande la recrutation des esprits perdus , du tems & des ménagemens très-considérables. Il n'y auroit donc en faveur de l'opinion vulgaire , si elle est établie sur Santorius , que deux ou trois syllo-

gîsmes ; mais ils feroient bientôt détruits par le raisonnement plus conséquent d'un homme de l'art, dont les principes émanent de l'étude, de l'expérience & des réflexions. Mais qu'aura-t-on à me répondre, quand je dirai que l'on a vû des Eunuques avoir la Goutte, ainsi que plusieurs de ces hommes d'au-delà les Alpes, qu'une opération cruelle prive de bonne heure de leur sexe, & qui sans être d'aucun, ne peuvent plus porter de l'homme que l'habillement ? Mais n'allons pas chercher des preuves si loin ; jettons les yeux sur nos Monasteres d'hommes & de filles, nous y trouverons la Goutte toute aussi commune & toute aussi cruelle que dans le monde ; même dans les Couvents, où la règle de l'Ordre prohibe la nourriture des viandes grasses, parce que ceux-là se nourrissent de poissons, & que les viandes aquatiques ne renferment pas moins que celles des animaux qui vivent sur la terre, les sels alkalins qui produisent la Goutte. Je n'ai pas craint de donner cette preuve contre le préjugé que je combats, parce que je n'ima-

gine pas que personne entreprenne de le soutenir.

Je viens de vous dire, Monsieur, que l'on a vû des Eunuques avoir la Goutte : rien n'est plus vrai, mais le fait est rare ; car les Musulmans & les Orientaux ne sont pas sujets à cette maladie : ils joignent à des exercices continuels, une vie sobre, & l'usage des bains, dont ils se font une règle étroite, & qu'ils suivent fort exactement. Si l'on m'allégué que ce qui les préserve de cette maladie, est la privation du vin ; je répondrai que cette raison est mauvaise, en ce que des buveurs d'eau de tous les tems sont martyrisés de la Goutte ; d'ailleurs cette raison ne peut regarder que les Orientaux, qui suivent la religion de Mahomet ; mais l'Asie produit des vins excellens, que l'on y boit, & qui ne donnent point la Goutte aux Peuples qui en font la consommation. Voilà des faits notoires. A l'égard des bains, il est d'une doctrine constante que l'usage en est infiniment salutaire, soit les bains domestiques, soit ceux des eaux miné-

rales ou de riviere : ceux qui ont la peau dense & ridée , trouvent dans cet usage un avantage essentiel ; l'eau rend la peau souple , & la fait obéir ; les pores s'ouvrent ; ceux qu'on appelle absorbans peuvent alors pomper de cette eau , pour détendre les solides , & adoucir les fluides ; la transpiration par ce moyen a lieu , au moins pendant un tems , & les humeurs superflues en trouvant ainsi une issue , dégagent la nature , & contribuent à maintenir la santé.

Parmi les Auteurs qui ont écrit sur les bains , il s'en trouve qui , particulièrement pour la Goutte , en ont interdit l'usage. Mais ceux-là se sont trompés , & il y a lieu de croire qu'ils n'ont jamais tenté de faire baigner des Goutteux ; l'expérience qu'ils eussent acquise par là , les eût tiré d'erreur ; plusieurs Auteurs modernes qui en ont fait l'éloge , M. de Soult sur tout , & M. Lobb sont ma caution.

Il y a eu d'autres Auteurs qui ont conseillé l'usage des bains , même ceux d'eau froide. J'ai fait l'expérience des uns & des autres , dans l'une de mes

attaques de Goutte : mes deux pieds avoient chacun une érépipelle , & mes souffrances y étoient si vives , que je ne pouvois rien toucher avec mes pieds , pas même les draps de mon lit ; je me déterminai à les mettre dans l'eau froide , où j'en avois jusqu'aux genoux , je les y laissai jusqu'à ce que l'eau fût dégourdie : après m'être fait essuyer , je me remis au lit , où je m'endormis profondément ; & m'étant réveillé dans une salutaire & abondante transpiration , qui dura plus de quinze heures , je me trouvai libre , & marchai le lendemain sans ressentir de douleurs.

De cette expérience personnelle , j'aurois dû m'aguérir , pour employer le même secours dans d'autres occasions ; mais je n'ai jamais osé le faire. Mes craintes ont été fondées sur une trop prompte résorption de l'humeur de la Goutte , pour se porter ailleurs , par la vive répercussion de l'eau froide ; mais j'y ai substitué la pratique des bains d'eau chaude , & toujours avantageusement , puisqu'ils donnent du secours sans la même promptitude.

Je

Je dis donc, Monsieur, & très-affirmativement, que tous les Goutteux doivent faire usage des bains, & qu'il seroit à souhaiter, pour mieux ressentir les effets de cette piscine salutaire, que tous les gens du monde eussent des bains dans leurs maisons, à l'exemple des Orientaux & des Peuples du Nord : ils ont tous chacun leur bain, dont ils se servent souvent ; avant d'y entrer, ils se font frotter rudement tout le corps, par des personnes qui ont aux mains des gants de laine ; ils retirent de là, l'avantage d'avoir les pores plus ouverts, ils en pompent une plus grande quantité d'eau, & leur transpiration en est plus abondante & plus assurée. Ne soyons donc pas étonnés, si ces Peuples qui, au moyen de cet usage, préviennent tant d'infirmités, sont plus vigoureux & plus forts que nous.

Je me propose, Monsieur, dans ma première lettre, de vous parler des maladies héréditaires, où la Goutte, suivant l'opinion de plusieurs, trouve son origine. L'intérêt de soi-même, doit faire tout desirer pour s'instruire. J'ai l'honneur, &c.

L

I X. L E T T R E.**M O N S I E U R ,**

Tous les préjugés échouent pour l'ordinaire , contre les lumieres d'un Physicien. S'il est question de faits nouveaux pour lui , son jugement déjà formé par des principes établis sur la nature , par des expériences redoublées, distingue bientôt le vrai ou le faux des idées qu'on lui présente : son esprit en est le creuset , & il ne prend jamais d'opinion que celle que la vérité lui indique. Ce n'est donc pas contre vous , que j'ai à combattre le préjugé que la Goutte est une maladie héréditaire : ou vous n'avez point encore d'opinion formée sur cette matiere , ou si vous en prenez une , ce sera en connoissance de cause ; mais c'est contre le vulgaire , son erreur à cet égard est ancienne , & elle est d'autant plus difficile à détruire , que les anciens Auteurs lui ont donné le jour,

& que presque tous les modernes la soutiennent.

Et qu'a de commun, Monsieur, la maladie de la Goutte dont je suis attaqué, car il faut trancher sur les divers raisonnemens que l'on fait sur ce point; qu'a de commun, dis-je, la Goutte que j'ai, avec celle qu'avoit mon pere? Est-il prouvé qu'en m'engendrant, il m'ait transmis les goûts, le penchant, la conduite, qui la lui ont procurée? Est-il révélé que la matiere féminale, qui a servi à me former, fût vitiée des humeurs qui produisent la goutte? Examinons, s'il vous plaît, la nature dans cette opération. Je ne me vante pas d'en connoître les secrets; mais je crois au moins pouvoir avancer des conjectures plus vraisemblables, que celles qui ont donné lieu à l'opinion que j'attaque.

Par l'effet d'une merveille inconcevable du Créateur, l'homme & sa femme, conjointement unis, se reproduisent, & forment leurs semblables; par le travail que fait alors la nature, l'homme fournit la partie la plus fine, la plus pure, & la plus déliée de lui-

même ; les vaisseaux destinés à la génération, portent le sang aux testicules ; là il se dépouille de sa partie la plus subtile, & c'est elle qui après avoir passé par une infinité de détours & de circonvolutions de vaisseaux qui se trouvent dans les testicules, de là aux vésicules séminales, est lancée dans la matrice par l'action de l'érection. Cette semence, la plus pure & la plus parfaite de toute la nature, se trouve par ce moyen, dépouillée de toute impression ; c'est même à ce titre, qu'elle porte le nom d'esprit séminal, ou de liqueur prolifique.

Je n'entrerai point dans les discussions des Naturalistes, sur le système des œufs ; cette matière qui, au moins pour moi, est encore dans des secrets impénétrables, est étrangère à mon sujet.

Lorsque la conception est faite, par l'action de l'esprit séminal de la part de l'homme, & de l'œuf ou semence de la part de la femme, il en résulte un fœtus, qui n'est produit, comme je l'ai dit, que des parties les plus pures & les plus fines du sang : ce fœtus

qui va produire un homme, est donc une matiere pure & parfaite. En effet, Monsieur, nous avons parcouru les testicules & les vaisseaux dont ils sont composés, sans entrer cependant dans un détail particulier. Mais le général de ces vaisseaux, est un creuset où la matiere se purifie; quand elle en sort, elle n'est qu'un pur esprit, qui est dégagé de toute partie hétérogene & grossiere; elle ne peut donc rien produire que de pur comme elle. Pourquoi imputer ces maladies héréditaires au germe formé, pendant que nulle maladie n'en résulte?

J'entends des voix s'élever contre moi, & me dire: un enfant produit par un pere ou une mere qui ont la vérole, apporte cette maladie en naissant; il ne la tient que d'eux: vos principes sont faux. Cette objection est foible, & voici ma réponse. Si un enfant engendré par un pere ou une mere qui ont la vérole, est attaqué de la même maladie, ce n'est pas parce que la semence qui l'a produit, s'est trouvée empreinte du vice vénérien, mais parce qu'il lui a été communiqué dans

le ventre de sa mere , par la nourriture des liqueurs infectées , qu'il y a reçue ; ce qui fait pour lui une maladie d'acquisition, & non de succession, comme on le prétend ; car elle est curable , ainsi que toutes les autres à qui on donne cette dernière qualification , quand elles ont été reconnues.

Je suppose un enfant conçu de pere & mere très-sains ; je suppose en même tems , qu'après la formation du fœtus , ou pendant la grossesse , la mere acquiere la vérole , &c. sans doute ce fœtus ou enfant , qui auparavant étoit très-sain , cessera de l'être , & contractera la maladie par la communication des liqueurs infectées : donc elle est pour lui maladie d'acquisition, & non de succession. Disons-le , Monsieur, le virus est un venin très-subtil qui se porte dans toutes les parties du sang , & qui se communique par les pores : ceux que l'on appelle absorbans , le pompent. C'est ainsi que cette maladie circule , & passe d'un sexe à l'autre , & qu'elle se perpétue dans l'espèce humaine.

Faisons encore une supposition.

Qu'un enfant venu très-sain au monde, tombe entre les mains d'une nourrice qui a la vérole, son nourrisson ne manquera pas de la contracter. Qu'un enfant venu au monde, ayant la vérole, passe à une nourrice très-saine, elle prendra la maladie inévitablement : qu'en cet état elle devienne grosse, elle accouchera d'un enfant qui en fera infecté. Dira-t-on alors, qu'elles ne sont pas pour eux réciproquement des maladies d'acquisition ?

Les Auteurs du préjugé que je cherche à détruire, avouent que le scorbut n'est pas une maladie héréditaire, sans donner la raison de cette distinction. Elle eût en effet été difficile à rendre sensible : mais je voudrois qu'ils eussent fait le même aveu sur les autres maladies qu'ils prétendent aussi être héréditaires. Sans en donner la moindre preuve à laquelle on puisse se rendre ; j'ai au moins pour moi des exemples sans nombre du contraire, pris dans tous les genres. Ces exemples ont été de tous les tems, & ces tems ne finiront qu'avec les hommes mêmes. Peres & meres bien portans, beaux

& bien faits, font des enfans mal sains, bamboches & contrefaits : ailleurs des enfans vigoureux, grands, bien faits & sains, naissent de pere & mere foibles, petits & infirmes : l'aveugle produit-il un aveugle ? le bossu un bossu ? Non ; ce sont des jeux de la nature : malheur pour ceux sur qui elle les a faits. J'ai vû des peres & meres infectés d'écrouelles, avoir des enfans qui ne s'en sont jamais ressentis. Il en est de même par rapport aux maladies de poitrine & autres qu'on prétend héréditaires ; des enfans en sont morts, & étoient nés de parens qui ne les avoient point eues : dans d'autres cas, pere & mere qui en étoient accablés, ont fait des enfans qui n'en ont jamais été affectés.

Je porte la même négative sur les goûts, les affections, les répugnances, les peurs, à raison desquels j'entends vulgairement dire, il tient ça de son pere, il tient ça de sa mere, c'est dans le sang. Bien loin de convenir, je dis, si les enfans ressemblent en cela à ceux qui leur ont donné le jour, c'est qu'ils l'ont acquis par l'éducation, comme

l'exemple, les discours, & les effets même de ces affections, dans des circonstances qui les frappent, & qu'insensiblement prennent empire sur eux. D'ailleurs, Monsieur, tous les enfans ne les contractent pas, & il faudroit qu'en général tous les enfans y fussent soumis, c'est-à-dire qu'il n'y eût point d'exception, ou du moins que très-peu, pour prouver l'hérédité.

A mon tour, je fais une question. Disconviendra-t-on avec moi, que les enfans qui, au moment de leur naissance; que dis-je? de leur formation, possèdent déjà des maladies ou des affections de leurs auteurs, guérissent des unes & des autres, quand ayant été reconnues, on y a pourvu à tems? Je n'ose le croire; le contraire est trop bien prouvé. En ce cas je dis: il n'y a donc point de maladies de succession, car il est de la vérité la plus constante & la plus reconnue dans la Physique, comme dans le moral, que l'on ne sçauroit ôter ce que la nature a donné; on corrige, on pallie, on adoucit, on tempere, mais on ne détruit pas. Revenons à la Goutte.

L'exemple que voici , n'est pas une preuve du raisonnement que je viens d'établir : il est rapporté d'Hoffman ; vous en jugerez.

Un riche Allemand , grand , fort & robuste , vivoit dans l'abondance de toutes les choses qui flattoient ses goûts, sa sensualité & ses inclinations ; une maison immense , un nombre infini de domestiques , une table fine & délicate , la mollesse enfin & l'oïfiveté le partageoient. Il prit la Goutte , & ce fut si vivement , qu'il en fut noué. Les souffrances vinrent altérer les douceurs de cette vie voluptueuse ; il ne pouvoit marcher sans secours , crioit jour & nuit , & faisoit des remèdes d'autant plus inutiles , qu'il ne vouloit rien changer à ses alimens. Mais un revers de fortune fut lui seul son Médecin. Plusieurs banqueroutes se déclarèrent , d'autres accidens survinrent , en un mot , il passa presque dans un instant , de la plus fastueuse opulence , à l'indigence la plus cruelle. Il fallut par force vivre avec sobriété , & se donner quelque mouvement. Ce nouveau régime lui donna de l'action : il

quitta la ville , pour aller gagner sa vie à la campagne ; il vint insensiblement à s'accoutumer par nécessité au travail. Enfin , Monsieur , il guérit , non seulement de la Goutte , qui avoit altéré son tempéramment , mais encore il reprit la même agilité & la même santé dont il avoit joui , & a vécu long tems sans avoir aucun ressentiment de cette maladie. Dites-moi , Monsieur , si la Goutte de cet Allemand eût été héréditaire , un changement de vie , causé par un caprice de fortune , eût-il été capable de l'en délivrer ? Cette observation nous prouve ce qu'a dit Ambroise Paré , que le véritable remède de la Goutte , est dans l'indigence & le travail , assure cet Auteur. De semblables remèdes ne trouveroient pas vogue ; la vie délicieuse & le défaut d'exercice , font toute l'attention de l'homme aisé , pour faire l'acquisition de la maladie de la Goutte. Passons à d'autres exemples.

Un pere Goutteux engendra deux fils jumeaux , qui devinrent comme lui , grands & bien faits : ces deux freres se ressembloient , mais non d'in-

clination, & ils menerent une vie bien différente. L'un vécut avec son père, il contracta ses goûts ; il fut bientôt attaqué de la Goutte : l'autre obligé de vivre sobrement, & de faire de l'exercice, en fut préservé toute sa vie. Il est constant, Monsieur, que si la Goutte qu'a eu l'un de ces jumeaux, lui est venue par droit de succession, il est singulier que son frere, ne l'aye pas partagée avec lui. On me dira peut-être que le genre de vie de celui-ci, en a éteint & dissipé le germe : je répondrai alors simplement par l'axiôme de Physique, qui dit que personne ne peut ôter ce que la nature a donné.

Entendons-nous cependant, Monsieur, sur cette vérité que j'oppose de la part de la nature ; car l'art de guérir a des ressources & des secrets admirables, & d'assez puissans pour réformer des caprices de la nature, & la rendre telle qu'elle auroit dû être. J'ai vû, par exemple, un enfant venir au monde avec six doigts à la main ; le fixième doigt fut ôté, & la main devint réguliere & bien faite ; il n'y a jamais paru. Un autre enfant vint au

monde sans anus ; il en reçut un des opérations de l'art , & ses excréments , qui n'avoient point d'issue , en eurent une. Une jeune fille avoit été oubliée de la nature , en ce qu'elle n'avoit de ce qui caractérise son sexe , que ce qu'il falloit précisément au passage de l'urine : l'art y suppléa ; elle a été mariée , & a eu des enfans. Il y a enfin mille autres exemples de pareils prodiges de l'art de guérir. Mais faites-y attention, Monsieur ; l'essentiel , le principal de l'existence de ces enfans étoit fait par la nature. L'art n'eût pas donné des doigts, s'ils en avoient manqué ; il n'eût pas établi , pour faire un anus , cette matiere , à qui il ne manquoit que d'être forcé ; il n'eût pas donné à cette fille un vagin & toutes ses dépendances. Qu'un enfant naisse avec un œil blanc & un œil noir , l'art n'y changera rien ; qu'il naisse avec une peau brune , il ne la changera pas. En un mot , ce qui est de l'essence de la constitution , de l'existence primitive , il n'y fera rien : il réparera , comme je l'ai dit plus haut , des écarts , des caprices de la nature ; il emploiera avec

succès ses découvertes & ses soins contre les maladies qu'il aura reconnues ; mais c'est par la raison qu'elles sont d'acquisition , soit dans le ventre de la mere , soit autrement ; ce qu'il ne sçau- roit faire si elles étoient produites par la liqueur prolifique , d'où part notre existence , & c'est ce qui détruit entierement le systême des maladies de succession , parce qu'il est constant que cette liqueur , en passant par le creuset , s'y est purifié de tout ce que la matiere pouvoit avoir d'impur.

De cette vérité générale , passons à la vérité particuliere qui concerne notre sujet , c'est-à-dire , la Goutte , & convenons qu'elle n'est point une maladie héréditaire. Je ne veux , pour le prouver , que la réunion des Auteurs , dans l'aveu qu'ils font (j'entens la déclaration sous mes yeux) que la véritable & unique cause de la Goutte , est l'usage qu'on a pû faire , des boissons & des alimens qui contiennent les germes de cette maladie. D'où je tire cet argument : Pierre a la Goutte , & me dit que Jean son pere , l'avoit ; Pierre , en répondant à mes questions ,

me dit qu'il a fait toute sa vie usage des alimens & des boissons où les Auteurs avouent que se trouvent les germes de la Goutte : donc j'ai raison de conclure que la Goutte de Pierre a pour cause véritable & unique, les alimens qui l'ont nourri jusques là, & non la succession ou l'hérédité de son pere.

Ce n'est pas assez, Monsieur, d'assurer aux enfans un droit successif aux infirmités de leur pere, & particulièrement à la Goutte. Quelques Auteurs ont avancé que cette maladie passoit du grand-pere à son petit-fils, sans que le pere de celui-ci en fût attaqué, c'est-à-dire, Monsieur, que le petit-fils est en possession d'une Goutte qui le tourmente, non à titre d'acquisition, non par succession immédiate, mais en vertu d'une substitution en bonne forme, que toute la procédure des gens de l'art, ne sçauroit attaquer. Il faut avouer que de pareilles libéralités de la part des peres, sont bien à charge, & qu'il est fâcheux de n'avoir pas la liberté de les abandonner au pillage, en y renonçant.

Je ne vous aurois point parlé de cette seconde erreur, qui n'a été enfantée que par la première, si je ne voulois vous faire remarquer qu'elles sont d'une très-grande conséquence, en ce qu'elles ont quelquefois été cause que des Goutteux ont mieux aimé se livrer à la patience, aux tourmens & à la mort, que d'entreprendre des remèdes en pure perte, parce qu'ils étoient persuadés que la tenant de leur pere ou de leur grand-pere, il falloit qu'ils la portassent malgré eux au tombeau.

Nous ne sommes pas plus héritiers des maladies de nos peres, que nous le sommes de leurs vertus ou de leurs vices; nous les acquerons. A l'égard de la Goutte, si mon pere a été intempérant, voluptueux, il aura pû en être attaqué; si je le suis moi-même, elle me vient des mêmes vices. Mais si je ne l'ai pas, & que mon fils l'aye, il se trouve entre mon pere & lui un interregne des mêmes vices, rempli par la continence, la sobriété & la conduite, qui m'ont mis à l'abri de cette maladie. C'est donc à cette opinion,

nion, Monsieur, qu'il faut s'en tenir ; mon imagination n'a jamais pû souffrir à un si fatal héritage. Des Auteurs ont écrit pour combattre ce préjugé : M. Louis, Auteur moderne, est extrêmement clair dans toutes ses preuves. Je cesse de vous entretenir ; car sans ressembler à Bellerophon, c'est combattre trop long-tems une chimere.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*A Versailles, ce 20
Mars 1756.*



X. LETTRE.**MONSIEUR,**

IL n'est pas vraisemblable que je vous entretienne si long-tems de la Goutte, & de tout ce qui y a rapport, sans vous parler des boissons dont les hommes font le plus communément usage, c'est-à-dire, du vin, de l'eau, & d'autres, &c. Je crois vous avoir déjà annoncé le ton sur lequel j'ai à vous parler du vin ; il est bien différent de l'opinion commune & de celles de beaucoup d'autres, sur tout de ceux qui prétendent que le vin est une cause de Goutte. Bien loin de le proscrire, j'en prendrai la défense dans cette Lettre ; mais avant que de le faire, j'ai quelques observations à vous présenter sur ce qui concerne l'eau pure pour boisson.

Je suis bien éloigné de croire que l'usage de l'eau pure pour boisson, puisse, en aucun cas, préserver ou guérir

de la Goutte. Les expériences contraires me le défendent ; & s'il y a quelques exemples à citer contre moi , ce sont des faits particuliers , qui , pour être bien reconnus , auroient eu besoin d'un examen sur le tempéramment & l'état de la maladie des hommes qui ont fait de l'eau une partie de leur régime : les exceptions particulières ne font rien à la règle générale.

Il faut , Monsieur , pour entendre ce que j'ai l'honneur de vous dire à cet égard , que vous vous rappelliez ce que nous avons dit des choses qui forment la Goutte. Les substances animales agissent dans les humeurs , & y déposent des sels alkalins , & d'autres parties d'air , d'huile & de terre ; elles font un assemblage réciproque avec celles qu'elles trouvent déjà dans les corps , se combinent , & s'unissent ; les dernières en sont infectées , & portent ce caractère à la masse des humeurs , qui , par des mouvemens redoublés d'oscillations , jette dans les unes & les autres parties de nos corps , des amas , qui forment ou la Goutte , ou des pierres. Il est donc constant que

les alimens , où se trouvent les germes de la pierre , sont les mêmes que ceux où sont les germes de la Goutte , & que si l'eau a des propriétés qui intéressent la pierre , ces mêmes propriétés ne sont pas indifférentes à la Goutte. Le célèbre M. Lobb , Docteur de la Faculté de Médecine de Londres , en a jugé ainsi , dans le recueil qu'il a fait de ses expériences sur les choses qui pouvoient être propres au soulagement & à la guérison des deux maladies. Il nous dit , par rapport à l'eau , qu'elle est pétrifiante , mais que toutes ne le sont pas également ; il pense que celles qui le sont le plus , sont les eaux de puits ou de fontaine , & que celles qui le sont le moins , sont celles de rivière. L'exactitude de son travail , ne permet pas de se refuser à cette vérité.

Avant de vous rapporter ses expériences sur l'eau , il faut vous dire , Monsieur , que ce Médecin ayant été attaqué de la néphrétique , dont il attribua la cause à la propriété de l'eau , se livra entièrement à la recherche des secours qui pouvoient l'en délivrer ; il

porta ses vûes sur tous les alimens & boissons, tant naturelles que factives ou composées, & chercha par ce moyen à reconnoître ce qui pouvoit contribuer à dissoudre les pierres humaines. Il dit, page 63.

» Le 13 Novembre 1738, j'ai mis
» une pierre d'un grain & quart, dans
» quatre onces d'eau de riviere, que
» j'ai entretenue dans une digestion
» d'eau chaude, pendant quatre heures ; le lendemain pendant sept : le
» 16, l'ayant examinée, je l'ai trouvée aussi dure que le jour que je
» l'avois mise dans l'eau, & cela après
» avoir infusé trois jours, y compris
» onze heures de digestion chaude.
» Nota, qu'ainsi il paroît, par cette
» expérience, que l'eau de riviere n'a
» aucune vertu pour dissoudre la pierre, quoique poussée à un degré de
» chaleur égal à celui du sang, trois
» jours de digestion chaude, n'ayant
» rien opéré.

On peut suivre ce Physicien dans ses expériences 192, 193, 194 & 195. C'est toujours en vain qu'il a cherché une vertu dissolvante à l'eau même.

à celle dans laquelle il avoit fait fondre du sel. Il en conclut que ni l'eau de riviere, ni l'eau de puits, ne sont bonnes à dissoudre la pierre. Il faut même, dit-il, faire attention, que l'eau qu'on boit, ne séjourne pas si long tems dans les corps, que les pierres de ses expériences ont séjourné dans l'eau, & que par conséquent, quoiqu'elle puisse laver, en passant, les vaisseaux urinaires, on ne peut s'attendre qu'elle diminue le volume de la pierre, soit dans les reins, soit dans la vessie, à moins qu'avant que de la boire, on n'y ait mêlé quelque chose, qui ait pû lui donner une vertu dissolvante.

L'accusation que M. Lobb a portée contre l'eau, à l'occasion de la néphrétique dont il fut attaqué, il la porte aussi à l'occasion de semblables maladies, dont un homme de qualité, qui ne vivoit depuis plusieurs années, que de végétaux, avoit été saisi. Il me semble, dit cet Auteur, qu'on peut conclure de là, ou qu'il y avoit dans l'eau qu'il a bû, ou dans quelqu'un des végétaux dont il faisoit sa nourriture,

une qualité pétrifiante, qui s'est communiquée à son urine. A propos de quoi je conseille qu'on ne se serve point d'un coquemar à faire du thé, sans l'avoir examiné avec soin, d'en ôter soigneusement toutes les particules pierreuses qui pourroient s'y être attachées en dedans; de chercher parmi les différentes eaux qu'on a à sa portée, celle qui est la moins pétrifiante, & s'en servir préféablement à toute autre. A l'égard des végétaux, il ajoute qu'il ne peut pas assurer positivement qu'il y en aye qui renferme une vertu pétrifiante, mais qu'il y a peut-être des corps, dont la structure & la configuration interne contribuent à la formation de la pierre, en facilitant l'union & l'assemblage des sels alkalis & des huiles, dont est imbibée la chair des animaux.

Un cheval Anglois, & l'un des plus beaux des Ecuries de feu M. le Duc d'Orléans, étoit malade depuis long tems; les plus habiles Maréchaux de Paris y avoient échoué. M. Carron, ancien Ecuyer de ce Prince, de qui je tiens le fait, apprit qu'un Maréchal

presque ignoré, connoîtroit la maladie du cheval, & le guériroit. Il fut mandé en effet : il examina long-tems cet animal, & après bien des réflexions, dit que sa maladie étoit la pierre, & qu'il étoit sûr de le guérir par l'opération. Il tint parole ; il lui tira de la vessie une pierre énorme. Le cheval a été parfaitement guéri, a repris force & vigueur, & a servi long-tems. C'est par rapport à l'eau, que j'ai rapporté ce fait ; car c'est elle, sans doute, ou des végétaux, qui ont occasionné la formation de la pierre, qu'avoit ce cheval.

On me dira peut-être, que cet animal avoit déjà cette pierre toute formée dans le corps, quand il est parti d'Angleterre ; en ce cas, tout ce que j'ai rapporté, prouve qu'il y a en Angleterre des eaux d'une nature pétrifiante. J'avoue tout ce qu'on veut sur cela : mais que gagnera-t-on de cet aveu ? Dira-t-on qu'il n'y a des eaux pétrifiantes qu'en Angleterre ? Les cabinets des Curieux le démentiroient ; ils sont remplis de racines, de plantes, de morceaux de bois, & d'autres
matieres

matieres pétrifiées par l'eau, & on en a trouvé dans toutes les contrées, en France, autant qu'ailleurs.

Combien d'exemples avons-nous à citer? Différens animaux, bœufs, moutons, & autres, ont leur foie, reins & poumons farcis de pierres, même la volaille, dindons, poules, poulets & pigeons; il n'y a personne de nous, qui n'en fasse journellement l'expérience, par le couteau & par les dents. Ces animaux sont sujets à la Goutte & à la pierre, ils n'ont jamais bû de vin, & ne boivent que de l'eau; preuve de plus, que le vin n'est point cause de la Goutte. Venons à d'autres exemples.

Oui, Monsieur, il y a des eaux qui pétrifient; il y en a même qui ont des propriétés, par rapport au corps humain, bien plus dangereuses. On trouve aux environs de Lyon, une source dont l'eau a la vertu de changer le fer en cuivre. Un de mes amis partant de Lyon, pour se rendre à Metz, où j'étois, y porta plusieurs bouteilles de cette eau, & m'en dit des choses si singulieres, que j'en dou-

rai d'abord ; mais comme il me pressoit , j'essayai une expérience , qui me persuada. Je pris de cette eau , qui étoit belle & claire , & j'y mis un morceau de fer , que j'y laissai vingt-quatre heures ; après ce tems , je le sortis de l'eau : je fus très-surpris de voir toute sa surface couleur de cuivre. Je pris la lime pour l'examiner en dedans , je le trouvai fer ; je le remis dans l'eau , où je le laissai séjourner un tems considérable ; mais à mon second examen , il se trouva cuivre en dedans & en dehors , & par-tout où la lime mordoit. Des affaires m'obligèrent à partir , & ne m'ont pas permis de porter plus loin mes découvertes sur la qualité de cette eau , que je crois être très-dangereuse pour ceux qui en voudroient faire usage. Elle doit porter des craintes & des frayeurs mortelles par-tout où elle passe & coule.

A l'égard des végétaux , mon sentiment n'est pas qu'il y en ait aucun de nature pétrifiante , puisqu'en général ils sont tous plus ou moins savonneux , & par conséquent plus propres à dissoudre : nous en parlerons à leur

tour. Mais le vin doit avoir le sien avant eux ; il en est le roi , comme tel , ils doivent lui céder la prééminence.

Les premiers traits de son histoire ne sont pas à son avantage ; je le sçai , Monsieur , & j'en suis fâché : mais est-il bien certain qu'on doive lui en imputer la faute ? Noé , qui s'oublia dans le plaisir d'en boire , ne nous a rien transmis des effets du vin , que les suites fâcheuses de son yvresse ; & il y a lieu de croire , que s'il étoit véritablement auteur des maladies qu'on lui impute , ce Patriarche , déjà sa victime , en eût supprimé la découverte , pour épargner à l'espèce humaine , qui se reproduisoit par lui , les maux dont on l'accuse. Qui sçait d'ailleurs , si le premier vin , ainsi que le premier homme , ne renfermoit pas en lui seul , tous les esprits , toutes les vertus , toutes les qualités ensemble des autres vins , qu'on a cueillis ensuite dans le reste de l'univers ? Mais venons , Monsieur , à nos observations en sa faveur.

C'est sans aucun fondement , & contre toute raison , qu'on impute au

vin, ainsi qu'aux autres liqueurs fermentées, d'être cause de la Goutte; le bon vin, pris modérément & avec circonspection, devient un puissant cordial, & un restaurant, qui donne de la force aux solides, qui raréfie dans les vaisseaux, l'humeur fibreuse de la Goutte, qui en accélère le mouvement, & qui, par des efforts redoublés, la pousse du centre à la circonférence, & parvient à en délivrer les parties affectées. C'est l'expérience que j'ai faite sur moi-même, pendant que j'ai été tourmenté, & sur plusieurs autres Goutteux, toujours avec succès; le vin m'étoit peu connu pour lors, l'eau faisoit ma boisson ordinaire.

C'est vainement, que d'anciens Auteurs assurent que la vigne renferme une plus grande quantité de sel, de terre, & d'acides, que toutes les autres plantes, & qu'ils y trouvent, en cela, les germes de la Goutte. Je reconnois, sans doute, une abondance considérable d'esprits, de sels, & autres, dans le vin; mais je leur attribue des effets bien différens: je dis, au contraire, qu'ils sont capables de

garantir de la Goutte ; qu'ils font un remède contre elle , quand elle est arrivée ; & généralement parlant , je dis que les avantages qu'on retire de la vigne , sont si connus , que l'art de guérir a trouvé dans la racine , dans les feuilles , dans le fruit , & dans le résidu de ce végétal , des remèdes efficaces dans beaucoup de maladies.

Il y a eu des Auteurs qui ont mis des restrictions en faveur du vin de Bourgogne & du vin de Champagne , comme étant remplis de plus de sel , & comme moins mucilagineux. C'est quelque chose d'abord que de rendre cette justice à ces deux espèces particulières ; mais il y en a une infinité d'autres qui méritent la même distinction , disons même , toutes en général , pourvu que les vins soient bien murs , cueillis bien à tems , & qu'ils soient vieux. Je conviens qu'il faut s'abstenir des vins verts & nouveaux , comme propres à causer des coliques , des érépelles , & d'autres fâcheuses maladies.

Ce n'est pas sans fondement , & sans preuve , que je vous ai dit , Mon-

fleur, que le vin renfermoit une vertu propre à guérir de la Goutte. Écoutez M. Lobb, il nous rendra compte de ses expériences & de ses découvertes : son chapitre 14 est rempli de preuves, qui nous apprennent que le vin est un dissolvant. Il a par son moyen, fait fondre des pierres humaines de différentes grosseurs ; il y en a employé de différentes espèces, telles que les vins de Malaga, de Canarie, de Madere, de Porto, du Rhin, du jus de raisins passés, & autres. Mais permettez-moi de vous copier ici, ce qu'il a dit plus particulièrement, page 183, & suivantes. » Je me flatte, » dit-il, qu'on ne me sçaura pas mauvais gré de placer ici quelques observations sur l'usage du vin, du cidre, & autres liqueurs spiritueuses.

» Je commencerai par le vin, dont je crois devoir dire, que c'est une liqueur tout-à-fait acide, ou au moins tirant sur l'acide, qui par conséquent, est d'une nature & d'une qualité bien différente de celle du sang en maladie, dans lequel alors

„ l'alkali domine ; & bien loin de
„ contribuer à la génération de la
„ Goutte & de la pierre , dans le corps ,
„ il y a tout lieu de croire que , pris
„ modérément , il peut rallentir le pro-
„ grès de ces sortes de maladies. Quant
„ aux qualités des vins , il est vrai
„ qu'il y en a quelques-unes de géné-
„ rales , qui leur sont communes à
„ tous , mais cela n'empêche pas qu'ils
„ ne soient différens les uns des au-
„ tres ; ce qui vient de la différence
„ des raisins. Les vins rouges sont or-
„ dinairement plus astringens que les
„ blancs ; mais de la nature que sont
„ ceux qu'on boit ordinairement , ils
„ sont tous propres (quand ils vien-
„ nent à se mêler avec des humeurs
„ visqueuses) à les diviser & les sub-
„ tiliser ; & pris modérément , ils dé-
„ tergent les membranes du palais ,
„ de l'œsophage , du ventricule & des
„ intestins , donnent un peu de ten-
„ sion aux fibres des muscles , rendent
„ plus vives les vibrations des artères
„ & le mouvement du cœur , facili-
„ tent la circulation des fluides , don-
„ nent du jeu aux esprits animaux &

» aux fluides , qui coulent dans les
» nerfs , & de la gaieté à l'esprit : tout
» le monde sçait que le vin produit
» ces effets-là , quand on n'en boit
» pas trop. «

Il dit , page 186 : » Et ce qui me
» fait donner ces conseils , n'est pas
» que je sois amateur du vin , car j'ai
» été plusieurs années sans en boire ;
» parce qu'ayant de violentes attaques
» de Goutte , j'avois dans l'esprit que
» le vin aigriroit mon mal , jusqu'à
» ce qu'enfin , les expériences que j'ai
» faites , m'ont convaincu du con-
» traire.

Je ne finirois pas , Monsieur , si je
voulois vous rapporter tout ce que cet
homme célèbre dit en faveur de l'u-
sage modéré du vin. Qui ne sçait en
effet que l'abus en est nuisible ? Est-
il quelque excès , des choses même
les plus saines , qui ne le soit , & qui
ne produise des suites fâcheuses ? Mais
pour cela , est-il raisonnable d'en con-
damner la qualité ? Montaigne , un
de nos Sages , a chanté le vin ; il dit
que le vin redonne la jeunesse aux
vieillards. Je ne sçai où j'ai lû que les

Philosophes les plus farouches n'en ont jamais dédaigné l'usage ; ils se sont contentés d'en condamner l'excès, & ont, pour ainsi dire, fournis leurs plus austères vertus aux charmes du vin. Caton l'ancien, ce sévère censeur des mœurs ; & avant lui, Socrate, ce Sage si vanté, ont souvent rendu liant & flexible, dans le vin, ce caractère dur, qui les rendoit si redoutables. Que n'a pas dit Horace en faveur du vin ? Les trois livres de ses Odes devroient le réconcilier avec tous ses ennemis. Tant de suffrages lui seroient-ils donnés, sans avoir reconnu ses vertus ? Et peut-on croire qu'elles ont été imaginées, uniquement par le plaisir d'en boire ? Le vin est bien plus ancien que la Goutte : ne pourroit-on pas encore en induire qu'il n'a aucune part à cette maladie, & que tous les crimes dont on l'a noirci à cet égard, sont l'ouvrage des alimens, & des vices auxquels les hommes se sont livrés.

Le vin ne donne pas la Goutte, rien n'est plus certain, Monsieur ; M. Lobb nous le prouve d'une façon

qui ne laisse rien à desirer. Mais je vais plus loin que lui, & je dis que le vin, pris à l'excès, par un homme qui vivroit dans un régime opposé aux accès de la Goutte, ne la lui donneroit jamais. On n'a jamais vu, par exemple, un yvrogne mourir de la Goutte; d'autres accidens ont terminés ses jours, ce sont des hydropisies, des maladies de poitrine, ou un dessèchement.

J'ai connu un homme, grand, fort & vigoureux, il avoit alors soixante & dix-huit ans, qui commençoit sa journée par boire une bouteille d'eau-de-vie, & qui, à chacun de ses repas, buvoit plusieurs bouteilles de vin; il mangeoit à proportion, & n'étoit jamais ni yvre ni malade. Etant un jour avec cet homme à une table nombreuse, il but lui seul autant que tous les convives: partie étoient yvres, les autres dans la chaleur du vin, lui seul étoit frais; c'étoit le régime qu'il avoit mené toute sa vie. Il faut l'avouer, cet homme faisoit beaucoup de mouvement, il étoit matineux, & cherchoit sans cesse dans l'action & le

travail , un exercice salutaire. Mais il faut dire , en même tems , que si le vin & les liqueurs fermentées eussent été des causes de Goutte , la prodigieuse quantité qu'il en avoit bû , auroit enfin produit ses effets sur lui.

De tout ce que j'ai dit , il ne faut pas croire que je conseille à personne de boire du vin avec excès ; je proscriis la quantité , elle n'est capable que de jetter ceux qui s'y livrent , dans l'abjection & le mépris , & elle ne produit en tout que des effets deshonorans pour l'humanité. Celui-ci perd dans son yvresse , sa raison , ses forces & ses mouvemens , & elle le plonge dans un sommeil long & profond , qui ne lui permet pas seulement le choix du lieu où il le prend ; ce sera sous une table , ou dans un coin d'allée , ou au milieu d'une rue , sous une gouttière , dont le bruit & dont l'eau qui tombent sur lui , ne sont pas capables de le réveiller. Il sera dans cet état , jusqu'à ce que les esprits animaux engourdis , & comme enchaînés par les esprits du vin , ayant recouvré leur liberté & leur activité ,

il reprend ses forces & son action, sans en être ni malade, ni incommode, & prêt à recommencer après son réveil. Il y a des yvrognes d'un autre genre. Celui-ci devient en fureur, tout est danger devant lui, on le prendroit pour un taureau blessé & irrité; cette impétuosité durera tant que les esprits animaux, qui chez lui ont plus d'activité & de résistance, combattront avec les esprits du vin : son sang, qui obéit à l'activité de leur action, coule dans ses veines avec fougue & rapidité, & fait un furieux d'un homme doux & tranquille; & avant de revenir à lui, il tombe dans un affaïssement aussi extrême, que le transport qui le tourmentoit. Tels sont les tableaux que présente l'ivresse. Mais quels sont les hommes qui nous les fournissent ? Ce n'est pas, pour l'ordinaire, la classe des hommes raisonnables : ceux-ci ne font usage du vin, au-delà du besoin, que comme d'un aiguillon pour l'esprit & le plaisir qui se partage dans la société. Ces yvrognes, dont je viens de parler, toute ridicule que leur conduite est, ne

sont jamais sujets à la Goutte.

Pardon , Monsieur , car j'oubliois de répondre à une observation que vous m'avez faite sur le vin de Champagne moussieux. Souvenez-vous , s'il vous plaît , que dans mes Lettres précédentes , j'ai établi les causes de la Goutte dans les substances animales. Ce point est essentiel à la réponse que vous attendez de moi ; parce qu'en même tems , qu'il leve un préjugé qui s'est formé sur les effets du vin , contre la réalité , il établit la doctrine qui règne dans les Ouvrages de M. Lobb , & dans tout le contenu de cette Lettre. Vous m'avez fait l'honneur de me dire vous-même , & vous m'avez cité des gens à qui le vin de Champagne moussieux , occasionnoit peu de tems après en avoir bû , des picottemens , des élancemens , avec l'action vive , & des douleurs , que les attaques de cette maladie portent avec elle : quelle en est la raison ? Je vous réponds , Monsieur , qu'ici , c'est-à-dire , dans le cas dont vous me parlez , le vin de Champagne moussieux bû , n'est point la cause contractante de la Goutte ,

mais en est la cause déterminante. Ce vin bû avec trop de goût, agace, agite, & fouette la masse générale des fluides, & détermine l'humeur de la Goutte, qu'il trouve dans les vaisseaux, à faire des mouvemens; ce vin en même-tems, agace le genre nerveux, & détermine l'humeur goutteuse à courir, & à se loger dans les unes ou les autres parties. Cette solution, dictée par l'expérience, doit résoudre vos doutes; elle est toujours en faveur du vin, qui par lui-même n'est coupable d'aucune peine envers l'homme, & fait voir que c'est l'homme même qui est criminel, puisqu'il a lui-même le vice de la maladie, provenue de toute autre cause que de celle du vin, qui en est parfaitement innocent. Nous avons des exemples sans nombre, des preuves que le vin n'est point cause de Goutte: car j'ai vû des personnes de l'un & de l'autre sexe, de tout âge, boire beaucoup de vin & autres boissons, & s'enyvrer deux fois par jour, n'avoir d'autre peine que de dormir, & se lever; jamais ils n'ont eu de maladies ni infirmités: mais il faut

l'avouer ; ces gens mangeoient peu , étoient toujours matineux & laborieux. J'en ai connu , & connois encore , qui ont plus de quatre-vingt ans , & n'ont jamais discontinué leur genre de vie.

Vous jugerez , Monsieur , par ma doctrine , que je ne penche que pour la qualité de cette liqueur , que jè répète être l'ami de l'homme. C'en est assez sur son compte ; nous parlerons la premiere fois du lait & de ses avantages.

J'ai l'honneur d'être , &c.

*A Versailles , le 23
Mars 1756.*



XI. LETTRE.

*A Versailles, ce 27
Mars 1756.*

MONSIEUR,

TOUT le monde sçait, combien d'avantages le corps humain retire de l'usage du lait. La vie de l'homme est un tissu d'époques, qui devroient rappeler ses bienfaits : à peine respire-t-il, que le lait vient au devant de lui, pour appaiser ses cris, servir ses besoins, lui donner des forces, & lui former, s'il en fait un long usage, un tempéramment fort & vigoureux. Est-il devenu plus grand ? le lait le suit par-tout : pour obéir à ses plaisirs, il se prête à toutes les formes, & est sûr de plaire. Faut-il voyager ? le lait le devance par-tout, lui ménage son tems, si les circonstances le rendent précieux, & répare la disette des autres alimens. S'agit-il de maladies ? il est prêt à secourir l'homme
contre

contre la plus grande partie de celles qui l'auront attaqué , à le délivrer même. Enfin, Monsieur, il est à tout ce qu'on lui demande , & tient toujours promesse , pourvu qu'on ne le compromette pas avec des choses d'une nature opposée à la sienne , & qu'on aye de la conduite. Il joue un trop beau rôle dans le sujet dont nous nous entretenons , pour ne pas vous le détailler par raisonnement & par preuves.

Le lait est un fluide , composé de substances animales & de substances végétales ; il renferme une partie considérable du suc des plantes , dont les vaches se nourrissent , & par conséquent de beaucoup de leurs qualités spécifiques : comme elles en mangent de beaucoup d'espèces différentes , il ne faut pas s'étonner si le lait a beaucoup de propriétés & beaucoup de vertus. Quant aux substances animales, que je dis être dans le lait , vous n'en doutez pas , Monsieur , si vous voulez prendre garde à la grande quantité de sucs , qui passent par la voie de la filtration , du sang de la vache à son

estomac, & qui se mêlent avec les aliments; & que le chile, avant d'arriver au sang, est, en partie considérable, formé par la salive de ces animaux, par les humeurs que leurs glandes versent dans la cavité de l'œsophage & de l'estomac, & par les sécrétions qui se font dans le foie, dans le pancreas, & dans les glandes intestinales. On ne peut pas fixer au juste, combien le sang contribue à la formation du lait, avant qu'il soit filtré dans les canaux sécrétoires lactés, & dans les glandes du pis.

De ce que je viens de dire, il faut croire que le lait a des qualités moyennes, entre les substances animales & les végétales. Ces dernières y parviennent, parce que les plantes sont un aliment végétal, que la vache digère, pour former un lait, que la nature destine pour un objet des plus importants, qui est de nourrir & de guérir tous ceux qui ont besoin de son usage, particulièrement ceux, dont les sucs digestifs sont sans action, ceux, qui ont perdu l'appétit, & dont l'estomac est foible.

On ne peut pas me contester que les qualités spécifiques des plantes, ne passent pas dans le lait : qui est-ce qui n'a pas éprouvé que le lait a quelquefois un goût d'ail ? C'est quand il s'est trouvé des plantes d'ail sauvage parmi celles que la vache a mangées : on y reconnoît facilement ce goût, parce qu'il domine sur les autres, & qu'il est familier à tout le monde ; le lait alors n'en est que plus précieux. En automne, saison, où les herbages disparoissent, le lait n'a-t-il pas une légère amertume, qui lui est communiquée par les feuilles séches qui tombent des arbres ? Ces réflexions, Monsieur, prouvent mon raisonnement, & je vous en produirois davantage, s'il en avoit besoin.

Il n'est donc pas possible que le lait, que je viens en quelque façon de vous analiser, ne contienne une quantité infinie de propriétés toutes salutaires : aussi M. Lobb nous apprend-il, par ses expériences, qu'il a fait fondre des pierres humaines avec du lait. Il en conclut, avec raison, que le lait dis-

fondra & divisera la matiere goutteuse, contenue dans nos propres vaisseaux, & l'empêchera de se former; qu'il fondera insensiblement celles qui sont formées aux articulations. Ces merveilles n'auroient point lieu, s'il ne rétablissoit les digestions naturelles, en un mot, s'il ne rétablissoit l'ordre dans la nature du corps humain: la conséquence en est le retour de l'appétit.

De la nature du lait, Monsieur, passons à son usage. La diète blanche, c'est-à-dire, le lait pour toute nourriture, a été pratiquée de tous les tems, parce qu'il est en même tems, aliment & médicament, sur tout dans les maladies chroniques. Personne n'ignore les bienfaits de cette nourriture, dans le cas de la Goutte. Le lait seul a guéri des gens noués, & entièrement perclus; mais il faut une constance à toute épreuve, & que rien n'interrompe ce régime. La délivrance des maux dont on est tourmenté, en est toujours le prix.

Heureux le malade qui sçait raisonnablement sacrifier ses goûts & ses

caprices à l'usage du lait ! Mais combien de sensuels cèdent à leurs faiblesses ? L'un pour ne pas s'assujettir à une vie si triste , accuse son estomac de ne pouvoir pas digérer le lait , d'avoir éprouvé de sa part , des vomissemens , des aigreurs , des cours-de-ventre , des coliques insupportables ; l'autre ne peut se déterminer à ne vivre que d'un seul aliment , qu'il trouve insuffisant aux besoins de son estomac , un repas de deux minutes lui paroît ridicule. Qui ne voit qu'en tout cela la sensualité , l'intempérance , le plaisir , dominant sur la raison ? Mais qu'en résulte-t-il ? Les douleurs de la Goutte reprennent , les attaques même deviennent plus violentes , & si dangereuses , qu'on regrette , mais inutilement , & trop tard , l'infidélité qu'on a fait à un régime si bienfaisant.

Par quelle fatalité , Monsieur , l'homme est-il aussi inconséquent ? Son plus précieux intérêt , je veux dire celui de sa santé & de sa conservation , ne devoit-il pas l'emporter sur celui de ses plaisirs , dont la jouissance , toujours courte , est le plus fréquemment suf-

pecte à sa raison ? Celle-ci lui demande de consulter ses vrais besoins , & de leur donner ce que la nature produit en leur faveur , avec tant de profusion ; mais il ferme l'oreille à sa voix , les sens ont la préférence , il aime mieux les servir , en s'exposant à tomber dans un état où il ne sera capable de rien , à mourir même , que de les mortifier , pour se conserver la possession de ses avantages. J'ai été si souvent témoin de la même conduite de plusieurs malades , que je n'ai pû , Monsieur , me refuser ici cette réflexion , que je leur ai faite autant de fois , qu'ils m'en ont donné l'occasion.

Je reviens au lait. Je ne disconviens pas qu'il n'y ait des personnes à qui un premier essai de cet aliment , plusieurs même , n'aye causé des maux d'estomac , des vomissemens , cours-de-ventre , & autres accidens. D'autres personnes ont un dégoût pour le lait , une répugnance invincible : il faut , avec ces malades , en agir avec précaution , sans quoi on les expose à de grands inconvéniens , parce qu'en effet , on ne passe pas subitement de

la nourriture ordinaire à celle du lait, sans étonner l'estomac ; il faut y aller par petites doses, les augmenter petit à petit, & par gradation ; l'estomac s'y habitue enfin, & le reçoit favorablement. Cette conduite, Monsieur, m'a toujours réussi ; j'ai toujours vu le lait ptendre l'empire, devenir analogue à l'estomac, qui ne le refusoit auparavant, que parce qu'il étoit glaireux & rempli de crudités, & trouver le moyen, par sa propre force, de se délivrer du fardeau des humeurs, qui faisoient le sujet des desordres & des infirmités. Il est plus difficile de combattre les dégoûts & les répugnances prétendues insurmontables ; tout le monde sçait qu'elles n'existent que dans la volonté : car à l'égard de celles qui paroïssent venir de la nature, aucune n'a tenu contre la persévérance & la ferme résolution de guérir.

Je ne crains pas de vous dire, Monsieur, que de tout ce dont l'homme fait usage pour le nourrir ou le secourir, rien ne mérite une plus entière confiance que le lait ; ainsi que la mer, il ne souffre aucun corps étranger ou

impur, & comme elle, il les rejette. Il est en même tems purgatif & absorbant; s'il trouve de la résistance de la part des humeurs, & qu'elles soient dans l'estomac, il prend le titre de vomitif, & en fait les fonctions, jusqu'à ce viscere soit pur & net; si elles sont cantonnées dans les intestins, il agit à titre de purgatif, il évacue tout ce qui lui résiste, devient absorbant, & comme anodin, rétablit les désordres, & répare les forces digestives. Seul en possession de toutes les parties du corps, rien ne s'oppose à ses bienfaits; l'estomac, qui le digere facilement, l'envoie dans les intestins, comme chile parfait; là il est reçu par les veines lactées, pour être porté dans la masse générale, pour être distribué; il épure le sang, des humeurs qui sont la cause des maladies; il opere des sécrétions exactes & salutaires, & rétablit le ressort des solides, en donnant par-tout un cours libre aux fluides. C'est de cette juste proportion, que résulte le rétablissement & la force de la santé. Mais, je le répète, il faut de la persévérance & de la fidélité; car si

un homme , qui a fait du lait son unique nourriture , pendant dix ou douze ans , cède après ce tems , aux circonstances , qui cherchent à séduire ses passions , & se laisse entraîner à des situations faites pour troubler en lui la nature , ce trouble jette un désordre infini dans toute l'œconomie animale. Il ne se fait pas d'abord sentir par-tout , mais il se fixe en particulier dans l'estomac , il détruit les forces digestives , & devient infidelle à son tour ; le mal ne tarde pas à se manifester , les humeurs se forment en abondance , la cause qui étoit détruite , se régénere , la Goutte reprend , & c'est avec tant de violence , que les horreurs de la mort en sont les compagnes. Je n'ai que trop de ces fatales expériences. Ces retours dangereux , & presque toujours incurables , n'arriveroient point , si l'on considéroit que l'estomac , accoutumé à un aliment doux & facile , & à une quantité presque toujours égale , ne peut plus , sans un travail extrême , accepter la charge de digérer une infinité d'autres alimens , lourds , & de différente nature , dont il a en-

tièrement perdu l'habitude. C'est pour lui un nouvel apprentissage, qui passe ses forces ; il digere mal, le chile est mauvais, les sécrétions ne vont plus, & le désordre en est pire, qu'il n'a jamais été.

Que les hommes grossiers sont heureux, au moins en ce que je remarque ici ! Exempts de tous ces caprices du goût, de ces sensualités, de ces mouvemens de l'ame, sans doute parce qu'ils en ignorent les plaisirs, ils sont gros, gras, robustes, lestes, & vivent long-tems, parce qu'ils ne mangent que pour vivre, & qu'ils ne demandent pour alimens, que ceux que la simple nature leur a préparé dans les lieux qu'ils habitent. Nos Pâtres des Pyrennées me justifieront ; ils courent pendant six mois, ces montagnes, où ils menent paître leurs bestiaux ; ils ne vivent, ainsi que les Peuples qui y demeurent, que du lait que les troupeaux leur fournissent ; ils ne connoissent ni infirmités, ni maladies. Cet exemple nous prouve que toute personne peut aisément ne vivre que de lait, & conserver en même

tems, toutes les forces que peuvent lui demander ses exercices, se préserver même des maladies chroniques, & particulièrement de la Goutte.

Puisqu'il est vrai, Monsieur, que l'on peut borner ses alimens à l'usage du lait, & vivre de ce qu'on appelle Diète blanche, pourquoi lui supposer de l'insuffisance? Je sçais qu'il y a des capacités d'estomac plus étendues que d'autres; aussi la diète blanche admet-elle d'autres alimens blancs, dont on peut faire usage dans le lait, comme la mie de pain, le ris, l'orge, le gruau d'avoine. Je conseille cependant la préférence à ce dernier, comme moins glaireux. A l'égard des viandes blanches, que l'on se permet, soit en volaille, soit en poisson, je les proscriis, sans pitié, pour ceux qui ont eu des attaques de Goutte. Je suis un peu moins sévère pour ceux qui sont à ce régime, parce qu'ils la craignent, sur quelques légères douleurs qui les ont menacés. En tout, on fait très-bien de se les défendre; ce sont des viandes, où le germe goutteux réside toujours. Il n'est pas inutile d'observer,

que le lait que l'on mange , doit avoir un degré de chaleur égal à celui du sang. Il fera beaucoup plus de bien de cette façon , & on peut aisément trouver ce degré , par le moyen du bain-marie : quand il a bouilli , & qu'on le prend trop chaud , il devient astringent , & resserre , ayant , en quelque façon , changé de nature.

On fait souvent au lait une mauvaise difficulté , on l'accuse d'être visqueux , & de produire des phlegmes. On induit de là , que c'est un mauvais aliment. Je ne sçai d'où peut provenir cette accusation injurieuse , qui n'est qu'une pure chicanne. Il faut ne pas sçavoir quelles sont les substances du lait , & quelles sont celles des corps visqueux & phoblematiques. Je vous en rendrois compte dans cette Lettre , si le détail n'en étoit trop long , & qu'il fût utile au sujet que nous traitons. Je dirai seulement en passant , que l'on n'auroit jamais eu occasion de faire ce procès au lait , si par attention sur soi-même , & par bonne conduite , on n'avoit jamais détourné ou empêché cette transpiration insen-

fible & falutaire , dont nous avons parlé précédemment. Al'égard du lait, je dis , & j'aurois pû le faire plus haut, qu'il est incapable de produire de la viscosité dans le sang , par la raison , que cet aliment est le plus facile de tous , à digerer , après avoir fourni au corps ce qu'il a de parties superflues. Le lait n'est autre chose , qu'une eau liée par des parties sans nombre de substances animales & végétales , par des matieres remplies d'huile & de sel. Elles peuvent , à la vérité , se séparer de l'eau , & c'est avec elles que l'on fait le beurre & le fromage. Que l'on prenne bien l'idée de toute cette petite Physique , il reste pour constant , que la substance du lait , qui domine le plus , & qui est en plus grande quantité , est l'eau , qui bien loin d'épaissir les fluides , est bien plutôt capable de les délier.

L'usage du lait , que je recommande si expressément dans les attaques de la Goutte , Monsieur , semble sujet à bien des objections , comme nous avons dit ; il en faut lever les principales.

L'intempérance , plus que toute

autre chose, prêche contre cet usage, & l'on vient difficilement à bout d'engager des gens qui aiment la bonne chère, à se réduire à ce seul aliment. Les uns prétextent un dégoût invincible; d'autres une foiblesse d'estomac, qui ne peut digérer le lait; d'autres, que le lait ne passant point, ils sont plus tourmentés que foulagés de ce régime, & sous différens prétextes, ils rejettent un secours, dont l'expérience la plus suivie, a constaté l'efficacité. Mais je puis, en peu de mots, leur ôter ces ressources, que l'intempérance seule leur fournit, en entretenant & en augmentant même le désordre dans leurs humeurs.

Il ne faut pour cela, Monsieur, que préparer l'estomac par des amers, qui le disposent à recevoir cet aliment, qui en facilitent l'heureuse distribution, qui assurent de constantes & de sûres opérations pour la santé. A cet effet, plusieurs jours avant le lait, on prendra des bouillons amers, ou des apozèmes même, qu'on pourra couper avec le lait; méthode qui disposera l'estomac à se familiariser

avec ce salutaire aliment.

Mais pour ne point compliquer les choses , & les rendre plus frappantes , j'en appelle à l'expérience , qui m'a constamment démontré que les amers rendent l'usage du lait , aussi sûr que favorable.

Dans toutes les classes des amers , ja n'en trouve point qui puissent être comparés au quinquina , pour l'usage que j'indique ; & voilà le motif de la préférence que je lui donne sur tous les autres. J'en fais prendre de trois à quatre prises en un jour , à la dose d'un demi-gros à un gros , détrempé dans un peu d'eau , ou en bol , & je fais prendre le lait par-dessus.

Le quinquina fait cheminer le lait par-tout sans obstacle ; & après lui avoir donné des facultés pour la digestion , je ne balance pas d'en donner un gros à chaque prise. C'est par l'expérience la plus suivie , que je suis en état d'attester que le lait & le quinquina sympatisent merveilleusement ensemble ; même dans le cas de fièvre , & en tout genre de maladies , où le lait peut avoir lieu ; même dans l'hé-

mophthisie, qui est une maladie du poulmon, distinguée par une hémorragie, ou crachement de sang.

Je ne balance jamais dans cette maladie, également cruelle & dangereuse, de prescrire à ceux qui en sont affectés, l'usage du lait & le quinquina, & je ne l'ai jamais fait qu'efficacement; aussi j'exhorte les goutteux, & tous ceux qui sont dans le cas, d'avoir recours au lait, de l'unir avec son fidele ami le quinquina, & ce n'est que par leur union, qu'on peut assurer l'efficacité du lait, & son triomphe, dans toutes les maladies dans lesquelles on en doit, ou l'on en peut prescrire l'usage.

Quiconque connoîtra le prix de la santé, & celui d'être affranchi de la tyrannie de la douleur, doit se croire heureux de pouvoir se délivrer ou se guérir de ses atteintes, par des moyens aussi simples & aussi faciles que ceux que je prescris. Ce régime heureux écarte du sang, par des sécrétions salutaires, les humeurs gluantes, qui occasionnoient les maladies dont on étoit affligé. Il les détruit, en leur don-

nant un cours libre & égal, & triomphe de la douleur. Les exemples de ceux qui persévèrent constamment dans son usage, attestent de la manière la plus convaincante, ce que j'avance à cet égard.

L'on ne doit pas douter que dans tous les cas où l'on emploie le régime du lait, pour la guérison de telle ou telle maladie, telle qu'elle soit, il y a une cause de fièvre, soit périodique, ou lente, le quinquina la détruit, & par son moyen, le lait devient efficace, & sans ce secours, le lait abandonne, & se répart, & toujours inutilement.

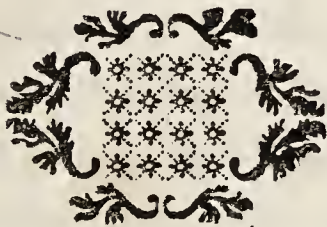
Mais, Monsieur, ne disons-nous rien du miel? Je le regarde comme le lait des abeilles. Elles nous offrent, dans ce fluide, le suc des fleurs, comme les vaches nous donnent le suc des plantes. Aussi je pense que dans le régime du lait, un Goutteux fera très-bien de faire usage du miel, en faisant ce que l'on appelle des tartines, c'est-à-dire, en en mettant une couche sur du pain. Le Goutteux, qui n'est pas au régime du lait, peut éga-

lement en faire usage à ses repas, & je la conseille volontiers, à son dessert. Je dois d'autant moins taire les bons effets dont il est capable, que j'en ai été témoin dans une infinité d'occasions. Il a des parties huileuses, salines & acides, qui, mêlées dans le sang, contribuent sans cesse à l'exactitude des sécrétions. Il provoque même les évacuations, & cause une transpiration insensible, toujours favorable, dans quelques cas que l'on puisse être. Si son éloge n'étoit pas fait dans tous les livres, j'avoue que j'aurois eu un plaisir infini à l'entreprendre ici : je n'ai jamais occasion d'en parler, que je n'admire dans ce bienfait, dont nous jouissons, une sagesse, une économie, un ordre plus que merveilleux, & qui nous annonce l'Etre suprême & tout puissant.

Ses merveilles ne paroissent pas moins dans les moyens qui nous procurent le lait, & ses bontés, dans l'usage que nous en faisons ; car, & je finirai par cette observation, le lait guérit non seulement la Goutte, mais une infinité d'autres maladies ; il est,

comme vous le sçavez , le baume & le réparateur de toutes les maladies de poitrine. Mais un de ses effets , qui peut-être ne vous est pas connu , c'est qu'il a guéri plusieurs fois des épileptiques , & qu'il est très-bon pour ceux qui sont sujets à des mouvemens convulsifs , ou qui ont des foibleesses de nerfs. Je puis assurer que , dans des commencemens de campagne , dans des cantonnemens , éloigné des hôpitaux , j'ai traité des pleuresies , des fluxions de poitrine , en nombre , avec du lait , qui tenoit lieu de bouillon & de pti-fane ; aux uns quelques saignées , à d'autres quelques grains de kermès & de la manne ; j'ai terminé heureusement ces fatales maladies.

J'ai l'honneur d'être , &c.



XII. LETTRE.

MONSIEUR,

J'AI en l'honneur de vous entretenir dans ma dernière Lettre, d'un régime, qui est borné à l'usage d'un seul aliment, c'est-à-dire, la diète blanche, régime souverain, & toujours efficace, pour ceux qui l'observent avec sagesse & précaution. Il en est un autre moins particulier, qui admet des alimens de plusieurs espèces, mais qui est restreint à l'espèce générale des végétaux. C'est de celui-là, dont j'aurai l'honneur de vous parler aujourd'hui; il n'est pas moins propre à rendre & à conserver la santé aux Goutteux; & ce sont les différentes situations où se trouvent les malades, qui me déterminent, ou pour l'un ou pour l'autre. Dans tous les cas, Monsieur, je vous dirai, lequel des deux qui ait été choisi, il n'y faut jamais perdre de vue deux point essentiels; l'un est la tranquillité

de l'ame, & l'équilibre des passions ; l'autre, l'exercice, & la modération en tout. Cette conduite, bien observée par le malade, rien ne s'oppose de la part de la nature, aux qualités spécifiques des végétaux, dont l'objet est de corriger le vice des fluides, d'où émane la Goutte. Mais cette conduite, me dite-vous, Monsieur, est-elle bien possible ? Il faudroit, pour l'observer avec égalité, que les hommes fussent nés avec des caractères égaux. Je réponds à cela, que la raison est possible à tous les hommes, & que ses effets, s'ils le vouloient bien, mettroient dans l'ame cet équilibre précieux dont je parle. C'est un travail difficile, je l'avoue, pour les grands & pour les riches, aussi ils ne l'entreprennent jamais ; l'ambition & la mollesse les aveuglent sur le prix de la santé, vrai siège du bonheur. Il réussit souvent aux hommes, de qui une fortune médiocre & des talens exigent de l'action ; & il se trouve tout fait pour ces hommes, que l'on appelle grossiers, mais qui cependant sont le véritable nerf des Etats. Enfin tout le

monde convient, que la santé est le premier des biens ; & personne ne la cherche , du moins d'une manière suivie & conséquente.

J'ai cependant, Monsieur, quelques exemples contraires à vous citer ; car il se rencontre toujours quelques hommes plus sages & plus sensés que les autres. C'est dans le régime qu'ils ont observé , que vous verrez , bien mieux que si je le traçois ici moi-même , celui que doit adopter un homme que la Goutte assiége : les exemples sont d'ailleurs, comme expérience acquise, les meilleurs genres de preuves , que l'on puisse donner sur les principes de théorie & d'opinion.

Je dis , Monsieur, que la vie frugale , & le régime , procurent à l'homme une vie longue , qu'elle le délivre des infirmités qu'il a , & le met à l'abri de celles qu'il pourroit avoir. Un de mes parens , Ecclésiastique , a vécu jusqu'à l'âge de cent cinq ans , sans aucune infirmité , pour avoir vécu toute sa vie frugalement , & n'a jamais fait d'autre usage , pour sa boisson , que du vin pur , mais modéré-

ment. L'étude & la prédication faisoient toute son application, la promenade étoit son exercice, & il a toujours mené une vie égale; aussi n'a-t-il jamais été malade pendant cette longue vie.

Voici un autre exemple des effets salutaires de l'exercice & du régime, en faveur des Goutteux: celui-ci est bien authentique; je l'ai tiré de la vie de Don Cornaro, Gentilhomme Vénitien.

Don Cornaro, livré de bonne heure à sa volonté, chercha les plaisirs de son âge, & s'abandonna à tous les excès que les passions occasionnent. Son corps ne tarda pas à se ressentir des suites de cette vie; la Goutte l'attaqua, d'autres infirmités l'accablèrent: il fut bientôt réduit aux cris & aux douleurs. Les remèdes de toutes les espèces furent employés; mais n'en recevant aucun soulagement, & rebuté de ne tenir à la vie que par les tourmens, les veilles & la langueur, & effrayé d'être à lui-même le spectacle terrible de la mort, qui en effet le menaçoit, il réfléchit sur la vie qu'il

avoit menée jusques-là, & employa avec fermeté, les secours que la raison & la sagesse lui offrirent. Tous les excès, dès ce moment là, furent condamnés; la table, qui sur tout en étoit l'un des plus considérables, fut réformée; il diminua tous les jours, par degrés, la quantité de ses alimens, & se réduisit à la quantité de quatorze onces pesant par jour, tant solide que fluide; il joignit à ce régime un exercice journalier, & se fit de cette conduite, une règle, que rien ne put interrompre. Don Cornaro fut bientôt délivré de ses douleurs; les facultés de l'exercice, lui furent entièrement rendus, & il en jouit jusqu'à l'âge de cent cinq ans. Son corps étoit sain; mais ne renfermant plus d'humide radical, il mourut. Il n'avoit eu aucun mal, depuis le commencement de son régime, jusqu'à sa mort, sans une chute qu'il fit dans son carrosse, qui le renversa, à un rendez-vous de chasse, & où il se cassa le bras; mais il en fut parfaitement guéri, & n'en sentit aucune suite.

Que les Goutteux prennent courage,
Monsieur,

Monsieur, j'ai leur guérison à leur annoncer par bien d'autres exemples, s'il veulent y avoir confiance, & embrasser le même genre de vie.

M. Sleigh, Anglois (j'ai pris cet exemple dans l'Ouvrage de M. Lobb) étoit si cruellement tourmenté de la Goutte, qu'il voyoit le moment où il ne feroit plus en état de rien faire : pour le prévenir, il songea bien sérieusement à chercher & employer les remèdes les plus efficaces ; il abandonna totalement l'usage de la viande, pour ne vivre que de végétaux. Au bout de deux ou trois ans de ce régime, il se trouva si maigre, que ses amis lui conseillèrent, quoiqu'il ne sentît déjà plus sa Goutte, de reprendre son ancienne façon de vivre ; il avoit même presque entièrement perdu le sommeil, & son état ressembloit à celui de plusieurs personnes, que ces mêmes amis lui disoient avoir été les victimes de pareil régime, & que si sa Goutte lui reprenoit, elle lui monteroit à la tête. M. Sleigh, qui éprouvoit de mois en mois, malgré sa maigreur, que son régime lui faisoit du bien, y

infista avec courage. Les alimens , dont il uſoit , étoient toutes ſortes de végétaux indifféremment , des carottes de jardin , des raves , des chous ordinaires , des chous de Savoie , & des chous Brocolis , des panets , de différentes ſortes de patiſſeries de pommes , préparées de toutes les manières que ſon cuiſinier pouvoit trouver & imaginer pour les diverſifier. Sa guérifon arrivoit infenſiblement , & une tumeur goutteuſe , de la groſſeur d'un œuf de pigeon , qui s'étoit formée au coude du bras gauche , étoit entièrement diſſipée , quand un jour il lui prit un tranſport au cerveau , qui dura trente heures , accompagné d'envie de vomir. Il l'attribua au peu de ſolidité de la nourriture qu'il prenoit. Cette idée le détermina à manger du laitage , ſans ceſſer de manger des végétaux , & parvint , au moyen de cette méthode , de ſe guérir entièrement de ſa Goutte. Sa boiſſon ordinaire étoit une décoc-tion d'orge mondé , perlé , avec du lait. S'il eût fait uſage d'un peu de vin , il s'en feroit encore mieux trouvé ; il ne fût pas tombé dans cette

maigreur extraordinaire , qui allar-
moit ses amis. Mais continuons l'his-
toire de ce Goutteux. La maxime de
Boerhaave , qui permet , au bout d'un
an de guérison , de reprendre l'an-
cienne façon de vivre , pourvû cepen-
dant qu'on ne fasse aucun excès , sé-
duisit M. Sleigh : il reprit , non ses
anciens alimens , car il continua tou-
jours les végétaux ; mais il y mêla l'u-
sage de plusieurs viandes blanches ,
comme le veau , la volaille , & le pois-
son. Il fut la dupe de sa confiance ; la
Goutte le reprit , & le livra de nou-
veau aux plus grandes douleurs. Vous
jugez , Monsieur , qu'il les proscrivit
pour jamais : il reprit en entier , les
végétaux , fit de l'exercice , & sur tout
monta beaucoup à cheval ; c'est à ce
régime , qu'il doit son parfait rétablif-
sement. Mais je ne vous aurois pas
fait un détail aussi long , sans objet ;
celui que j'ai eu , a été de vous faire
remarquer deux points essentiels de
ma doctrine sur la Goutte ; l'un est la
vertu dissolvante des végétaux , sur les
sels alkalis , qui dominent dans le
sang ; sur les humeurs même , qui ont

fait un dépôt ; l'autre , l'existence réelle de ces parties alkalines dans le résidu des viandes , que l'on ne peut pas dire ne pas être le germe de la Goutte. Oui, Monsieur, les végétaux , & je n'aurai qu'un cri pour eux , beaucoup de pommes sur tout , crues , cuites , ou en boisson , malgré les contradicteurs que je puis avoir , je n'en suis pas moins assuré de venir à bout de la Goutte la plus tenace. Il faut avoir de la persévérance ; vous en voyez l'exemple , qui ne fera pas le seul.

Voici une seconde merveille des végétaux & du laitage ; c'est encore M. Lobb qui me la fournit , d'après un Goutteux lui-même , qui lui rend compte de sa maladie & de sa guérison. M. Denham (c'est son nom) a été tourmenté de la Goutte pendant dix-sept ans , pendant lesquels il n'avoit pas cessé de vivre à la vie ordinaire , c'est-à-dire , de manger de la viande , de boire du vin , du cidre & de la bière. Les sept dernières années ont été plus fatigantes que les dix premières , en ce que les souffrances étoient plus grandes , & qu'e les redoubloient

chaque fois qu'il alloit à l'air. Lassé enfin de ses douleurs & de sa captivité, il eut recours au laitage & aux végétaux, dont il se nourrit pendant cinq ans. M. Denham se croyant délivré de ses maux, crut au bout de ce terme, qu'il pouvoit sans danger reprendre l'usage des viandes & de la vie commune. Il le fit en effet, mais il ne tarda pas à s'en repentir. La Goutte le reprit avec une telle violence, qu'il en fut perclus. Il ne fallut pas de grandes réflexions, pour lui faire voir que l'infidélité qu'il avoit fait au laitage & aux végétaux, en faveur de la viande, étoit la cause du retour de son mal. Il reprit l'un & l'autre, & le continue encore vraisemblablement, avec la plus ferme résolution de ne les plus abandonner. J'ajoute qu'il joignit à son régime, l'exercice du cheval.

Des deux exemples précédens, ne concluez-vous point contre moi, Monsieur, que les Goutteux, qui les fournissent, n'ont point bû de vin dans leur régime? que j'ai eu tort d'avancer ailleurs, que cette liqueur étoit

capable de fondre les humeurs goutteuses ? Pour répondre à cette observation , je dirai , qu'il est vrai que ces malades n'ont point compris le vin dans leur régime , mais que ce fait est indifférent ; parce que je ne soutiens pas qu'on ne puisse pas guérir sans du vin : je dirai plus essentiellement encore , qu'avant d'avoir la Goutte , ils n'en buvoient point non plus ; ce qui prouve qu'on peut très-bien avoir la Goutte , sans que le vin y ait aucune part , & ma conséquence sera toujours la même , contre l'usage du régime animal. Voyons , s'il vous plaît , un troisième exemple , il est du même Auteur : le récit de celui-ci exige un peu de détail ; c'est le malade lui-même qui parle.

Je m'étois toujours parfaitement bien porté , jusqu'en 1717 , que je sentis une légère attaque de Goutte à la jointure du pouce du pied ; je pris cela d'abord pour un spasme de cette partie , comme font , je crois , tous ceux qui ont la Goutte pour la première fois. J'eus ensuite quelques attaques passagères , sans me persuader

que ce fût la Goutte , parce que mes pere & mere ne l'ont jamais eue , & que je crus d'ailleurs , que ce qui cau-
soit cette maladie , étoit de trop boire ;
excès dans lequel je n'ai jamais donné.
Elle me revint ensuite , avec les mê-
mes douleurs vives & aiguës , & ses
attaques se multiplièrent par trois fois
l'année. Ma nourriture , pendant la
violence du mal , étoit du hachis , du
poisson , & du gruau d'orge. Par com-
plaisance , je buvois quelquefois , mais
avec beaucoup d'eau , un peu de vin
de montagne. Les idées que j'avois
sur le vin , à l'égard de cette maladie ,
me donnerent de la crainte ; mais
quand je me sentoie la Goutte dans
l'estomac , je me permettois quelque
liqueur spiritueuse. Dans la suite , la
Goutte me gagna les autres parties du
pied ; elle me prenoit toujours dans le
froid , l'été étoit mon meilleur tems.
Quand je pouvois me baigner dans la
Tamise , ou dans des bains d'étuve ,
& monter à cheval , j'échappois aux
attaques pour l'hiver suivant. J'ai fait
usage de différens topiques , de cata-
plâsmes & d'onguent ; mais en ayant

reconnu l'abus , je les ai laissés. Je conservai l'usage de la flanelle chaude, pour me faire suer ; celui d'une camisole de pareille étoffe , & j'avois toujours deux paires de bas ; j'éprouvois souvent que , sans ces précautions , il m'arrivoit des douleurs de Goutte ; & quand je les avois prises , mes attaques se dissipoiént : je devois ce soulagement à la transpiration , qu'elles me procuroient. Quand je n'avois pas la Goutte , comme en été , je buvois tous les soirs , une pinte d'eau ; elle me faisoit beaucoup suer , sur tout après avoir bien soupé ; des frictions tous les matins , sur les pieds , avec une serviette , me faisoient un bien infini. Je coulai , ainsi qu'on vient de le voir , vingt ans de souffrance. En 1737 , je commençai à vivre de végétaux. Je combattois , presque toujours avec succès , les assoupissemens qui me prenoient après dîner ; mais quand la Goutte approchoit , je n'en étois plus le maître. De chacune des quatre dernières années qui avoient précédé , j'en avois passé six mois au lit , tant les attaques étoient devenues fréquentes &

& longues. Il me vint, au mois de Juin 1737, des hémorrhoides aveugles, que j'étois résolu de faire ouvrir; mais afin de me purifier le sang, avant l'opération, je jugeai nécessaire de me févrer de viande & de boisson, & de ne plus boire que de l'eau. Après avoir vécu quinze jours, uniquement de lait, de pain, de tourtes de fruits, de racines, de grains, & autres végétaux, je me sentis un peu affoibli; mais je revins peu après, & mes hémorrhoides se dissipèrent insensiblement, au bout de trois semaines. Content de ce régime, j'en augurai favorablement pour ma Goutte; je le continuai. J'en devins plus fort, mais plus maigre; & jusqu'en 1738, je n'ai eu qu'une courte attaque de Goutte, dont les douleurs furent très-supportables. Deux attaques de paralysie, que j'eus au mois de Mai de la même année, m'obligèrent à laisser là mes végétaux, & à embrasser un régime nouveau, qui pût me rétablir. A dîner, je mangeai de tout ce qui se sert, excepté de mets où dominent le sel & le vinaigre; je bois également du vin, de la bière, & de

l'eau ; je mange à souper du lait , du pain , des raisins passés , ou des pruneaux : il m'arrive à peine une fois en quinze jours , de manger de la viande ou du poisson. Je n'ai eu cette année qu'une seule attaque de Goutte très-légère ; de sorte que je puis assurer m'être bien trouvé de m'être reſtreint à ne vivre que de végétaux , & je conſerve l'habitude des camifoles de flanelle.

Sans doute , Monsieur , que la longueur de ce récit vous a ennuyé ; mais elle étoit absolument néceſſaire à mon plan , qui eſt , en mettant ſous vos yeux les différentes attaques de Goutte , les effets variés qu'elle produit , les accidens divers qui en dépendent , vous faire voir en même tems , les merveilleuſes conſéquences du régime des végétaux , & celles des autres ſoins , que doit avoir un Goutteux , qui veut être délivré de ſes maux. Par exemple , Monsieur , nous trouvons des tableaux par-tout. Tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire précédemment , des choſes avantageuſes à cette maladie , eſt juſtifié dans tout ce qui eſt arrivé

aux malades , dont je viens de vous parler ; les bains lui ont fait un bien infini ; les sueurs , les frictions , par lesquelles il se les procuroit , l'ont soulagé ; souvent les flanelles , & le soin de se tenir chaudement , sur tout dans les tems froids , où la Goutte renouvelloit toujours ses attaques ; l'usage d'un peu de vin , & d'autres liqueurs spiritueuses , celui du lait , l'inutilité , & l'abus des topiques ; enfin , Monsieur , la conduite toujours bien constatée , que les causes de la Goutte sont dans les viandes. Il me resteroit peu de chose à vous dire , pour compléter les preuves que je me suis engagé à vous donner , si je ne voulois vous faire part d'un quatrième exemple , après lequel , je me flatte qu'il n'y aura plus moyen de contester aucun de mes principes.

Un Capitaine des Gardes du Roi d'Angleterre , étoit un des martyrs de la Goutte. Il se sentit d'abord attaqué au pouce du pied droit ; quelques années après , elle lui vint à l'estomac , où elle lui causa des douleurs aiguës , pendant environ quatre ans , il étoit

dévoré d'une faim insatiable , qu'il appaisoit , en mangeant souvent , & sur tout beaucoup de viande de toutes les espèces , qui ne l'empêcherent pas cependant de devenir foible , pâle & maigre. Un Médecin distingué présidoit sur sa conduite ; il le traita par les saignées , des vomitifs , des purgations , des remèdes aromatiques , qui ne firent que l'échauffer ; il eut recours , encore inutilement , à différentes eaux , soit en boisson , soit en bains ; il fit , par ordre de la Faculté , un voyage en Italie , dont on lui avoit conseillé l'air , comme le plus propre à lui faire du bien ; il n'en reçut d'autre avantage , que celui d'avoir découvert que les alimens maigres qu'il y avoit mangé plus fréquemment que d'autres , à cause des jours de jeûne & d'abstinence , lui étoient plus salutaires que les alimens gras. Il revint à Londres , & essaya enfin de faire des végétaux , sa nourriture ordinaire ; il refusa même , en leur faveur , un voyage qu'on vouloit lui faire faire aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Il ne fit ce changement d'alimens , que peu à

peu, c'est-à-dire, en diminuant de jour à autre la quantité. A déjeuner, il mangeoit du beurre avec du pain, que quelquefois il faisoit rôtir; d'autres fois il mangeoit du gâteau, fait avec de la graine de fenouil, du café au lait, du thé au lait, du chocolat, de la farine de dattes, avec du lait, du riz au lait, de la soupe au lait, ou d'une décoction d'orge, ou du biscuit de mer, avec de l'eau & du sucre, ou du lait simplement avec du sucre. A dîner, il mangeoit de différentes farces, jamais douces, des tourtes de poisson, des chous rouges & ordinaires, des civettes, des raves, des carottes, des panais, des épinars, des asperges, des pois, des fèves, ou des haricots, assaisonnés avec le beurre & le sel, des salades d'herbes crues, de la laitue de toute espèce, toutes sortes de fruits, selon la saison, beaucoup de pommes entr'autres, des melons & des concombres, quand ils étoient bien murs, peu de poires, parce qu'il avoit éprouvé plusieurs fois qu'elles lui jetoient du froid dans l'estomac. Tel a été, Monsieur, le régime de ce Mili-

taire , pendant plus de quinze ans , au bout desquels , M. Lobb nous apprend que sa guérison étoit si parfaite & si constante , qu'il ne ressent ni douleur ni vertige de cette maladie ; qu'il fait , avec la plus grande liberté , & toutes ses forces , des promenades à pied très-considérables , & d'autres exercices réglés , qu'enfin il jouit de la meilleure santé.

Les souffrances forcent les réflexions , & les réflexions déterminent les résolutions. Le Capitaine , dont je vous ai parlé , en a senti la nécessité ; il s'y est livré , & en a reçu tout le fruit. Cet exemple , plus frappant encore que les trois précédens , n'entraîne-t-il pas invinciblement à se persuader , que les substances végétales ne peuvent souffrir dans le sang aucun des vices qui donnent des maladies chroniques , & qu'elles triomphent de la Goutte. Il faut bien , Monsieur , que l'on ait reconnu de tous les tems , que les végétaux avoient des qualités propres à réparer les dommages que pouvoient causer les substances animales , puisque les usages sont de servir à tous

les repas , les fruits que donne la saison. Mais nous ne sommes pas assez sobres , pour en retirer cet avantage ; notre appétit se rassasie d'abord sur les premiers mets qui sont servis , ou sur ceux que l'on attend , & pour lesquels on se ménage ; on l'épuise sur le reste des mets délicats , ou sur le service de l'entre-mets , il n'en reste plus pour manger ces fruits acides & salutaires , qui diviseroient dans l'estomac , les substances animales , & faciliteroient les digestions ; celui-ci s'en acquitte avec trop de peine , & a trop d'avantage pour que le reste du corps ne soit pas appesanti. On se jette dans un fauteuil , on conversera , ou l'on dort , ou l'on joue ; les humeurs se forment & s'assemblent , elles infectent la masse des fluides , vont se déposer dans quelque une des parties du corps , & y font des ravages les plus cruels & les plus dangereux.

Ma réflexion , Monsieur , sur l'usage des fruits , & de quelques autres végétaux au dessert , découvre , selon moi , une preuve que les hommes ont de tous les tems , accordé un sacrifice

tacite à leurs propriétés ; une seconde réflexion va mettre ce suffrage au plus grand jour , le rendre plus authentique , & justifier toutes mes conséquences. Quelle est la conduite de l'art de guérir , quand on le consulte sur des infirmités , sur des maladies ? Il examine , il cherche à connoître la cause du mal , & sur le champ il indique l'usage des végétaux , soit en tisanes , bouillons , remèdes , & autres façons , qui en communiquent les vertus au sang : il n'attend les guérisons auxquelles il travaille , que des qualités spécifiques des végétaux qu'il y emploie ; ses lumières , ses expériences , le déterminent sur le choix , & les succès qui en résultent , le justifient , & assurent la confiance des malades. D'où je conclus , que si l'homme reconnoît dans les substances végétales , une vertu curative des maux qui l'attaquent , il doit , à plus forte raison , y reconnoître une vertu préservative de ces maux , & que c'est par inconséquence , qui tient de l'aveuglement , quand il refuse de se nourrir , au moins en partie , de cette espece d'alimens.

Il me semble , Monsieur , que j'ai eu l'honneur de vous en dire assez , pour vous prouver que le régime des végétaux , est non seulement l'ami de l'homme , mais son restaurateur le plus puissant & le plus sûr ; il faut y joindre une conduite réglée , & de la modération en tout. Elle est suffisamment indiquée dans les détails de cette Lettre ; vous en parler encore , me jetteroit dans des répétitions ; je n'y suis peut-être déjà tombé que trop souvent.

J'ai l'honneur d'être , &c.

*A Versailles le 30
Mars 1756.*



XIII. LETTRE.

MONSIEUR,

LA gloire des végétaux, est bien ancienne ; elle a été célébrée de tous les tems, & les bibliothèques des gens de goût, sont remplies des livres qui leur rendent hommage. Mais ce lustre a bien dégénéré, non seulement ils ne servent plus d'idoles aux peuples, mais ils n'ont presque plus de panégyristes, ni d'amateurs ; & peut-être que, sans le Botaniste, & quelques Philosophes, admirateurs & curieux des merveilles de la nature, l'agriculture seroit la seule science où l'on scût comment croît une plante. Convenons du moins, que ce qu'on appelle le beau monde, l'ignore presque entièrement. Mais ce mépris, cette injustice, faite aux végétaux, ont tourné au desavantage de l'homme ; en les éloignant de lui, il s'est privé d'un aliment, qui les combloit de

bienfaits, pour se fixer à une nourriture, d'un goût, sans doute, plus flatteur, mais qui renferme, par sa propre substance, & par l'abus qu'on en fait, le principe de presque toutes les maladies. On a plus fait, Monsieur; on est tombé dans l'erreur, à l'égard des végétaux; on les accuse de jeter des crudités dans l'estomac, d'être des causes d'acrimonie, de corrompre notre sang, en un mot, d'apporter des desordres dans nos corps. Invitons, Monsieur, nos semblables à revenir de cette erreur; la santé les dédommagera de la perte de leur préjugé; & si leur carrière n'est pas plus longue, elle ne fera pas au moins si fréquemment altérée par les infirmités.

L'expérience la plus suivie, m'a appris que la production végétale, étoit la plus analogue au corps humain, & que bien loin d'être acrimonieuse, elle est dissolvante, & capable de détruire dans notre sang, l'acrimonie produite par les substances animales. La fécondité de la terre, dans cette production, le nombre infini de différens végétaux

nourriciers , qu'elle donne , offre à l'homme un choix libre & facile de ceux qui flattent le plus son goût. Les différentes façons de les préparer , font encore un moyen de plus qu'il a , pour servir le plaisir qu'il attend de son repas. Je sçai qu'il y a des végétaux plus analogues à nos estomacs , que d'autres ; c'est de ceux-là , dont il faut préféablement faire usage ; leur vertu savoneuse & dissolvante en est alors plus prompte. Il est aisé d'en faire la distinction ; il n'est personne qui ne fasse ses remarques sur l'effet des choix dont il fait usage , sur tout pour les alimens ; on est à cet égard sa propre lumière.

J'ai toujours observé , Monsieur , & vous l'avez pû comme moi , que les Soldats à l'armée , dans les commencemens des campagnes , maigrissent toujours , parce que les dissipations qu'ils font , ne sont point réparées par une nourriture suffisante. Cet inconvénient disparoît à la maturité des fruits ; ils s'en procurent aisément ; leur nourriture augmente , ils deviennent plus vifs , plus forts , & mieux disposés.

Ne foyez pas , s'il vous plaît, Monsieur, du nombre de ceu qui croient que ce sont les fruits qui occasionnent tant de maladies , & qui remplissent nos hôpitaux de Soldats malades. Erreur : les fruits reçoivent encore ici une accusation injuste , & sans fondement. Dès le mois d'Août , on s'apperçoit de la diminution des jours , de la fraîcheur des nuits , & de celle des soirées & matinées ; les obligations & les devoirs militaires ne changent jamais ; pour cela , on ne s'en habille pas mieux , le froid se fait sentir , on est forcé de l'endurer , les pores se resserrent , la transpiration est interceptée : voilà les desordres , les amas d'humeurs : les hôpitaux se remplissent , & très-souvent les cimetieres. Cette observation peut se faire également pour toutes les maladies , qu'on y éprouve souvent dans l'automne : ces fièvres si tenaces , que l'on craint avec tant de raison , n'ont d'autre cause que ce que je viens de dire : on l'impute aux fruits , qui sont toujours plus innocens que coupables.

Voulez-vous , Monsieur , que je vous donne une preuve de ce que j'ai l'hon-

neur de vous avancer ? Rappeliez-vous tous les accidens arrivés aux arbres fruitiers , causés par les gelées que l'on a eu toutes les années précédentes , aux mois d'Avril & de Mai , qui ont mis la désolation dans les jardins , & qui ont fait entièrement disette de fruits , de maniere qu'il n'y en a eu que par des soins extraordinaires , pour ceux qui peuvent y mettre un très-gros prix : vous verrez que les maladies n'ont pas été en moins grande quantité , mais même elles ont été plus dangereuses , & qu'il est mort beaucoup plus de malades. Il n'en faut chercher le motif , que dans le dérangement des saisons , que dans l'impureté de l'air , que dans l'immaturité des grains , que dans les transpirations interceptées par le froid , enfin , que dans le mal-être , contre lequel on n'a pû se précautionner. De certain nombre d'années , nous n'avons point recueilli de fruits ; depuis le même tems , la mort a moissonné un nombre beaucoup plus considérable d'hommes & de femmes , de tous les états & de tous les âges. Enfin , Monsieur , ce ne sont pas les

fruits qui sont la cause des maladies. Je voudrois bien le persuader à des Magistrats de plusieurs endroits, où je me suis trouvé, qui défendoient dans leur ville, l'entrée des fruits, ou qui les faisoient jetter dans les rivières; bien loin d'en priver les peuples, ils devroient, ainsi que moi, adresser des vœux à la Providence, pour la fécondité de toutes les productions végétales, des fruits sur tout, la ressource assurée des pauvres, des cultivateurs, & des hommes de tous les états, de peine & de médiocrité.

Nous avons des fruits, non seulement excellens comme nourriture, mais comme médicamens. Je me suis trouvé à l'armée, réduit pendant trois jours à la nécessité de ne vivre que de prunes; j'avois, dans ce tems-là, des douleurs presque par-tout le corps, je ne pouvois me remuer; je craignois, n'ayant absolument que des prunes, quelque événement fâcheux de plus, pour ma santé; je fus trompé, je sentis revenir la liberté des mouvemens, & mes douleurs se dissipèrent entièrement.

Voici une autre observation. Héquet; dans son Traité sur l'eau, nous rapporte une dissertation d'un Ministre Anglois, qui guérissoit les rhumes, les fluxions de poitrine, & généralement toutes les autres maladies de poitrine, qu'avoient ses Paroissiens, avec des pruneaux. Il en faisoit faire des compotes, il leur en faisoit manger le fruit, & boire le jus, qui étoit une espèce de syrop. J'ai d'autant plus de confiance à ce remède, que j'ai vû des rhumes très-inquiétans, ne pouvoir y tenir; j'ai vû même des Goutteux faire usage de cette méthode, en y mettant du miel, & guérir parfaitement.

Parmi les végétaux, il s'en trouve de plus favorables les uns que les autres, au desir ou au besoin que l'on a d'en faire usage, en ce qu'indépendamment d'une vertu plus active & plus prompte, on en a une jouissance, qui n'est point interrompue: tels sont l'ail, le poireau, la ciboule, l'échalote, la rocambole, & l'oignon; tous ceux-là contiennent un sel âcre, volatil, & actif, qui divise & qui dissout toute matiere hétérogene, sur tout celle

celle qui fait cause de Goutte ; ils déterminent les sécrétions transpirables & urinaires ; enfin ils tiennent les voies libres du dedans au dehors , & expulsent les humeurs, qui causent la Goutte.

Default nous apprend , que des Particuliers de Bordeaux, se sont guéris de la Goutte, en avalant, pendant une dizaine de jours de suite , plusieurs gouffes d'ail entiers chaque fois ; cet Auteur, avec raison, en recommande l'usage aux Goutteux, ainsi que des aromates. Riviere parle beaucoup dans sa Pratique, des avantages qu'on tire de ces usages, pour la Goutte & pour l'hydropisie. Joignons à ces témoignages, ceux du célèbre Lobb : les uns & les autres nous justifient, par leurs expériences, combien ils sont précieux pour un hydropique, pour un scorbutique, pour un Goutteux, & pour celui qui a la pierre. L'oignon sur tout a ses miracles en particulier ; tout le monde peut en avoir remarqué : je publierai ceux qu'il a opérés en ma faveur, & qu'il opere encore, quand je le veux. Je n'ai qu'à en manger en

salade, dans le tems qu'ils sont encore petits, & en certaine quantité, je suis sûr d'éprouver par la sueur, ou par la transpiration, un dégorgement d'humeurs, qui me laisse des boutons, d'une rougeur semblable à celle de la rougeole, avec des demangeaisons très-importunes; preuve bien sûre de l'esprit actif & volatil que renferme l'oignon: au surplus, qui est-ce qui n'en a pas fait l'épreuve sur ses yeux, quand on passe auprès de quelqu'un qui pele, ou quand on pele soi-même un oignon crud.

Les végétaux, dont on fait ordinairement des salades, sont d'un usage admirable pour les Goutteux, & surtout pour ceux qui ne veulent pas absolument quitter la nourriture des viandes. Il y en a pour toutes les saisons. Mais ce que je recommande bien étroitement, soit qu'on ait déjà eu des attaques de Goutte, soit qu'on la craigne, c'est l'usage de la laitue pommée, ou non pommée, de quelque espèce qu'elle soit; c'est un dissolvant excellent: il ne faut pas oublier le persil, le cresson de jardin, ou de fontaine. Leurs pro-

priétés sont admirables & sûres.

J'en dis autant des asperges, de l'oseille, de la poirée, des falfifis, du celeri, de plusieurs espèces de chicorée, des panais, des carotes, des choux de toute espèce, des raves, des radis, des raiforts, des navets, des betteraves, des concombres, &c. ils ont tous des vertus émollientes & savoneuses, diurétiques, & procurent tous la facilité & la liberté des sécrétions. N'oublions pas quelques plantes salutaires & épuratives du sang, que la nature nous donne libéralement, & sans être cultivées, comme les deux espèces d'ortie, le houblon, & quelques autres; il faut de celles-là particulièrement en mettre dans les potages. Au reste, je n'entreprendrai pas, Monsieur, de nommer tous les végétaux en particulier, l'histoire des plantes en instruit; tout le monde connoît toutes celles qui sont ici dénommées, & tous ceux qui ont des jardins, travaillent à leurs productions. Les Auteurs se sont assez étendus sur leur mérite, & le font assez connoître. Pour en être pleinement instruit, voyez la

S ij

Maison rustique, &c. Outre les jardins particuliers, qui les fournissent à leurs propriétaires, il y a dans toutes les villes un jardin public, & abondamment pourvu, c'est le marché; là se trouvent toutes les productions végétales usuelles, légumes de toute espèce, tant farineuses qu'autrement, graines & fruits.

Puisque je parle une seconde fois des fruits, disons-en encore un mot en faveur des cerises & des fraises, des figues & des pommes; ce sont d'excellens pectoraux, & dont les vertus dissolvantes n'auroient point de contradicteurs, si l'on vouloit moins se livrer au préjugé, & rendre justice aux choses, d'après de véritables spéculations, & des expériences répétées & réfléchies. Les pommes sur tout, Monsieur, sont un des plus excellens végétaux que nous ayons; l'usage qu'on en peut faire, est souverain pour beaucoup de maladies différentes, & particulièrement pour la Goutte. Je suis donc bien éloigné de les proscrire, je les conseille, au contraire, soit en cidre, qui est, comme vous le sçavez,

un jus de pommes, devenu spiritueux par la fermentation, & dont l'acide divise & fond les humeurs, soit mêlées ou prises avec du cidre, soit en tourtes, en compotes, en infusion, ou tisanes, & généralement de toutes les façons. Il n'est pas indifférent de faire choix du cidre que l'on veut boire; le cidre doux & gracieux, qui ne fait pas d'efforts pour s'échapper de la bouteille, & qui n'est pas moussieux, est préférable à celui qui est dur, revêche, & qui s'élève au-dessus du verre; celui-ci est moins dissolvant, & resserre davantage. Enfin les pommes renferment toutes les particules acides, qui peuvent séparer les parties reigneuses, changer la nature des sels alkalis animaux, qui se trouvent dans le sang, les fondre, les diviser, & les expulser par la voie des sécrétions.

Il n'entre point dans mon objet, Monsieur, de vous parler des autres maladies, pour lesquelles l'usage des pommes, & , en général, des végétaux, est d'une efficacité admirable; il faudroit un traité en particulier pour chacune: vous n'attendez de ce

Lettre, qu'un témoignage sur l'utilité des végétaux en faveur de la Goutte. C'est aussi dans cet objet que je me renferme ; & après ce que j'ai eu l'honneur de vous en dire , il me suffit d'y ajouter que les Goutteux tirent toujours un avantage de la production végétale ; tant que les substances de ce genre, domineront dans son corps, sur les substances animales, celles-ci ne pourront jamais y prendre un degré d'acrimonie assez puissant, pour dégénérer & se fixer dans aucune des parties, encore moins y faire du désordre, par la raison qu'après la coccion & le mélange des deux substances, celle qui dominera sur l'autre, en déterminera le résidu, par la voie des unes ou des autres sécrétions. Il y aura encore moins à dire sur ce dernier article, si l'on ne fait usage, pour ses alimens, que de la seule production végétale.

Il est inutile de vous rapporter la vie des Anachoretés, & des hommes qui ont vécu dans le désert ; elle a été longue, & n'a fini qu'après une vieillesse, que l'on ne connoît presque plus

aujourd'hui. Mais je peux vous citer l'exemple de quelques Communautés Religieuses d'hommes, que l'austerité des règles de leur Fondateur, soumet à la privation de toute substance animale, pour ne vivre que des végétaux, qu'ils sont obligés eux-mêmes de cultiver ; cette nourriture, l'exercice qu'elle leur procure, d'autres travaux du corps, auxquels ils sont également forcés de se livrer, les maintiennent gras & robustes ; l'Infirmerie est rarement habitée, ou, quand elle l'est, c'est par des Religieux d'une vieillesse, que des travaux pénibles réduisent à ne pouvoir plus agir, ou par des Religieux, à qui une sueur, une transpiration interceptée, auront dérangé la circulation des humeurs, & l'auront altérée. Mais on n'y voit jamais de Goutteux.

Comme c'est pour eux que j'écris, Monsieur, ils doivent, ou abandonner entièrement l'usage des substances animales, ou, s'ils veulent la conserver, la soumettre à l'empire des substances végétales, de manière que celles-ci dominent sur les animales. J'en ai

expliqué les motifs ; j'ai également indiqué les précautions avec lesquelles il faut passer d'une nourriture à l'autre , afin d'accoutumer insensiblement l'estomac à un nouveau genre de vie , qui quelquefois l'étonne , & le fatigue assez pour affoiblir les opérations qu'il doit faire. Il me reste à vous parler de deux exemples que j'ai vûs , qui feront le prix des végétaux , & du régime , pour l'un desquels , j'ai été consulté , & l'autre avec qui j'ai eu l'honneur de vivre.

Une Demoiselle de l'âge d'environ vingt ans , d'une complexion délicate , mais bien portante , ne pouvoit faire usage d'aucuns des alimens , dont généralement tout le monde se nourrit , sans souffrir de douleurs considérables à son estomac , & à différentes parties de son corps ; la seule nourriture que son estomac recevoit favorablement , étoit un peu de vin , & du pain ; elle faisoit les honneurs de la table , qui étoit toujours bien servie , sans qu'elle y mangeât de rien ; mais elle sortoit souvent de table , pour se rendre à la cuisine , où elle faisoit son
repas

repas avec des haricots préparés frugalement. Un jour je la suivis, j'en fus témoin ; elle m'assura que cette seule nourriture lui faisoit du bien, & que toute autre l'exposoit à des périls, par les différentes épreuves qu'elle en avoit faites. Enfin on me pria d'entrer dans un appartement, avec cette Demoiselle, pour la persuader, & vaincre ses répugnances sur la nourriture générale, ainsi que sa famille, alarmée de ce genre de vie. Après une longue conversation, je conclus, que sa nourriture d'haricots étoit analogue à son estomac ; au lieu de l'en priver, je l'exhortai à y persévérer, puisque les épreuves qu'elle avoit faites, l'avoient fait toujours souffrir en pure perte. Je dissuadai la famille, & je les y fis souscrire. Deux ans après, j'eus l'honneur de voir cette Demoiselle en parfaite santé, continuant son même train de vie.

L'exemple suivant paroîtra plus singulier, d'un Capitaine d'Infanterie, âgé pour lors d'environ cinquante ans, grand, fort & robuste. Il avoit vécu toute sa vie uniquement avec du pain ;

T

en vain avoit-il fait des épreuves pour vivre à la vie ordinaire de tous les hommes , c'étoit toujours avec danger de sa vie. Sa raison le porta à ne vivre que de pain seul & unique , qui lui faisoit du bien ; il buvoit du vin , & autres boissons , assez raisonnablement. Cet Officier résistoit à toutes les fatigues les plus outrées de son état , sans jamais être malade , ni incommodé. J'ai eu l'honneur de vivre à l'Auberge à Sedan avec lui ; il fumoit beaucoup , & ne se mettoit à table qu'au dessert , pour ne faire son repas qu'avec du pain & du vin de Champagne , de son crû , & nous prioit d'en boire. Je lui ai dit différentes fois , comme il payoit le même prix que nous , que pour ne manger que du pain , il ne devoit pas se mettre à l'Auberge. Il me répondit , que de tous les tems la société avoit fait ses délices , & qu'on ne sçauroit trop en payer le plaisir.

Pourroit-on relever assez les avantages des végétaux ? Les raisins , avec quoi l'on fait le vin ; le froment , & autres espèces de grains , avec quoi l'on fait le pain , ne sont-ils pas de

véritables productions végétales, dont nous nous nourrissions tous? Heureux serions-nous, si nous nous assujettissions à ne vivre que de ces espèces; les maladies & les infirmités seroient moins connues. Arrêtons-nous, en finissant, sur les haricots, qui de tous les tems ont été proscrits, par les différens attributs qu'on leur suppose. C'est une légume pesante, dit-on, indigeste & venteuse; si, les animaux n'en veulent pas manger, pourquoi nous exposer à cette nourriture, si elle l'est pour quelques-uns? La légume est extrêmement avantageuse pour les pauvres peuples; heureux seroient-ils, s'ils en avoient suffisamment. L'exemple rapporté de cette Demoiselle, doit nous vaincre sur les préjugés. Que les Goutteux réfléchissent sur les avantages qu'ils trouveront dans le secours des végétaux, avec ceux de l'exercice, dont j'espère vous entretenir dans la Lettre prochaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Versailles, le 3

Avril 1756.

XIV. LETTRE.

MONSIEUR,

JE n'ai cessé, dans la plupart de mes précédentes Lettres, de déclamer contre la vie molle & paresseuse, à cause de tout ce qu'elle enfante de nuisible à la santé de l'homme, & à la jouissance libre des facultés, qu'il tient de la nature. C'est un monstre, que l'intérêt de nos jours devoit attaquer de tous côtés, par la sobriété, le travail & l'exercice, si celui de nos sens ne l'affervissoit de trop bonne heure, par un joug, qu'il ne présente qu'avec l'appas même & la jouissance du plaisir; de là, nous ne résistons plus à tous ceux qu'il nous offre, & il en résulte toujours un défaut d'exercice, cause féconde & assurée de beaucoup de maladies, & sur tout de la Goutte. L'homme opulent a rempli sa journée, par le moyen de deux repas somptueux & longs, de quelques parties de jeu, ou

de spectacle , & d'un séjour considérable au lit ; il n'a pas fait un pas pour sa santé, il s'est même trouvé dans & hors son lit , sans avoir donné aucun mouvement , qu'à l'action de sa toilette. L'homme de cabinet est occupé des affaires publiques. A peine peut-il agir pour les siennes propres ? l'homme aisé vit dans l'oïveté ; les dames enfin , soit par état , soit par goût , restent chez elles , & ne quittent le fauteuil , que pour se remettre au lit.

Tel est à peu près , Monsieur , il faut en convenir , le genre de vie des gens du monde ; c'est aussi dans les classes différentes , qui le composent , que se trouve le plus grand nombre de ceux que la Goutte assiege. Il n'en est pas de même des classes remplies par les hommes , que les arts , les métiers , l'industrie , les armes , l'agriculture , la peine enfin , & la médiocrité , tiennent dans un mouvement continuel , & dans l'usage d'une vie sôbre. Ceux-ci ne connoissent pas la Goutte , & s'ils sont assez heureux pour échapper aux accidens du hazard , souvent fruits du métier , ils sont vigoureux , dispos ,

agiles , & vivent long-tems : on n'entend jamais dire , un tel a la Goutte , mais Monsieur un tel a la Goutte.

Il faut donc , Monsieur , que le mouvement du corps , & sur tout un mouvement réglé & ordinaire , soit bien précieux à la santé , & bien utile à sa conservation ? Sans doute. L'exercice est un des plus grands & puissans moyens , par lesquels on puisse maintenir une règle égale & constante dans l'économie animale ; il contribue à une circulation exacte & générale de tous les fluides ; les humeurs ont un cours libre par les voies qui leur sont destinées , & débarrassent les parties du corps , qui seroient incommodées de leur séjour.

Il faut cependant des bornes à tout. Je ne prétens pas dire , que les exercices violens soient avantageux ; je dis , au contraire , qu'ils sont dangereux. Un chasseur passionné , par exemple , est souvent dans son lit , par les conséquences de l'excès de son exercice ; il lui a valu un rhume , ou une fluxion de poitrine , un rhumatisme , d'autres accidens ; parce que son ardeur lui a

fait braver toutes les intempéries de l'air, & qu'il ne prend aucune précaution, pour éviter la surprise du froid dans le moment, où ses pores sont ouverts, & pour se sécher promptement, si une forte pluie le prend en pleine chasse.

La paume est encore un exercice aussi amusant que salutaire ; il faut cependant en craindre l'attrait : on s'y livre avec trop d'ardeur, on y fait des efforts, on s'y exténue : ces extrémités sont dangereuses, & altèrent quelquefois le mieux constitué. Le mail a les mêmes avantages, & les mêmes inconvéniens, & j'exhorte ceux qui, dans un tems très-chaud, ont pris ces exercices un peu immodérément, d'éviter la fraîcheur avec grand soin. J'ai vu des personnes payer cher le plaisir de prendre le frais, étant toutes en sueur. Leurs pores, qui étoient en liberté de couler, se resserrent ; le sang étant raréfié, tout à coup se fige ; ils meurent avant d'être malades. Les mêmes malheurs sont arrivés à des joueurs de paume.

Les armes & la danse, sont dans les

premiers tems un travail pénible , & quelquefois rebutant ; mais l'un & l'autre ne font pas moins un exercice bien avantageux ; si l'on peut se les rendre familiers , ils dégagent le corps , ils rendent les muscles forts , & les tendons souples , ils font obéir les membres , pour toutes les attitudes que l'on veut prendre , & facilitent tous les mouvemens. On a même vû ces exercices effacer des défauts naturels , que toutes les lumieres de l'art n'avoient pû rectifier.

Allons , Monsieur , de degré en degré , en parcourant les âges. L'enfant est toujours en mouvement : les menaces l'effraient , mais ne l'arrêtent point. C'est la nature qui lui demande cet exercice , aussi vaut-il mieux le laisser aller , même avec le risque de tomber , que de le lier à sa chaise. L'enfant devenu plus fort & plus grand , ne demande qu'à courir ; à peine la leçon est-elle finie , qu'il est déjà bien éloigné de l'endroit où est le maître. Le volant est en l'air , le cercle roule , le moine tourne , & cent autres jeux de cette espèce. Il prend insensiblement de la

force & de l'agilité. Tous ces petits exercices le rendent capable de plus grands ; & il y fait des progrès rapides. Mais en prenant un état dans le monde , il néglige ses exercices , sa force & son action déclinent , ses membres se roidissent , les humeurs s'accu- mulent , & font amas , les maladies se déclarent , la Goutte l'attaque. Le voilà au printems de son âge , déjà avec les infirmités , qui font le partage de la vieillesse , & elles ne feront qu'accroître , s'il ne reprend l'exercice qu'il avoit quitté.

J'ai connu de jeunes gens , dès l'âge de vingt & vingt-cinq ans , avoir la Goutte. Hoffman nous rapporte en avoir traité , à l'âge de dix-huit ans , une des plus aiguës & des plus longues. Un jeune homme , à l'âge de vingt-cinq ans , étoit de la grosseur la plus énorme & la plus considérable dont on puisse se faire une idée. Il étoit fils unique , riche ; mais son état alarmoit ses parens , que leur tendresse mal entendue avoit engagé à tenir leur fils sans cesse sous leurs yeux. Il eut enfin une attaque de Goutte , qui l'es-

fraya lui-même : il prit son parti , en cherchant son remède dans l'exercice. Le lundi , il jouoit à la paume , pendant trois ou quatre heures de la matinée ; le mardi , il donnoit le même tems à jouer au mail ; le mercredi , il alloit à la chasse ; il montoit à cheval le jeudi ; le vendredi , il faisoit des armes ; le samedi , il alloit à pied à une de ses terres , éloignée d'environ trois lieues , & en revenoit le dimanche , aussi à pied. Le remède fut si bon , qu'au bout d'un an & demi , il se trouva d'une taille très-ordinaire. Il se maria. Il a conservé ses exercices , qui l'ont débarrassé des humeurs , dont il étoit engorgé , & d'une masse presque informe , il se fit un homme dispos & vigoureux , qui a été après en parfaite santé.

L'exercice , Monsieur , éloignera toujours les attaques de la Goutte , soit qu'elle se dispose à venir , soit qu'on l'ait laissé venir. J'ai vû des Officiers avoir la Goutte , pendant le repos de la paix. Cette maladie n'existoit en eux que par un défaut d'exercice ; la guerre étant survenue , ils ont été obligé

de s'y rendre ; les mouvemens , l'exercice , ont été alors d'obligation , la Goutte s'est dissipée ; c'en étoit assez pour faire valoir auprès d'eux les avantages de l'exercice. Mon attention , à la fin de la campagne , étoit de leur recommander , pour le tems de la garnison , sur tout de monter beaucoup à cheval. Ceux que mes avis persuadoient , échappoient aux nouvelles attaques ; ceux qui les négligeoient , en étoient accablés , & passaient presque l'hiver dans les tourmens.

Voici encore d'autres exemples que m'ont fourni quelques Officiers , sur les inconvéniens du défaut d'exercice. J'en ai vû quelques-uns , demander & obtenir des retraites , après un service assez long , pour mériter de prendre du repos. Mais ce repos coûte cher. En se reposant , on néglige l'exercice & le mouvement , la transpiration cesse , la peau devient dure & ridée , les canaux sécrétoires se bouchent , les humeurs accumulées font amas , les membres se roidissent , toutes les parties du corps sont en souffrance , on n'a de mouvement que par le secours d'au-

trui ; le lit, le fauteuil & les coussins deviennent précieux ; enfin la Goutte paroît , avec tous ses caprices & ses douleurs ; on est perclus , & on est cul-de-jatte , jusqu'au moment où la mort vient délivrer de tous les maux. Que de fois, Monsieur, j'ai été témoin de ces fâcheux effets d'un trop grand repos , & du défaut d'exercice !

Vivre dans un repos lâche , & ennemi de tout exercice , est , sans contredit , une cause assurée de beaucoup de maladies , & sur tout de la Goutte. Mais passer d'un exercice, dont le corps avoit fait habitude , à un repos total , est encore un motif plus sûr & plus prompt , pour des attaques de cette maladie. J'ai vû , car j'ai des exemples de toutes les espèces , j'ai vû , dis-je , des hommes passer d'un état , qui les tenoit sans cesse dans un mouvement continuel , où ils se portoient bien , dans un état , qui leur demandoit du repos , & être attaqués presque sur le champ , d'une Goutte mutine & dangereuse. Il est bien rare , dans ce cas , que les jours du malade soient bien longs ; quand les ressorts cessent de

jouer, les membres se nouent, & toutes les autres facultés s'interceptent.

L'exercice est si important à la santé, qu'il aide aux digestions, & que sans lui, il n'y en a jamais de parfaitement bonnes; c'est ce qui a fait dire à un Physicien de nos jours, que l'exercice étoit un second estomac. Pour moi, je dis qu'il en est le protecteur, l'ami, l'agent, le libérateur; que par lui toutes ses fonctions sont libres & faciles, que sans lui, elles sont imparfaites & infideles. En un mot, l'exercice est aussi bon pour préparer l'estomac à recevoir des alimens, qu'à les digérer. C'est de cette vérité, sans doute, qu'est venu ce propos connu de tout le monde: *Je vais faire un tour, pour gagner de l'appétit.*

Vous m'objecterez, Monsieur, que tout le monde ne peut pas se procurer de l'exercice; que les gens de cabinet sont obligés de rester sur les papiers & sur les livres; que l'hiver n'est pas un tems, où les promenades puissent avoir lieu; qu'enfin il se présente des obstacles, qui empêchent l'exercice au moment où l'on voudroit en faire. Je

répons à ces objections, que les hommes de cabinet, trouvent toujours le tems de chercher un délassement nécessaire aux opérations de leur esprit ; au lieu de le prendre dans le jeu, ils n'ont qu'à se pratiquer des exercices dans leur maison ; cet expédient remédiera aux inconvéniens de l'hiver. J'ai connu trois Avocats célèbres, qui étoient liés de la plus étroite amitié, & étoient tous trois de l'âge d'environ cinquante ans ; l'un d'eux avoit eu plusieurs attaques de Goutte, à trente ans ; il ne s'en ressentoit point en aucune façon. Tous trois s'étoient imposés un service journalier, & ils y étoient si exacts, que rien au monde ne les en auroit détourné. Ils étoient dans leur cabinet dès cinq heures du matin au plus tard, été, comme hiver ; ils travailloient jusqu'à une heure avant le dîner, qu'ils sortoient pour se promener ; après diné, ils reprenoient le travail, jusqu'à six heures, selon que le tems les y invitoit. Quand la saison ou le mauvais tems leur proscrivoit la promenade, ils se rendoient chez celui des trois qui avoit eu la Goutte ;

il avoit fait placer un billard dans une pièce de son appartement ; là ils jouoient, & prenoient l'exercice, que la promenade leur refusoit. Je les ai vûs jouir de la meilleure santé.

Outre le billard, jeu amusant & rempli d'adresse, mais malheureusement abandonné, il y a un autre moyen de se procurer de l'exercice chez soi. Je dis particulièrement des merveilles de celui-ci, par ses bons effets, sur les gens accablés de rhumatismes, de Goutte, & d'autres infirmités, à qui j'avois recommandé d'en faire usage ; c'est le tour. D'abord c'est un travail pénible, jusqu'à ce qu'on y soit formé ; l'on gâte beaucoup de bois, beaucoup d'outils, mais insensiblement on s'y rend familier, & ce travail devient un plaisir. Par cet exercice, toutes les parties du corps sont en mouvement : les pores ouverts, facilitent l'écoulement, & fournissent une entière transpiration, les muscles & les tendons ont un jeu égal, & cette action leur rend toutes leurs forces. L'amusement, rend ainsi la santé à celui qui l'a perdue, ou lui conserve celle qu'il a. C'est par ce

moyen que jouissent long-tems de la leur, tant d'hommes consacrés à Dieu, à qui les règles austères de leur Ordre, interdisent jusqu'à l'usage de la parole; ils sont dédommagés de tant de privations, par le tour, où ils voyent se former, sous leurs mains, cent petits chefs-d'œuvre, d'une délicatesse & d'une adresse infinie.

Croyez-vous, Monsieur, qu'il seroit si ridicule de proposer aux Dames de s'adonner à cet exercice chez elles? Je ne vois, à réaliser cette idée, que beaucoup de raison & de sagesse; elles ont bien plus d'adresse & de goût que les hommes: leurs ouvrages seroient plus fins & plus délicats, ce seroient autant de mignatures; pour la proportion des forces, on leur feroit faire des tours & des outils plus petits. Je ne plaïsante pas, Monsieur; une douce transpiration qu'elles se procureroient, débarrasseroit la nature du poids des humeurs qui l'oppriment, & dont elles font amas dans le fauteuil, qu'elles habitent sans cesse; leur estomac reprendroit la liberté de ses fonctions, il se fortifieroit, en un mot, elles vivroient

vivroient avec moins d'infirmités. Prêchez ma doctrine, Monsieur, persuadez, sur tout, c'est votre talent, vous rendrez aux Dames plus de services, ou presque autant, que l'art de guérir : s'il vous faut des exemples, quelquefois ils entraînent, en voici un, d'après lequel, il faut absolument se rendre.

Une Dame de distinction étoit obligée, par état, de tenir maison, d'avoir toujours table ouverte, grand jeu, & faire face à l'un & à l'autre. Cette obligation avoit fait mettre de côté tous ses amusemens, & sur tout, toutes sortes d'exercices. Sa santé fut bientôt altérée, les actions du corps & des membres devinrent impuissantes, le sommeil l'abandonna, les souffrances de toutes parts l'assiégerent, chaque jour, en un mot, étoit un chemin considérable, qu'elle faisoit vers le tombeau. Elle fit ses réflexions, & prit un parti ferme, & bien résolu. Sa situation étoit d'autant plus fâcheuse, qu'elle ne pouvoit point aller en voiture, ni monter à cheval, encore moins aller à pied. L'expédient qu'elle ima-

gina, fut de faire faire un métier de bas ; elle le fit placer chez elle , prit un maître, pour lui apprendre ce travail, qui , à la vérité , fut pénible dans le commencement ; mais elle brava aisément cet obstacle , malgré ses tourmens , & continua l'exercice qu'elle s'étoit imposé. Petit à petit, ses jambes, pieds, bras & mains, reprirent la liberté de l'action, ses forces sont revenues, & sa santé s'est parfaitement rétablie : mais elle n'a point oublié qu'elle la devoit à l'exercice ; elle le continue, elle va à la promenade exactement tous les jours, elle vit sobrement. C'est d'elle-même, Monsieur, que je tiens l'exemple que je viens de vous rapporter. J'ai l'honneur de la voir quelquefois, & de manger avec elle ; elle est très-constante dans ce régime. Je n'ai qu'une réflexion à ajouter, qui est que le métier de bas, exerçant en même tems, toutes les parties du corps, il faut qu'elles se prêtent, & qu'elles agissent ; par là, le superflu des humeurs se porte, de toute nécessité, à toute la surface de la peau, il y trouve une issue dans les pores, qui sont ou-

verts, & débarrasse les corps des causes de maladie.

Vous connoissez vous-même, Monsieur, & plus particulièrement qu'un autre, les avantages de l'exercice du cheval; ce n'est pas sans fondement qu'on l'indique aux malades, aux gouteux sur tout; l'expérience justifie tous les jours, combien il est avantageux de le prendre. On connoît très-peu d'Ecuycers qui ayent la Goutte, je parle de ceux qui montent journellement à cheval, pourvû que l'excès de la table, n'en fasse point l'abus. Les Dames devroient le pratiquer plus souvent.

Mais il y a un autre exercice bien familier, auquel on ne réfléchit pas, & qui cependant est d'une bien grande conséquence: c'est l'action de se chauffer & de se déchauffer soi-même, de mettre son col, enfin de prendre la peine de s'habiller. Femmes de chambre, valets de chambre, laquais, que de tort vous faites à vos Maîtres, en servant ainsi leurs volontés! Ah, Monsieur, chauffez-vous, & déchauffez-vous vous même; songez, s'il vous plaît, que cette action, si simple &

si courte, est d'un prix infini, pour l'usage libre de toutes les parties de votre corps; qu'il n'y a rien dans cette action, qui ne soit un mouvement général de la part des muscles, & des ligamens de toutes les articulations, & que si vous la négligez, les extrémités, sur tout les inférieures, deviennent roides, à ne pouvoir plus se plier. Ne me répondez pas, que vous perdrez, à suivre mon conseil, une grande incommodité, que vous êtes alerte & dispos, que vous montez à cheval, & que cet exercice supplée à celui que je vous recommande. Détrompez-vous, Monsieur, cet exercice du cheval, quelque accoutumé que vous y foyez, quelque excellent qu'il soit, fatigue quelquefois; l'heure du repos arrive, on vous deshabilille, on vous met au lit, sans presque aucun mouvement de votre part; le corps prend au lit une ligne droite, qu'il garde tant que le repos dure, elle ne s'interrompt pas même par votre habillelement, pour lequel vous ne faites que tendre les jambes à votre valet de chambre; pendant tout ce tems-là,

les membres & les ligamens des parties se roidissent, celles des vertebres n'obéissent plus, & les flexions deviennent impuissantes. Vous ne vous en appercevez pas, me dites-vous? D'accord; mais vous vous en appercevrez, à mesure que vos lustrés s'accumuleront les uns sur les autres; vous direz alors, mais injustement, que c'est un effet du poids de vos années, tandis qu'il ne le fera que de votre négligence. Un mot va donner du jour à ce que je dis.

L'action de se chauffer, & de se déchauffer, exige de se baisser & de se plier: par ce mouvement, les muscles du bas-ventre sont en contraction, & gardent une force élastique, de même que ceux du thorax; mais si ce jeu se trouve négligé, les muscles, qui l'avoient, deviennent roides, ainsi que le diaphragme, qui gêne la respiration, au moindre mouvement qu'on est obligé de faire, pour se baisser & se relever, sur tout étant assis. Cette habitude exercée, est d'autant plus utile, que par l'action des muscles, elle oblige les fluides aux sécrétions, & à la liberté

de toutes les parties. Rien n'est à négliger, Monsieur, pour l'agilité de toutes celles de notre corps ; on n'a que trop d'occasions étrangères pour en déplorer la perte, sans nous en procurer nous-mêmes, dont nous finissons par nous en repentir.

En un mot, Monsieur, la nature nous demande de l'exercice, il est son ami dans tous les cas. Je finis par un détail anatomique, mais succint, des bons effets qu'elle en retire. Les muscles & les fibres charnus prennent de la force & du ressort ; le cœur, les artères acquièrent le degré d'action & de vigueur, qui leur est nécessaire ; les globules du sang se subtilisent suffisamment, les sécrétions sont exactes, & réglées par la circulation des humeurs, dont les qualités n'auront rien d'incompatible à la santé ; & de tout cela, il en résultera sans cesse, la plus importante de toutes les excrétions, c'est celle qui se fait par transpiration insensible, moyen sûr de maintenir en bon ordre, l'économie animale, & de prévenir la plus grande partie des maladies, la Goutte sur tout, qui étoit

mon objet , dans tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire dans cette Lettre , & dans les précédentes : trop heureux , si en vous faisant part de mes idées , j'ai pû remplir les vôtres , & vous mettre en état de prévenir cette maladie. Vous en connoissez toutes les conséquences , & tous les dangers , ils sont plus ou moins considérables , suivant l'état des personnes qui en sont affligées , & suivant le moment où les douleurs les assiegent. Un Général d'armée , par exemple , un Officier général , est quelquefois saisi de ce mal , à l'instant le plus précieux : il ne peut ni réfléchir , ni agir. L'armée ennemie , qui surveille , profite de la circonstance. N'a-t-on pas vu Charles Quint , dont l'armée venoit d'être surprise , obligé , tout abîmé de Goutte & de douleurs , de se sauver sur une monture à poil , pendant plusieurs lieues ? Pireus , Empereur des Perses , ordonnoit à tous ses Sujets de faire un travail ou un exercice , proportionné à tous , avant de prendre leur repas , parce que , disoit ce Prince , tous mes Sujets sont forts & ro-

bustes , & jamais infirmes. Vous courez une carrière, Monsieur, qui tient beaucoup à ma dernière réflexion ; je vous le répète, éloignez d'elle, tout ce qui pourroit en altérer la durée, la gloire & la satisfaction. Cependant il est à propos de vous dire un mot de la crampe relative à la Goutte.

Notre nature, Monsieur, est encore sujette à certains accidens, à certains mouvemens convulsifs, & extrêmement douloureux, que les Auteurs ont nommé *Goutte-Crampe*.

La crampe est un mouvement, ou un engourdissement convulsif, qui prend subitement, & qui fait souffrir ; mais dont les accès sont moins douloureux, moins fréquens, de moindre durée aux uns, longs, fréquens & cruels pour d'autres.

Les accès de la crampe prennent depuis le col jusqu'aux extrémités des doigts. Quelquefois cette cruelle maladie prend à la mâchoire, & la met en convulsion, & est accompagnée des douleurs les plus aiguës. Elle attaque indistinctement le bras, l'avant-bras, le poignet, les doigts, le tronc, la
cuisse,

cuisse, la jambe, les pieds, les doigts des pieds.

Ce genre singulier de maladie, si ordinaire, & cependant si peu réfléchi, par rapport à ses causes, a été défini par peu d'Auteurs, & ne s'est pas attiré de leur part, toute l'attention que ses terribles effets sembloient devoir lui faire partager du moins avec toutes les autres maladies. La crampe est un préliminaire de la Goutte. Tout le règne animal est sujet à ses accès cruels; mais les accidens en sont quelquefois si cruels & si longs, que l'homme le plus fort peut à peine les supporter. Le genre de tourment qu'on éprouve dans cette contraction, est si violent, qu'on a vû des hommes, dont les pieds se tordent au point, que la pointe du pied vient en dedans, & le talon en dehors. Les douleurs qui suivent de semblables accidens, arrachent aux patients des cris, qui font frémir ceux qui sont témoins des convulsions dont ils sont agités.

J'ai connu un Chirurgien très-habile, grand, robuste, & bien fait, de l'âge de trente à trente-cinq ans, qui

n'avoit jamais eu d'autre maladie que la crampe : elle lui prenoit de loin en loin , c'est-à-dire , trois ou quatre fois par an ; mais les accès en étoient si violens , & en même tems si douloureux , que dans les convulsions qu'ils occasionnoient , il falloit plusieurs personnes pour contenir un seul membre ; on étoit obligé de lui faire des douleurs & des contours de bandages , aux cuisses , aux jambes , & dans toute l'étendue des bras , tels qu'on en auroit fait pour des fractures. Les saignées & les narcotiques le tiroient d'affaire , mais ce n'étoit qu'après avoir éprouvé des tourmens inexprimables.

Quelle est la cause qui produit des effets si bizarres & si terribles ? Où est-elle ? Est-elle dans les fluides , ou dans les solides ? Doit-on l'attribuer uniquement à la plénitude & à l'engorgement des vaisseaux , qui sont multipliés à l'infini dans le corps des muscles ? Ce sont autant de problèmes , qui sont encore à résoudre. Il est probable que la plénitude & l'engorgement des vaisseaux y a bonne part , puisque la saignée est un des remèdes. Il ne l'est

pas moins que c'est un agacement, une irritation dans le genre nerveux, si sujet à l'irritabilité & aux convulsions, puisque les narcotiques, en détendant le genre nerveux, calment aussi les douleurs de la crampe. Mais ces mouvemens convulsifs, cette contraction, peuvent être aussi produits par l'humeur mucilagineuse, dont toutes les fibres du corps des muscles sont enduits.

J'ai vû un Soldat fort sujet à cette maladie, dont les accès étoient fort fréquens, & pour le moins aussi douloureux que ceux dont j'ai parlé précédemment; le cric & la moufle n'auroient pas produit de plus fortes contractions; les membres du patient s'entordoient, & s'en roidissoient d'une étrange façon, au point que plusieurs personnes ne pouvoient le tenir. Ce que j'imaginai de mieux dans la circonstance, fut de lui ordonner les bains chauds, & les bouillons doux, avec les têtes de pavots: sa femme, qui étoit blanchisseuse, lui procuroit ces secours, avec bien de l'affection. Un remède plus simple, l'usage du lait, le délivra

des atteintes cruelles de ce mal , dont il ne se ressentit pas tout le tems qu'il fut fidèle à ce régime , ce qui dura plusieurs années , au bout desquelles ce Soldat l'ayant discontinué , & ayant perdu sa femme , la crampe le reprit , & le fit enfin périr.

Le froid est une des causes , au moins occasionnelle , de la crampe ; j'en ai éprouvé moi-même l'effet , par cette cause. Il est des cas , où il est difficile de s'en garantir.

La preuve en est continuellement sous les yeux. Dans les tems les plus chauds , nombre de personnes vont se baigner , soit pour se laver , soit pour le seul plaisir de nager & de plonger. Quelque chaude qu'on puisse supposer l'eau , sa fraîcheur souvent saisit , & fait une crispation au corps des muscles , ainsi qu'au genre nerveux , ralentit l'action de systole & de diastole , au point qu'il se fait un resserrement des ventricules du cœur , qui concentre toute espèce de fluides. Les personnes saisies , perdent alors l'action de leur corps , par les crampes , & souvent y succombent. Le rapport de

ceux qu'on a arrachés au péril de se noyer, confirme ce que j'avance à cet égard.

Dans toutes les circonstances imaginables, en tout lieu, en santé comme en maladie, au lit, à la ville, à la campagne, dans le repos, même dans le mouvement, la crampe surprend, sans s'annoncer par aucun symptôme, fait crier & souffrir plus ou moins. Le seul moyen de s'en délivrer promptement, est le mouvement & le frottement.

Ceux qui connoissent la position des muscles, peuvent abrégér leurs souffrances, en les ramenant à leur état naturel, & en les y contenant. Dans cette contraction, le corps charnu des muscles, fait bosse, pour résister au tiraillement que font, en tout sens, les fibres des tendons, à l'origine & à l'insertion des muscles affectés. Chacun, de son côté, tirant avec une égale violence, le corps des muscles se roidit, pour résister à ce tiraillement, & se gonfle; de là les douleurs étonnantes qu'on ressent.

Qu'on imagine une branche récem-

ment coupée , & qui conserve encore assez de sève pour pouvoir être pliée , avec un peu d'effort ; en rapprochant les deux extrémités , pour la courber en demi-cercle , on voit que toutes les fibres du bois se roidissent singulièrement , & que chacune d'elles tire avec violence de son côté , pour résister à la courbure ; la partie supérieure du demi-cercle se gonfle , & fait bosse. Qu'alors on appuie sur cette partie supérieure , en lâchant doucement les deux extrémités , cette branche se remettra dans son état naturel.

Telle est l'idée que je me suis formée de l'action des muscles , dans l'état de la crampe ; aussi quand j'en suis surpris , je mets la main sur le corps du muscle , qui fait bosse , j'appuie fortement , en mettant la partie dans la position qui convient le mieux à la propre direction des muscles. Par ce moyen , j'abrège mes douleurs , & j'évite de me donner le mouvement que je serois obligé de faire , si je n'en usois pas de cette manière , ainsi que de sortir du lit dans les tems froids. Il m'est arrivé souvent de faire cesser

de cette maniere mes douleurs , dans des cas même où le corps des jumeaux se portoit sur le tendon d'Achille , ou aux jarrêts.

J'ai vû , Monsieur , une infinité de gens attaqués de la Goutte , qui devant & après leurs attaques , avoient des crampes , qui leur occasionnoient des tremblemens , qui leur ont duré toute la vie. J'en ai vû d'autres , que ces crampes obligeoient de quitter leur lit , & de faire leur demeure dans leur fauteuil , où il falloit leur donner à manger comme à des enfans , & qu'on ne pouvoit faire boire qu'à l'aide d'un chalumeau. J'ai eu la satisfaction de leur procurer le repos du lit , de les faire marcher , boire & manger comme d'autres , & cela par des moyens très-simples , en leur mettant aux poignets des brasselets médiocrement serrés , & aux parties supérieures & inférieures des cuisses , ainsi qu'aux jambes , des bandes , ou des jarretieres , au moyen desquelles je contenois les muscles dans leur situation naturelle , & dans leur propre action.

Le succès de cette méthode m'a

occasionné une réflexion , qui peut avoir lieu ici. Les muscles sont attachés à leur origine , & à leur insertion , par des tendons ; ces tendons ont des gâines , ces gâines , des glandes , & ces glandes fournissent une humeur mucilagineuse , qui sert à enduire & à lubrifier les tendons , pour en faciliter & en régler les mouvemens. Dans l'état de souffrance & de vieillesse , ces glandes se desséchent , & ne fournissent plus cette rosée , qui donnoit aux mouvemens cet ordre & cette facilité. Par ce défaut , le tendon vacille dans sa gaine , la partie n'a plus ni force , ni règle , & ne peut exercer aucune action. Au moyen des brasselets un peu larges , & médiocrement ferrés , les tendons sont contenus dans leurs gâines , & l'on se sert de ses mains & de ses jambes , comme à l'ordinaire.

Les émétiques & les superpurgations produisent des crampes & des mouvemens convulsifs , au point que les malades se roidissent , se tordent , & se tortillent comme des anguilles ; on jugeroit à les voir dans ces circonstances critiques , que ces instans sont les

derniers de leur vie , & cela pourroit souvent arriver. Dans ces cas , j'ai eu recours , & toujours avec fruit , aux bains chauds ; pendant le bain , je faisois prendre souvent du lait aux malades ; en sortant du bain , je leur faisois faire usage de potions huileuses , d'eau de poulet , avec des têtes de pavots ; par ce moyen , & l'usage constant du lait , ils revenoient à leur état primitif , & ce régime continué , les en garantissoit pour toujours.

Nous voyons , Monsieur , en toutes ces circonstances , les avantages du lait ; l'usage en est démontré avantageux , pour la guérison de la Goutte & des crampes , si l'on veut s'y assujettir constamment.

J'ai l'honneur d'être , &c.



XV. LETTRE.

*A Versailles , ce
1 Mai 1756.*

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aye réduit la Goutte qu'à un seul nom , pour vous donner moins d'embarras , cependant il est bon de ne pas vous laisser ignorer les noms que les Auteurs ont donné à cette maladie. Aux pieds , on la nomme , Podagre ; aux mains , Chiragre ; aux coudes , Onagre ; aux dents , Dentagre ; à la hanche , Sciatique ; Courbature , quand la Goutte affecte les unes & les autres des vertebres , depuis le col jusqu'au coccix , les côtes , les clavicules , & les omoplates.

L'étimologie de Courbature est devenue si commune , qu'aux moindres incommodités , soit par des excès de fatigue , ou autres incommodités , soit à la ville , ou à la campagne , on se

plaint vulgairement , d'avoir la courbature.

La courbature n'est autre chose , à proprement parler , que quand la Goutte affecte tout le tronc , dont le corps est dans la nécessité de se tenir courbé , par la violence des douleurs.

Il est à propos de vous parler en peu de mots , d'une maladie commune , & presque générale , qu'on nomme Rhumatisme : les Anciens n'en ont fait aucune différence d'avec celle de la Goutte ; mais dans les siècles derniers, Charles Pisson , Boillou , Chesneau , Riviere , en ont fait deux maladies ; ils ont nommé Goutte atritique , qui signifie maladie d'articulations , & ont caractérisé toute douleur générale & particulière , qui attaque toute l'étendue du corps, Rhumatisme. Ce nom adoucit celui de Goutte , car ce dernier choque bien des personnes ; aussi sont-ils plus flattés , malgré leurs tourmens , quand on dit , Monsieur un tel , ou Madame telle , sont attaqués d'un rhumatisme , pendant que la Goutte les ronge , & se plaignent plus que si c'étoient des douleurs de rhumatisme.

Rien de si clair, que la différence de ces deux maladies. La Goutte attaque, sans ménagement, toutes les articulations des os ; le rhumatisme, au contraire, attaque toutes les parties charnues, aponévroses, même les nerveuses, par des causes toutes opposées, & peu de personnes sont exemptes de cette maladie, du plus au moins supportables. Le grand, comme le petit ; en général, toutes les personnes de tous les états, sont sujettes à supporter des rhumatismes ; à la ville, comme à la campagne, le Soldat, comme le Payfan. On fait d'ordinaire les acquisitions de la maladie de rhumatisme, les uns pour avoir été trop long-tems dans l'eau froide ; d'autres, pour avoir été mouillés par la pluie, par un tems froid ; d'autres, pour avoir supporté trop long-tems une petite colonne d'air, qui a frappé avec action les unes ou les autres parties du corps, qu'on nomme Vent collié communément ; d'autres, pour avoir changé des vêtemens chauds, en de plus légers ; d'autres, pour avoir habité des lieux humides ; d'autres, pour avoir couché les

fenêtres ouvertes, par un grand chaud ; d'autres, après des exercices violens, avoir respiré un air trop froid ; d'autres, pour avoir supporté un froid, soit de nuit ou de jour, particulièrement à l'armée ; aussi en sortant de son lit, le matin, étant en sueur, ou en transpiration. Enfin le rhumatisme en général, est une suite du chaud au froid, par des transpirations interceptées. Les femmes y sont aussi assujetties que les hommes. Il y a des rhumatismes plus fâcheux les uns que les autres ; les femmes en supportent des plus fâcheux, par des suites de couches, pour avoir fait mauvais usage de la transpiration.

Il y a à observer, que des personnes supportent des rhumatismes, avec des complications, les uns avec vérole, d'autres avec le scorbut, & autres &c. L'un & l'autre font cruellement souffrir, plus particulièrement la nuit, par la chaleur du lit. L'on peut effacer les tourmens de l'un & de l'autre, par des remèdes indiqués, selon les causes.

Dans le général, l'exercice est un

des plus puissans moyens pour effacer toutes les douleurs de rhumatisme , en donnant de l'action aux solides , qui , par un mouvement redoublé sur les fluides , procurent des soulagemens & des guérisons , par le moyen des transpirations. Il est toujours juste que le régime accompagne l'exercice , que tout soit fait par modération.

L'exercice est un moyen , qui ne doit jamais être omis ; puisque le rhumatisme se fixe dans les chairs des corps des muscles , & dans les aponévroses , ce qui rend les douleurs plus constantes , longues & aiguës , parce que les vaisseaux , qui arrosent les muscles , sont comprimés par les fibres de la composition des muscles. La liqueur se trouve gênée dans ses calibres , parce que l'action des oscillations se trouve ralentie , dans l'ordre naturel à la circulation , la plénitude de tous les différens vaisseaux , y est dans une gêne ; la liqueur n'étant ni prise , ni reprise , dans son ordre , ni dissipée par la transpiration , pour lors chaque fibre de l'une & de l'autre espèce , font des tiraillemens en tout sens ; les uns

tirent, les autres résistent du plus au moins. Dans cet état de contraste, la douleur est vive. Quand ce spasme se trouve ralenti, on ressent sur la partie où le froid se fait supporter, un froid, un engourdissement, & un frémissement, semblable aux mouvemens des fourmies; ce qui rend à la fois la partie pesante & souffrante. La chaleur naturelle, recherchée par de vifs mouvemens d'exercice, ou par des frictions fortes & animées, souvent répétées sur la partie, procurent du soulagement, même guérison, sur tout quand on a eu recours à des fers chauds à repasser, avec précaution. Les topiques sont d'un foible secours; mais ceux qui sont stimulans, sont avantageux.

Il y a des cas, où les douleurs sont vives & aiguës, où elles se fixent, qui rendent le corps immobile à tous ses mouvemens, même la fièvre est de la partie, avec des insomnies: dans ce cas, l'exercice devient impossible.

Pour lors il y a plétore, sur tout aux tempéramens bilieux & sanguins. Dans ce cas, le secours le plus prompt,

est celui de la saignée , même souvent répétée ; il faut évacuer les premières voies , selon l'indication de la nature & de la plénitude , soit par les vomitifs , ou autres évacuans. Ces moyens guérissent promptement , & font que la maladie ne dégénere pas en chronique.

La saignée est un point certain de guérison , sur tout quand le rhumatisme affecte des temperamens sanguins , bilieux , & colériques. En eux , leurs vaisseaux sont pleins , & engorgés , d'une humeur gluante , confondue dans le sang ; ce qui se trouve démontré après la saignée. C'est le langage des Auteurs respectables , sur l'avantage de la saignée , dans le cas de ces maladies , qui sont Traillien , Baillon , Leonard Botal , Sidenham , Riviere ; ils conseillent tous de tirer peu de sang à la fois , & de réitérer souvent la saignée.

Riviere assure , dans sa Pratique , avoir terminé , par la saignée souvent réitérée , de cruelles maladies de rhumatisme. Saignez souvent , & de petites saignées à la fois , dit cet Auteur ,
sur

sur tout du côté du mal ; cette méthode n'affoiblit point , & assure la guérison. Je puis de même assurer , qu'à son exemple , j'ai terminé de cruelles & longues maladies de rhumatisme , que j'ai été obligé de pousser la saignée de vingt à vingt-cinq , même jusqu'à trente saignées successivement , petites , & par distance , sans que les malades se trouvassent , ni beaucoup accablés , ni affoiblis.

Quand le rhumatisme attaque des tempéramens , tels que nous venons de dire plus haut , la saignée est un secours assuré pour leur guérison.

Il y a des tempéramens plus foibles , auxquels il ne faut pas entierement se livrer aux secours de la saignée , sur tout à ceux qui ont des amas d'humeurs , & à ceux qui sont mélancoliques.

Il y a des tempéramens aussi , où les humeurs dominant , par une surcharge extrême. Pour ceux-ci , il faut avoir recours aux purgatifs souvent réitérés , comme les espèces d'hydragogues , les tisanes purgatives , avec les bois , &c. & ne pratiquer que rarement la saignée.

Aux tempéramens mélancoliques, & délicats, il faut peu de saignées ; l'exercice pour eux est un puissant secours, secondé par le lait, & les remèdes doux & diaphorétiques, afin d'effacer les souffrances des douleurs du rhumatisme, par la transpiration.

Dans le cas de complication, lorsqu'il y a des causes vénériennes, les préparations mercurielles doivent être pratiquées, avec prudence, autant de tems que les effets indiqueront la cause de la maladie.

Quand il y a complication scorbutique, il faut combattre les effets de la cause, autant qu'ils subsisteront, par les anti-scorbutiques, comme le lait & les martiaux.

Il faut varier, selon les cas, soit par les sudorifiques, les diaphorétiques, les martiaux, les amers, sur tout après que les remèdes évacuans ont précédé. Il y a des rhumatismes difficiles à céder aux remèdes les mieux indiqués, même aux eaux minérales, de celles comme les martiales, & autres. Le secours des eaux est à rechercher, par leurs bienfaits, & pour les grands

avantages que les malades en reçoivent, sur tout quand les maladies sont dégénérées en langueur, qu'on nomme chroniques ; le lait est efficace dans ce cas.

J'ai l'honneur d'être, &c.



XVI. LETTRE.

MONSIEUR,

IL est juste de soulager votre mémoire, elle a des objets à retenir bien plus essentiels que ceux qui font la matière des Lettres, que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur la Goutte. Et comme vous voulez sçavoir où prendre tout de suite, telle ou telle chose qui en parle, je crois ne pouvoir mieux faire, que de vous rappeler ici ce que chacune d'elles contient.

La première traite de la Goutte en général, de la Goutte régulière & irrégulière, & des ravages qu'elle fait dans les différentes parties de la tête, quand elle s'y transporte.

Dans la deuxième, vous trouverez les effets de cette maladie, quand elle se jette dans la poitrine & dans l'estomac. C'est dans cette Lettre, où je remarque que c'est par le plus grand abus, que l'on dit qu'il n'y a point

de remède pour la guérison de la Goutte.

La troisième, est une description anatomique, très-succinte, du foie, de la rate, des reins & de leurs dépendances, également des viscères sujets aux ravages de la Goutte.

La quatrième intéresse les extrémités du corps, leurs jointures ou articulations, les dépôts qui s'y font, les tumeurs que quelquefois y occasionne la Goutte, le tems où cette maladie se déclare le plus ordinairement, enfin ce que quelques Auteurs appellent, Goutte chaude, & Goutte froide.

La cinquième traite de mes idées sur les causes de la Goutte, que je répète ici être dans l'usage du regne animal, dans l'abus que l'homme en fait, dans l'oïfiveté & la mollesse, la vie trop sédentaire, le défaut d'exercice. Une comparaison prise dans le chien, sujet à la Goutte, comme vorace & carnacier, termine les preuves de mon assertion.

La sixième & la septième, les avantages de la transpiration, les moyens de se la procurer; avec des remarques

particulieres faites par différens Auteurs , sur cette sécrétion , & de l'avantage des bains.

La huitième , des différens effets de la Goutte , sur ceux qui en sont attaqués , qui sont souvent une conséquence de la différence des tempéramens , & de celle des âges ; ainsi que des complications , des maladies , des événemens qui en résultoient , des effets des vésicatoires , de la Goutte scorbutique , des maladies d'excrétions , des femmes gouteuses , & de la fausse opinion où l'on est , que l'excès du coit est une des causes qui produisent la Goutte. Des preuves , par des exemples , du contraire.

Dans la neuvième , on combat le préjugé sur les maladies héréditaires , ou de succession. Cette opinion sucée avec le lait , m'a paru d'autant plus nécessaire à combattre , que j'ai rencontré des Goutteux , qui n'ont jamais voulu se donner le moindre secours contre leurs maladies , parce que croyant la tenir de leur pere , persuadés de leur inutilité , ils s'abandonnent au sort du mal , & de la mort même.

Dans la dixième, on combat l'erreur adoptée presque généralement par tous les hommes, sur les propriétés de l'eau, & sur celles du vin, quand on a la Goutte.

La onzième, sur les ressources infinies que le Goutteux retire de l'usage du lait, & en même tems de celui du miel.

La douzième prescrit, en quelque façon, le régime que doivent tenir les Goutteux, s'ils veulent guérir, en se conformant aux exemples rapportés.

La treizième, l'avantage, à juste titre, des végétaux. C'est par leur moyen qu'on se guérira & préservera de la Goutte.

La quatorzième exige en général de tous les hommes, un exercice journalier & modéré, qui leur procure une douce transpiration, pour maintenir l'exactitude dans les sécrétions, pour faciliter l'action & le mouvement aux parties du corps.

La quinzième, la différence de la Goutte, d'avec le rhumatisme.

F I N.

